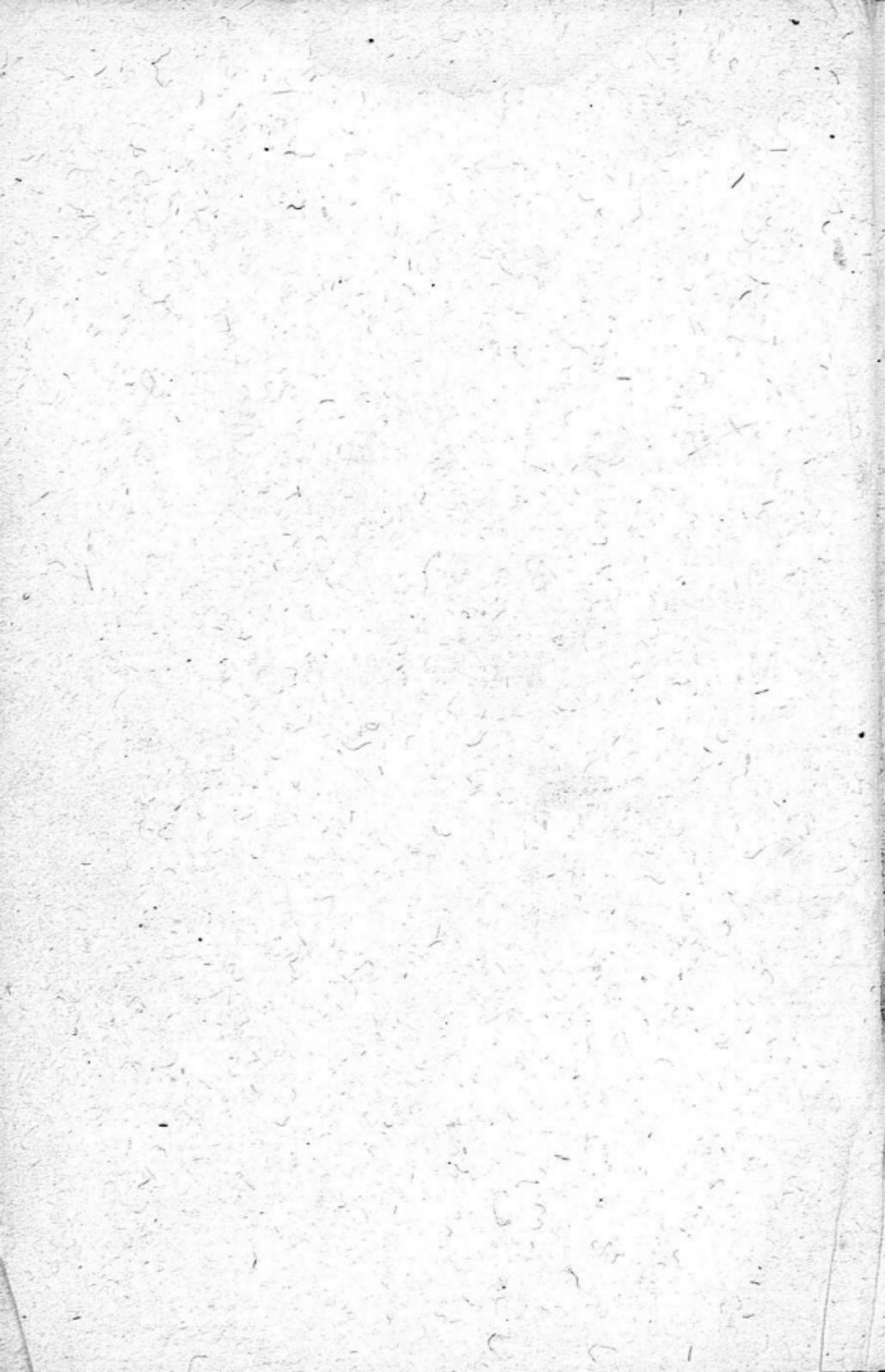
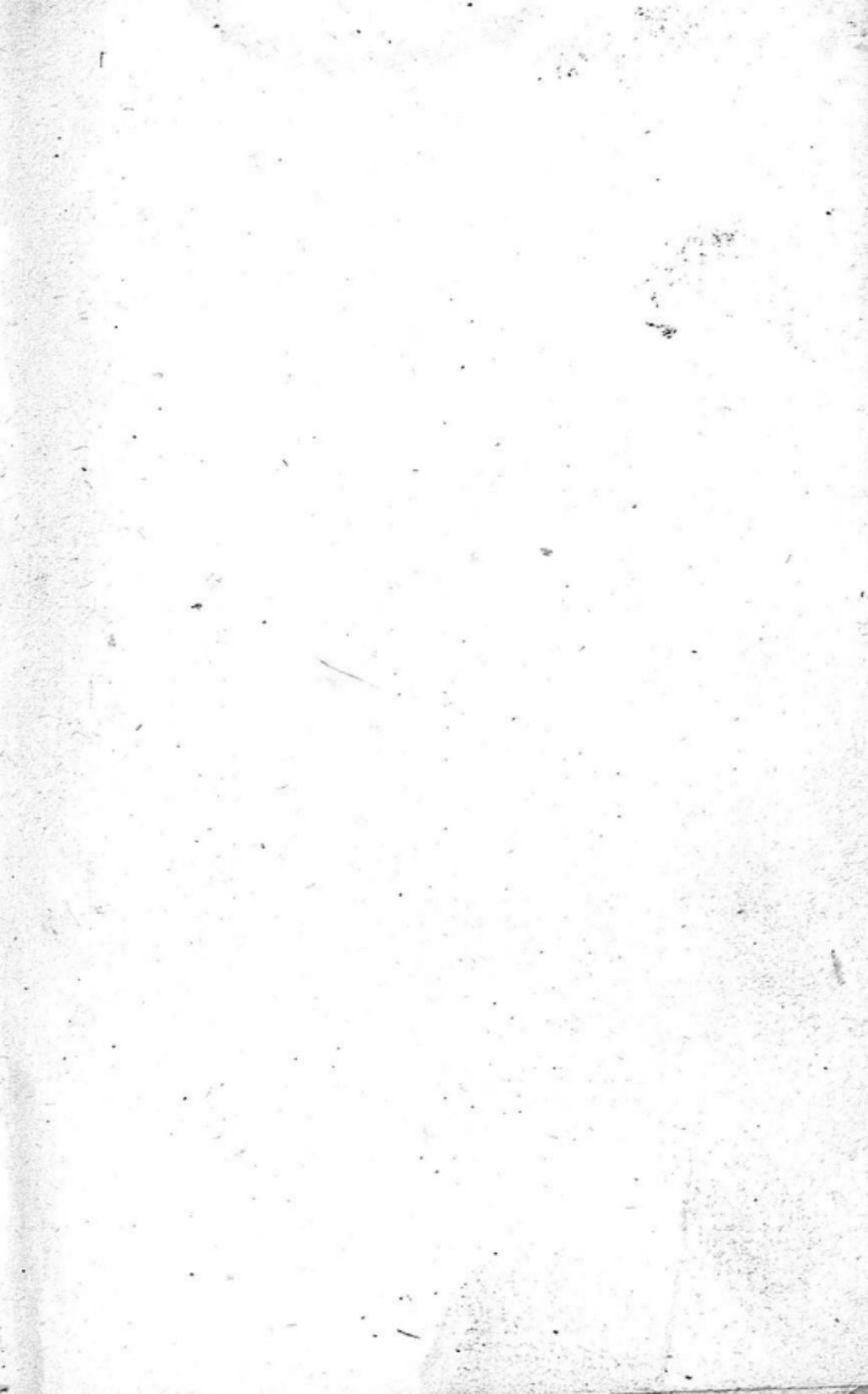


Œ U V R E S

D E

M. D E F L O R I A N .







Louvin Sculp.

Je t'apporte la guerre ou la paix

GONZALVE
DE CORDOUE,
O U
GRENADÉ RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN ,

De l'Académie française, de celle de Ma-
drid, Florence, etc.

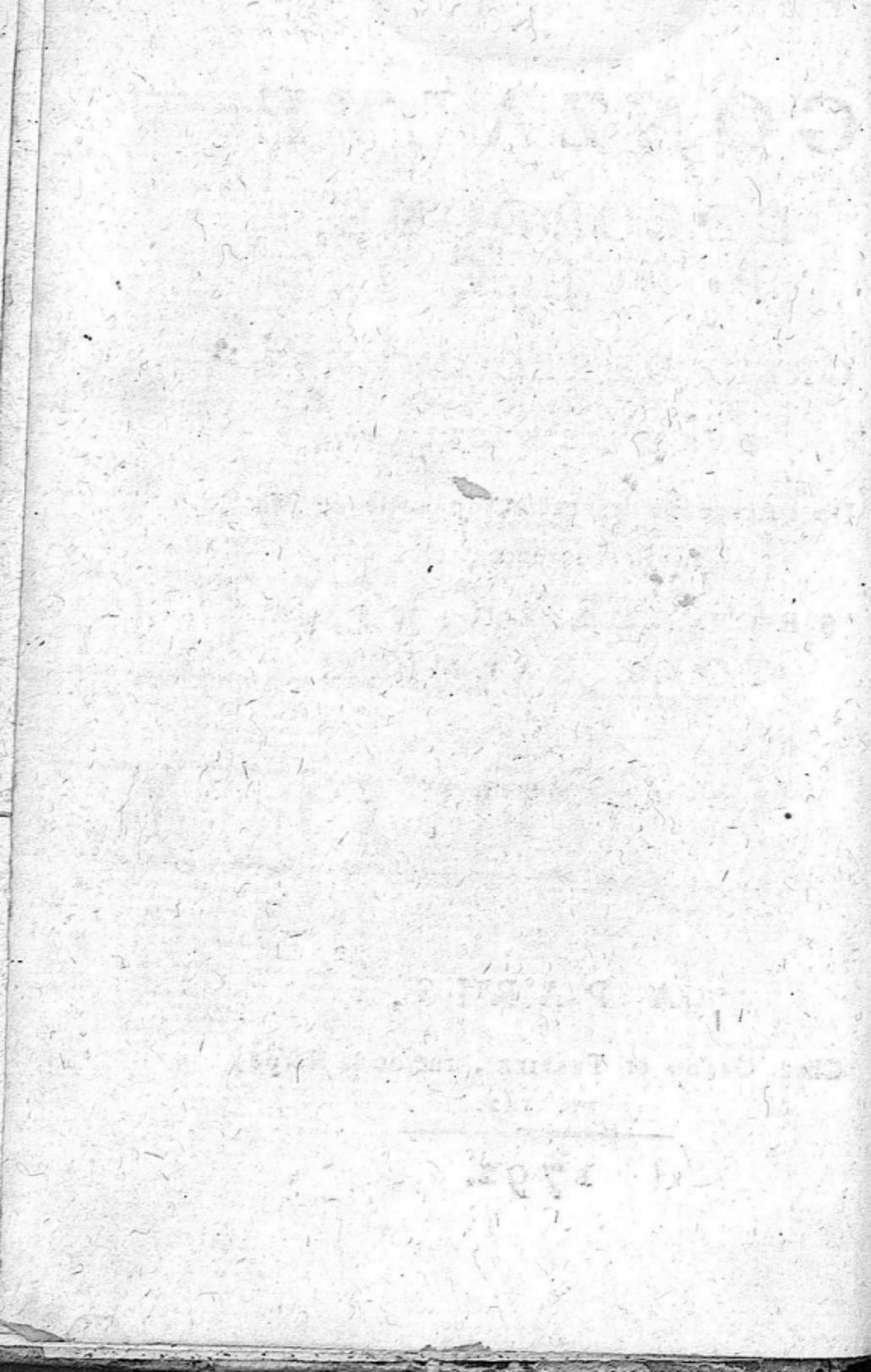
SECONDE ÉDITION.
TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez GIROD et TESSIER, rue de la Harpe,
no. 162.

1792.



P R É C I S

H I S T O R I Q U E

S U R L E S M A U R E S

D' E S P A G N E.

P. M. D. C. 1. 2.

HISTORICAL

SOCIETY

DEPARTMENT

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES SOUVERAINS

ARABES OU MAURES

Qui regnerent en Espagne.

PREMIERE ÉPOQUE.

CALIFES D'ORIENT.

Années
de J. C.

705. valid I, onzieme calife
ommiade.
716. Suleiman.
718. Omar II.
721. Yézid II.
723. Haccham.

742. Valid II
743. Yézid III.
744. Ibrahim.

GOUVERNEURS O U VICE-ROIS D'ESPAGNE.

Années
de J. C.

714. Moussa, conquérant de
l'Espagne.
717. Abdélazis, fils de Moussa
718. Alahor.
721. Elzémach.
723. Ambezé-ben Schim.
725. Asré-ben-Abdoullah.
727. Jahiah-ben-séléme.
728. Osman Abinéza.
728. Hazifa-ben-Elahous.
729. Hicchem-ben Hadi.
731. Méhémet - ben - Abdoul-
lah.
731. Abdalrahman - ben - Ab-
doullah, tué à la ba-
taille de Tours.
734. Abdoulmelek-ben-Koutn
735. Akbé-ben-el-Hadjadi.
742. Aboulatar-Hassam.

CALIFES D'ORIENT.		GOUVERNEURS VICE-ROIS D'ESPAGNE.	
Années de J. C.		Années de J. C.	
744.	Mervan II, dernier calife ommiade.	745.	Tévabé.
752.	Aboul-Abbas Saffah, premier calife abbasside.	746.	Joseph et Fahri, dernier vice-roi.
754.	Aboul-Giaffar-Almanzor, second calife abbasside.		

SECONDE ÉPOQUE.

CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE

Années de J. C.		Années de J. C.	
755.	Abdérame I, prince ommiade.	1011.	Haccham II, remis sur le trône.
788.	Haccham I.	1014.	Suleiman, remis sur le trône.
796.	Abdélazis el Hakkam I.	1016.	Ali-ben-Hamoud.
882.	Abdérame II el Mouzaffar.	1017.	Abdérame IV.
892.	Mohamed I, l'Emir.	1018.	Casim.
886.	Almouzir.	1021.	Jahiah.
889.	Abdoulah.	1022.	Haccham III.
912.	Abdérame III.	1024.	Mohamed el Mustekfi Billah.
961.	Aboul-Abbas el Hakkam II.	1025.	Abdérame V.
976.	Haccham II.	1025.	Jahiah-ben-Ali.
1005.	Mohammed el Mahazi, usurpateur.	1026.	Haccham IV.
1007.	Suleiman.	1027.	Jahmar-ben-Mohamed, dernier calife de Cordoue.

TROISIEME ÉPOQUE.

Principaux royaumes élevés sur les ruines du califat d'Occident.

TOLEDE.

Années
de J. C.

1027. Adasfer Aïmamon I.
1053. Aïmamon II, le bien-
faiteur d'Alphonse.
VI.
1078. Haccham, fils aîné d'Aï-
mamon II.
1079. Jahiah, frere d'Hac-
cham, dernier roi.
1085. Prise de Toledé par Al-
phonse VI, roi de
Castille. Jahiah va
régner à Valence.
Fin du royaume de Toledé.

VALENCE.

1026. Muceit.
Plusieurs usurpateurs.
1085. Jahiad, dernier roi de
Toledé.
1093. Aben-Jef.
1094. Le Cid prend Valence et
y commande en sou-
verain jusqu'à sa
mort.
1102. Les Almoravides rois de
Maroc reprennent
Valence après la mort
du Cid.

SAGAGOSSE.

Années
de J. C.

1014. Almundir, gouverneur
devenu roi.
1023. Almutafar Benhoud I.
1027. Suleïmam Benhoud II.
1073. Almutader B lah
1096. Almutacem dern.
1118. Prise de Saragosse par
Alphonse I, surnom-
mé le Batailleur, roi
d'Aragon.

Fin du royaume de Saragosse.

SEVILLE.

1027. Idris
1028. Aboulcazem Benabad I.
1041. Abi Omar Benabad II.
1068. Mohamed Benabad III,
dernier roi.
1097. Benabad III se rend
prisonnier de Jos. ph
l'Almoravide.

Plusieurs gouverneurs
ou usurpateurs.

1236. Séville devient républi-
caine.

10 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

VALENCE.

Années
de J. C.

- Plusieurs gouverneurs
ou usurpateurs.
1224. Aben-Zeth.
1230. Zéan, dernier roi.
1248. Prise de Valence par
Jacques I, roi d'Ara-
gon.
- Fin du royaume de Valence.

SEVILLE.

Années
de J. C.

1248. Prise de Séville par S.
Ferdinand, roi de
Castille.

QUATRIEME ÉPOQUE.

ROIS DE GRENADE.

Années
de J. C.

1236. Mahomet I Abousaïd
ALHAMAR, fondateur
du royaume de Grena-
de, et chef de la
branche -es ALHA-
MARS.
1273. Mahomet II al Fakih,
Emir al mumenim.
1302. Mahomet III el Hama,
ou l'Aveugle.
1310. Mahomet IV Abenazar.
1313. Ismaël I FARADY, chef
de la branche royale
des FARADYS, qui
descendoit du premier
ALHAMAR par les fem-
mes.
1312. Mahomet V.
1343. Joseph I.

ROIS DE CASTILLE CONTEMPORAINS.

Années
de J. C.

1230. Saint Ferdinand, III
du nom.
1252. Alphonse X, le Sage.
1284. Sanche IV, le Brave.
1295. Ferdinand IV. l'Ajourné.
1311. Alphonse XI, le Ven-
geur.

ROIS DE GRENADE.

Années
de J. C.

1354. Mahomet VI, le Vieux.

1360. Mahomet VII, le Reu-
ge, ALHAMAR.1362. Mahomet VI, le Vieux,
remis sur le trône.1379. Mahomet VIII Abou-
hadjab, ou Guadix,

1392. Joseph II.

1396. Mahomet IX Balba.

1408. Joseph III.

1423. Mahomet X Abenzar ou
le Gaucher.1427. Mahomet XI el Zugair
ou le Petit.1429. Mahomet X, le Gau-
cher, remis sur le
trône.

1432. Joseph IV. ALHAMAR.

1432. Mahomet X, le Gau-
cher, remis une
troisième fois sur le
trône.

1445. Mahomet XII Osmin.

1453. Ismaël II.

1465. Mulei-Hassem.

1485. Abouabdoullah ou Boab-
dil, dernier roi.1492. Prise de Grenade par
Ferdinand et Isabelle,
rois de Castille et
d'Aragon.

Fin du royaume de Grenade.

ROIS DE CASTILLE
CONTEMPORAINS.

Années

de J. C.

1150. Pierre le Cruel.

1369. Henri II de Transta-
mare.

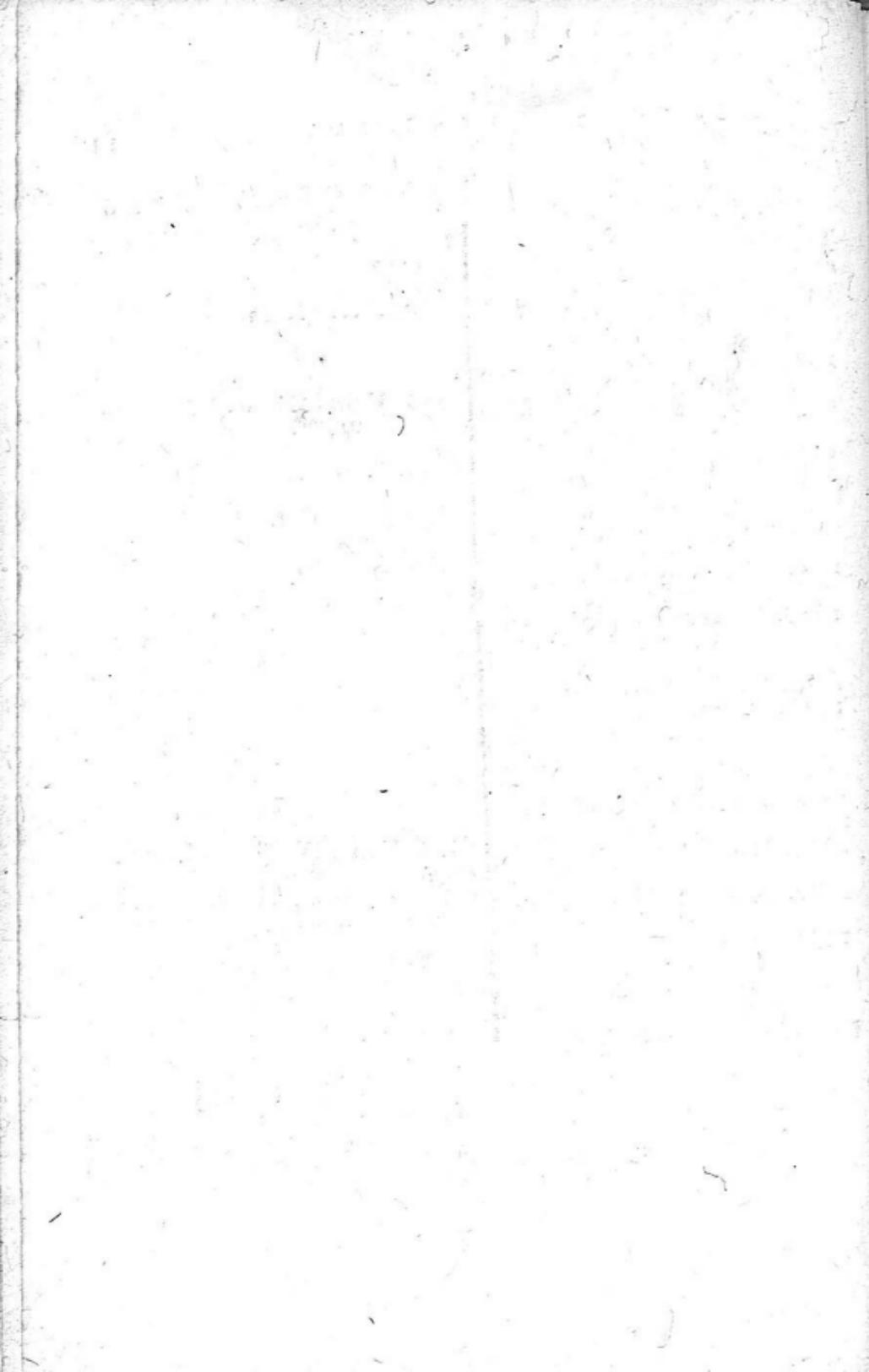
1379. Jean I.

1370. Henri III.

1406. Jean II,

1454. Henri IV, l'impuisant.

1474. Isabelle et Ferdinand V,
conquêteurs de Gre-
nade.



P R É C I S

HISTORIQUE

SUR LES MAURES

D'ESPAGNE.

Les Maures d'Espagne sont célèbres , et leur histoire est peu connue. Leur nom rappelle la galanterie , la politesses , les beaux arts ; et les fragments de leurs annales , épars dans les écrivains arabes ou espagnols, n'offrent que des rois égorgés , des divisions, des guerres civiles , des combats éternels avec leurs voisins. Au milieu de ces tristes récits , on trouve quelquefois des traits de bonté , de justice , de grandeur d'ame. Ces traits nous frappent beaucoup plus que ceux que nous lisons dans nos histoires , soit qu'ils conservent une impression d'originalité que leur donne le génie oriental , soit qu'à

Tome I.

A

une belle action , un discours noble , un mot touchant , acquierent un nouvel éclat des crimes dont ils sont entourés.

Je n'ai pas le projet d'écrire ici l'histoire des maures ; je veux seulement rappeler leurs principales révolutions , tracer une esquisse fidelle du caractere , des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage , et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui leur servent de base. Tel est , ce me semble , le plus sûr et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole.

Les historiens espagnols (1) , que j'ai consultés avec un grand soin , m'ont été d'un médiocre secours. Attentifs à faire marcher de front l'histoire très-compiquée des différents rois des Asturies , de Navarre , d'Aragon , de Castille , ils ne reviennent aux Maures que lorsque leurs guerres avec les Chrétiens mêlent ensemble les intérêts des deux peuples ; mais ils ne parlent presque jamais du gouvernement , des loix , des usages des ennemis de leur foi. Les écrivains arabes (2) qu'on a traduits ne donnent guere plus de lumieres ;

emportés par le fanatisme , aveuglés par un ridicule orgueil , ils s'étendent avec complaisance sur les victoires de leur nation , ne disent rien de ses défaites , et passent sous silence des dynasties entières. Quelques-uns de nos savants (a) ont rassemblé dans des ouyrages très-estimables ce qu'ont dit ces historiens , ce qu'ils ont eux-mêmes observé. J'ai puisé dans toutes ces sources ; j'ai cherché les mœurs des Arabes Maures d'Andalousie dans les romans espagnols (3) , dans les anciennes romances castillanes , dans des manuscrits , des mémoires qui me sont venus de Madrid. C'est d'après cette étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre , qui eut ses vices , ses vertus , sa physionomie particulière , et qui fut allier long-temps la valeur , la générosité , la courtoisie des chevaliers de l'Europe avec les emportemens , les fureurs , les passions brûlantes des Orientaux.

(a). D'Herbelot , Bibliothèque orientale ; Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne ; M. Chenier, Recherches historiques sur les Maures.

Pour mettre plus d'ordre dans les temps et plus de clarté dans les faits , je diviserai ce précis historique en quatre principales époques. La première s'étendra depuis les conquêtes des Arabes jusqu'à l'établissement des princes Omniades à Cordoue ; la seconde renfermera les regnes de ces califes d'Occident ; dans la troisième je rapporterai le peu qu'on sait des différents petits royaumes élevés sur les ruines du Califat de Cordoue ; et la quatrième comprendra l'histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans.

P R E M I E R E É P O Q U E .

*Conquêtes des Arabes ou Maures.**Depuis la fin du sixième siècle (4) jusqu'au milieu du huitième.*

LES Maures dont les habitants de cette vaste contrée d'Afrique, bornée à l'orient par l'Égypte, au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le grand Océan, au midi par les déserts de Barbarie. Leur origine, comme celle de presque toutes les nations, est obscure et mêlée de fables. Il paroît certain seulement que des émigrations de l'Asie ont reflué, dès les premiers temps en Afrique. Le nom de *Maures* (a) semble l'indiquer. D'ailleurs tous les historiens (a) par'ent d'un Melek-Yafrik, Roi de l'Arabie heureuse, qui, suivi d'un peuple de Sabéens, vint s'emparer de la Ly-

Origine
des
Maures.

(a) MAURES, selon Bochart, vient du mot hébreu MAHURIN, qui signifie OCCIDENTAUX.

(a) Ibnialrabic, Procope, Léon, l'Africain, Marmol, etc.

bie et lui donna le nom d'Afrique. Les principales tribus des Maures prétendent descendre de ces Sabéens. Sans discuter des faits si anciens , il suffit d'être à-peu-près sûr que les premiers Maures furent des Arabes. Dès lors on n'est plus surpris de les voir dans tous les temps séparés par tribus , habitant sous des tentes , vagabonds dans les déserts et chérissant , comme leurs peres , cette vie libre et pastorale.

Ils sont connus dans l'histoire ancienne sous le nom de Numides , de Gétules , de Massiliens. Tour-à-tour sujets , ennemis , alliés de la fameuse Carthage , ils tombèrent avec elle sous la domination des Romains. Après plusieurs inutiles révoltes causées par l'esprit inquiet , fougueux , inconstant , de ces peuples , ils furent subjugués par les Vandales. Bélisaire les reconquit un siècle après. Mais les Arabes , vainqueurs des Grecs , soumièrent les Mauritanies. Comme , depuis ce moment , les Maures devenus Musulmans ont été , pour ainsi dire , confondus avec les Arabes , il est nécessaire de dire un mot de cette nation extraordinaire , inconnue pendant tant de siècles , et maîtresse tout-à-

coup de la plus grande partie de la terre.

Les Arabes sont, sans contredire, un des plus anciens peuples de l'univers. Peut-être est-ce celui de tout qui a le mieux conservé son caractère, ses mœurs, son indépendance. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes ou réunies dans des villes, soumis à des chefs guerriers et magistrats à la fois, jamais ils n'ont été sujets d'une domination étrangère. Les Perses, les Macédoniens, les Romains, tentèrent vainement de les soumettre: leur sceptre vint se briser contre les rochers de Nabathéens (a). Orgueilleux de son origine qui remonte jusqu'aux patriarches, fier d'avoir su défendre sa liberté, l'Arabe au fond de ses déserts, regarde les autres nations comme des troupeaux d'esclaves rassemblés au hasard pour changer de maîtres. Brave, sobre, infatigable, endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux, ne craignant ni la soif, ni la faim, ni la mort, ce peuple n'avait besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Les
Arabes.

(a) Ancien nom des Arabes.

Nais-
sance de
Maho-
met.
J. C
1569.

Mahomet parut , et tous les talents lui furent accordés par la nature. Valeur , sagesse , éloquence , grace , Mahomet posséda tous les dons qui en imposent et qui entraînent. Chez les nations les plus éclairées Mahomet eût été un grand homme ; chez un peuple ignorant , et fanatique il devoit être , il fut un prophète.

Jusqu'à lui les tributs arabes , environnées de Juifs , de Chrétiens , d'idolâtres , avoient fait un mélange superstitieux de ces différentes religions avec celle des anciens Sabéens. Ils croyoient aux génies , aux démons , aux sortilèges ; ils adoroient les étoiles et sacrifioient aux idoles. Mahomet , après avoir médité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans , dans la retraite et le silence , les nouveaux dogmes qu'il vouloit établir , après avoir persuadé les principaux (a) de sa famille , qui étoit la première parmi les Arabes , prêcha tout-à-coup une religion nouvelle , ennemie de toutes celles qu'on connoissoit , et faite

(a) Les Coheshirites , gardiens du temple de la Caaba.

pour enflammer le génie ardent de ces peuples.

Enfants d'Ismaël , leur dit-il , je vous apporte le culte que professoient votre pere Abraham , Noë , tous les patriarches. Il n'est qu'un seul Dieu , souverain des mondes : il s'appelle LE MISERICORDIEUX. N'adorez que lui : soyez bienfaisans envers les orphelins , les pauvres , les esclaves , les captifs ; soyez justes envers tous les hommes : la justice est la sœur de la piété. Priez et faites l'aumône. Votre récompense sera d'habiter dans le ciel des jardins délicieux où coulent des fleuves limpides , où vous trouverez des épouses toujours belles , toujours ieunes , toujours plus éprises de vous. Combattez avec valeur les incrédules et les impies : combattez-les jusqu'à la victoire , jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme (5) , ou qu'ils vous paient un tribut. Tout soldat mort dans les batailles ira jouir des trésors de Dieu. Les lâches ne pourront prolonger leur vie , l'instant où l'ange de la mort doit les frapper est marqué dans le livre de l'Eternel.

Reli-
gion
de Maho-
met.

Ces préceptes , annoncés dans une langue riche , figurée , majestueuse , embellis du charme des vers , présentés de la part d'un

ange , par un prophète guerrier , poète , législateur , au peuple de l'univers le plus ardent , le plus passionné pour le merveilleux , pour la volupté , pour la valeur , pour la poésie , devoient trouver bientôt des disciples. Mahomet en eut un grand nombre ; la persécution vint l'augmenter. Ses ennemis forcèrent l'apôtre à fuir de la Mecque , sa patrie , à se réfugier à Médine. Cette fuite devint l'époque de sa gloire et l'hégire des Musulmans.

J. C.
612.
Hég. 1.

Progrès
de l'isla-
misme.

Dès ce moment l'islamisme se répandit comme un torrent dans les Arabies , dans l'Ethiopie. En vain quelques tributs idolâtres ou juives voulurent défendre leur ancien culte ; en vain la Mecque arma ses soldats contre le destructeur de ses dieux ; Mahomet , le glaive à la main , dispersa leurs armées , s'empara de leurs villes , pardonna souvent aux vaincus , et s'attacha , par sa clémence , par son génie , par ses talents , les peuples qu'il avoit soumis. Législateur , pontife , chef de toutes les tribus arabes , maître d'une armée invincible , respecté des souverains d'Asie , adoré d'une nation puissante , secondé par des capitaines devenus sous lui des héros , il alloit marcher contre Héraclius , lorsqu'il mourut

à Médine, des suites du poison que lui avoit donné une Juive du Khaïbar (6).

Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. Aboubekre, beau-pere du prophète, fut nommé pour lui succéder, et prit le titre de *calife*, qui veut dire seulement *vicair*e. Sous son regne, les Musulmans pénétrèrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, siege célèbre à jamais par les exploits plus qu'humains du fameux Kaled, surnommé *l'épée de Dieu* (7). Au milieu de tant de victoires, Aboubekre, à qui l'on envoyoit l'immense butin conquis sur l'ennemi, n'en prend jamais pour sa dépense particulière qu'une somme équivalente à quarante de nos sous par jour. Omar, successeur d'Aboubekre, fait marcher Kaled à Jérusalem. Jérusalem est prise par les Arabes; la Syrie, la Palestine sont soumises; les Turcs, les Perses, demandent la paix; Héraclius fuit d'Antioche; l'Asie tremble devant Omar; et les terribles Musulmans, modestes dans la victoire, apportant leurs succès à Dieu seul, conservent, au milieu des pays, les plus beaux, le plus riches, les délicieux de la terre, au

J. C.
632.
Hég. 11.
Victoires
des Mu-
sulmans.

sein des peuples les plus corrompus , leurs mœurs austères , frugales , leur discipline sévère , leur respect pour leur pauvreté. On voit les derniers des soldats s'arrêter tout-à-coup dans le sac d'une ville au premier ordre de leur chef , lui rapporter fidèlement l'or , l'argent , qu'ils ont enlevé , pour le déposer dans le trésor public. On voit ces capitaines si braves , si superbes avec les rois , quitter , reprendre le commandement d'après un billet du calife ; devenir tour-à-tour généraux , simples soldats , ambassadeurs , à la moindre de ses volontés. On voit enfin Omar lui-même , Omar le plus puissant souverain , le plus riche , le plus grand des rois de l'Asie , se rendre à Jérusalem , monté sur un chameau roux chargé d'un sac d'orge et de riz , d'une outre pleine d'eau , d'un vase de bois. Il marche dans cet équipage à travers les peuples vaincus , qui se pressent sur son passage , qui lui demandent de les bénir et de juger leurs différends. Il arrive à son armée , lui prêche la simplicité , la valeur , la modestie ; il entre dans Jérusalem , pardonne aux Chrétiens , conserve les églises ; et , remonté sur son chameau , le calife retourne à Médine faire la prière à son peuple.

Les Musulmans marchent vers l'Égypte : l'Égypte est bientôt subjuguée. Alexandrie est prise par Amrou , l'un des plus grands généraux d'Omar. C'est alors que périt cette fameuse bibliothèque , l'objet des éternels regrets des savants. Les Arabes , si passionnés pour leur poésie , méprisoient les livres des autres nations. Amrou fit brûler la bibliothèque des Ptolémées : et ce même Amrou cependant étoit renommé par ses vers ; il aimoit , il respectoit le célèbre Jean le grammairien , à qui , sans l'ordre du calife , il vouloit donner cette bibliothèque. Cet Amrou fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome : c'étoit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable où les eaux du Nil seroient détournées. Ce canal , si utile à l'Égypte , si important pour le commerce d'Europe et d'Asie , fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire.

Amrou s'avança dans l'Afrique , tandis que d'autres capitaines arabes passaient l'Euphrate et soumettoient la Perse. Mais Omar n'étoit déjà plus ; Othman occupoit sa place.

Neu-
velles
conquê-
tes.

J. C.
640.
H. G. 19.

J. C. Ce fut sous le regne de ce calife que les
 647.
 Hég. 27. Arabes conquièrent les Mauritanies , en chas-
 serent pour jamais les foibles Grecs , et ne
 trouverent de résistance que dans les tribus
 belliqueuses des Béréberes (8). Ces peuples
 libres et pasteurs , anciens habitants de la
 Numidie , et qui , même de nos jours , re-
 tranchés dans les montagnes de l'Atlas , y
 conservent une espece d'indépendance , se
 défendirent long-temps contre les vainqueurs
 des Maures. Un général musulman , nommé
 Akbé , les soumit enfin , leur donna sa loi ,
 sa croyance ; et , s'avançant jusq'aux extré-
 mités de l'Afrique occidentale , il ne s'arrêta
 qu'aux bords de l'Océan. Là , plein de l'en-
 thousiame de l'héroïsme et de la religion , il
 poussa son cheval dans la mer , tira son sa-
 bre , et s'écria : Dieu de Mahomet , tu le
 vois ; sans cet élément qui m'arrête , j'irois
 chercher des nations nouvelles pour leur faire
 adorer ton nom !

Jusqu'à cette époque , les Maures , sujets
 des Carthaginois , des Romains , des Van-
 dales et des Grecs , n'avoient pris qu'une
 foible part aux intérêts de ces différents
 maîtres. Errant dans les déserts , ils s'oc-

cupoient du soin des troupeaux , payoient des impôts arbitraires , souffroient les vexations de leurs gouverneurs , essayoient de temps en temps de briser leurs fers , et se réfugioient , après leurs défaites , dans les montagnes de l'Atlas ou dans l'intérieur du pays. Leur religion étoit un mélange de christianisme et d'idolâtrie , leurs mœurs celles de Nomades asservis : grossiers , ignorans , malheureux , abrutis par le despotisme , ils étoient à-peu-près ce qu'ils sont aujourd'hui sous les tyrans de Maroc.

L'arrivée des Arabes produisit chez eux un grand changement. Une origine commune avec les conquérans nouveaux , la même langue , les mêmes passions , tout contribuoit à lier les vaincus aux vainqueurs. L'annonce de cette religion prêchée par un descendant d'Ismaël , que les Maures regardent comme leur pere , les victoires rapides des Musulmans qui , déjà maîtres de la moitié de l'Asie et de l'Afrique , menaçoient d'envahir le monde , frappèrent vivement les Maures , et rendirent à leur caractère toute son ardente énergie. Ils embrasserent avec transport les dogmes de Mahomet ;

Les Mau-
res de-
viennent
Musul-
mans.

16. PRÉCIS HISTORIQUE

ils s'unirent avec les Arabes, voulurent combattre avec eux, devinrent épris à la fois de l'islamisme et de la gloire.

Cette réunion, qui doubla les forces des deux nations confondues, fut troublée quelques instants par la révolte des Béréberes, toujours passionnés pour leur liberté. Le calife Valid I., qui régnoit alors, fit partir d'Egypte Moussa-bea-Nazir, général habile et vaillant, à la tête de cent mille hommes. Moussa défit les Béréberes, pacifia les Mauritanies, alla s'emparer de Tanger, qui appartenoit aux Goths espagnols; et, maître d'un pays immense, d'une redoutable armée, d'un peuple pour qui la guerre étoit devenue un besoin, Moussa médita dès ce moment de porter ses armes en Espagne.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Sueves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces. Mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquième siècle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendants.

J. C.
708.
Hég. 89.

Etat de
l'Espagne
sous les
Goths.

La douceur du climat , la prospérité , les richesses , amollirent ces conquérants , leur donnerent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares , et leur ôtèrent la valeur guerrière qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric , tantôt ariens , tantôt catholiques , abandonnerent leur puissance aux évêques et régnerent au milieu des troubles. Rodrigue , le dernier d'entr'eux , souilla le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire , apocryphe ou véritable , de la fille du comte Julien , à qui Rodrigue , dit-on , fit violence. Ce fait est contesté ; mais ce qui ne peut l'être , c'est que les débauches des tyrans ont presque toujours été la cause ou le prétexte de leur ruine.

Il est certain que le comte Julien et son frère Oppas , archevêque de Tolède , tous deux puissants chez les Goths , favorisèrent l'irruption des Maures. Tarik (9) , l'un des plus grands capitaines de ce temps , fut envoyé par Moussa , d'abord avec peu de troupes , et n'en défit pas moins une grande armée que Rodrigue lui opposa ; depuis , ayant reçu des renforts d'Afrique , il vain-

Con-
quête de
l'Espagne
par les
Maures.

J. C.
714.
Hég. 96.

quit Rodrigue lui-même à la bataille de Xérès, où le roi Goth périt en fuyant. Tarik profita de sa victoire, pénétra dans l'Estramadure, dans l'Andalousie, dans les Castilles, prit Tolède, et, bientôt rejoint par Moussa, jaloux de la gloire de son lieutenant, ces deux hommes extraordinaires, divisant leurs troupes en plusieurs corps, acheverent en peu de mois la conquête entière de l'Espagne.

Il faut observer que ces Maures, que plusieurs historiens nous présentent comme des barbares altérés de sang, laisserent aux peuples vaincus leur culte, leurs églises, leurs juges. Ils n'exigeoient que le tribut que les Espagnols payoient à leurs rois. On ne redoutoit point leur férocité, puisque la plupart des villes se rendirent par composition, puisque les Chrétiens s'unirent si bien avec eux, que ceux de Tolède en prirent le nom de *Musarabes*, et que la reine Egilone, veuve du dernier roi Rodrigue, épousa publiquement, de l'aveu des deux nations, Abdétazis, fils de Moussa.

Ce Moussa, que les succès de Tarik avoient aigri, voulut éloigner un lieutenant

qui l'éclipsoit. Il l'accusa près du calife. Valid les rappella tous deux, ne jugea point leurs différends, et les laissa mourir à sa cour du chagrin de se voir oubliés.

Abdélazis, l'époux d'Égilone, resta gouverneur de l'Espagne, et ne le fut que quelques instants. Alahor, qui lui succéda, porta ses armes dans la Gaule, subjuga la Narbonnoise, et se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il apprit que Pélage, prince du sang royal des Goths, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de vaillants soldats, osoit braver les vainqueurs de l'Espagne et former le noble dessein de se dérober à leur joug. Alahor envoya des troupes contre lui. Pélage, retranché dans des gorges, battit deux fois les Musulmans, fortifia sa petite armée, s'empara de quelques châteaux; et, ranimant le courage des Chrétiens abattus par tant de revers, il apprit aux Espagnols étonnés que les Maures n'étoient pas invincibles.

Vice-
rois
d'Espa-
gne.
Com-
mence-
ments de
Pélage.
J. C.
718.
Hég. 100.

L'insurrection de Pélage fit rappeler Alahor par le calife Omar II. Elzémagh, son successeur, pensa que le plus sûr moyen

de réprimer les révoltes étoit de rendre les peuples heureux. Il s'occupa de policer l'Espagne, de régler les impôts jusqu'alors arbitraires, de contenir les soldats en leur donnant une paie fixe. Ami des beaux arts que les Arabes cultivoient dès-lors, Elzémagh embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savants à sa cour, et composa lui-même un livre qui renfermoit la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports de l'Espagne, des métaux, des marbres, des mines qu'on y trouvoit, de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences et l'administration. Peu inquiet des mouvements de Pélagé, dont toute la puissance se bornoit à la possession de quelques forteresses dans des montagnes inaccessibles, Elzémagh n'entreprit point de l'y forcer; mais, guidé par le désir funeste dont brûlerent toujours les gouverneurs de l'Espagne d'étendre leurs conquêtes en France, il passa les Pyrénées, et fut tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra.

J. C.
722.
Hég. 304.

Après la mort d'Elzémagh, arrivée sous le califat d'Yézid II (10), plusieurs gouver-

neurs (a), dans l'espace de peu d'années, se succéderent rapidement en Espagne. Aucune de leurs actions ne mérite d'être rapportée ; mais, pendant ce temps, le brave Pélage aggrandit son petit état, s'avança dans les montagnes de Léon, se rendit maître de quelques places ; et ce héros, dont le courage appelloit à la liberté les Asturiens et les Cantabres, jeta les premiers fondemens de cette puissante monarchie dont les guerriers devoient à leur tour poursuivre les Africains jusques dans les rochers de l'Atlas.

Les Maures, qui ne songeoient qu'à subjuguer de nouveaux pays, ne firent pas de grands efforts contre Pélage : ils étoient sûrs de le réduire aisément quand ils auroient soumis la France ; et ce seul desir remplissoit l'ame ardente du nouveau gouverneur Abdalrahman, que nous appellons Abdérame. Sa gloire, sa valeur, ses talents, son ambition démesurée, lui faisoient regarder cette conquête comme facile : mais il devoit y trouver son vainqueur.

Abd-
rame
veut
conqu-
rir la
France.
J. C.
731.
Hég. 110.

(a) Ambezé, Azré, Iahiah, Osman, Hazifa, Hicchem, Ménémet.

Le fils de Pepin d'Héristal, l'aïeul de Charlemagne, Charles Martel, dont les exploits effacèrent ceux de son père et ne furent point effacés par ceux de son petit-fils, étoit alors maître du palais, sous les derniers princes de la première race; ou plutôt Charles étoit le véritable roi des Français et des Germains. Le duc d'Aquitaine Eudes, maître de la Guienne et de la Gascogne, avoit eu de longues querelles avec le héros français. Trop foible pour lui résister, il rechercha l'alliance d'un Maure nommé, Munuze, gouverneur de la Catalogne, et l'ennemi secret d'Abdérane. Ces deux vassaux, tous deux mécontents de leur souverain qu'ils craignoient, s'unirent par d'étroits liens: malgré la différence des cultes, le duc chrétien n'hésita point à donner sa fille en mariage à son allié musulman; et la princesse Numérance épousa le Maure Munuze, comme la reine Egilone avoit épousé le Maure Abdélazis.

Abdérane, instruit de cette alliance, en pénétra les motifs. Il rassemble aussitôt son armée, vole en Catalogne, assiege Munuze, qui tente vainement de fuir; poursuivi,

atteint dans sa course , il se donne lui-même la mort. Sa femme captive est conduite au vainqueur. Abdérame , frappé de sa beauté , l'envoie en présent au calife Haccham , dont elle s'attira l'amour : destinée singulière qui place une princesse gasconne dans le serrail du souverain de Damas !

Non content d'avoir puni Munuze , Abdérame passe les monts , traverse la Navarre , entre dans la Guienne , assiege et prend la ville de Bordeaux. Eudes , à la tête d'une armée , s'efforce de l'arrêter : Eudes est vaincu dans un grand combat , tout plie sous les armes des Musulmans ; Abdérame poursuit sa route , ravage le Périgord , la Saintonge , le Poitou , parvient triomphant en Touraine , et ne s'arrête qu'à la vue des drapeaux de Charles Martel.

Il pé-
netre
jusqu'à
la Loire.

Charles venoit à sa rencontre , suivi des forces de la France , de l'Austrasie , de la Bourgogne , suivi sur-tout de ses vieilles bandes accoutumées à vaincre sous lui. Le duc d'Aquitaine étoit dans son camp : Charles oublioit ses injures pour ne songer qu'au péril commun. Ce péril devenoit

pressant : le sort de la France , de la Germanie , de tous les peuples chrétiens , alloit dépendre d'une bataille. Abdérame étoit un rival digne du fils de Pepin , fier , comme lui , de plusieurs victoires , suivi d'une armée nombreuse , entouré de vieux capitaines qui l'avoient vu souvent triompher , et pressé dès long-temps du desir de soumettre enfin aux Arabes les seuls pays qui leur manquoient encore de l'ancien empire romain.

Bataille de Tours. J. C. 733. Hég. 114. L'action fut longue et sanglante. Abdérame y trouva la mort. Cette grande perte décida sans doute la défaite de son armée. Les historiens assurent qu'il y périt plus de trois cents mille hommes. Ce nombre est sûrement exagéré ; mais il est vraisemblable que des ennemis parvenus jusqu'au milieu de la France , et poursuivis après leur défaite , ont dû échapper difficilement au fer des vainqueurs ou à la vengeance des peuples.

Cette mémorable bataille , sur laquelle nous n'avons aucun détail , nous sauva du joug des Arabes et fut le terme de leur grandeur. Depuis ce revers , ils tentèrent encore

encore de pénétrer dans la France ; ils s'emparèrent même d'Avignon : mais Charles Martel les défit de nouveau , reprit cette ville , leur enleva Narbonne , et leur ôta pour jamais l'espérance dont ils s'étoient flattés si long-temps.

Après la mort d'Abdérame , l'Espagne fut déchirée par les divisions de deux gouverneurs nommés successivement par les califes (a). Un troisieme prétendant arriva d'Afrique ; un quatrieme se mit sur les rangs (b). Les factions se multiplièrent , les différens partis en vinrent souvent aux mains : des chefs furent massacrés , des villes prises , des provinces ravagées. Les détails de ces événemens , différemment rapportés par les historiens , ne peuvent être d'aucun intérêt. La seule vérité qu'on y découvre , c'est qu'à mesure que la douceur du climat , le mélange des Espagnols et des Maures , polissoient les mœurs de ces derniers , une nouvelle émigration d'Africains

Guerres
civiles
en Es-
pagne.

(a) Abdoulmélek Akbé.

(b) Aboulattar , Tévabé.

venoit détruire l'ouvrage du temps et rendre à leurs anciens freres cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Ces guerres civiles durèrent près de vingt ans. Les Chrétiens retirés dans les Asturies en profitèrent. Alphonse I., gendre et successeur de Pélage, marcha sur les traces de ce héros. Il s'empara d'une partie de la Galice et de Léon, battit les troupes qu'on lui opposa, se rendit maître de quelques places, et commença dès-lors à former une petite puissance.

Les Maures, occupés de leurs querelles, n'arrêterent point les progrès d'Alphonse. Après plusieurs crimes et plusieurs combats, un certain Joseph l'avoit emporté sur ses différens rivaux et régnoit enfin à Cordoue, lorsqu'un événement mémorable arrivé dans l'Orient eut une grande influence sur l'Espagne. C'est là que commence la seconde époque de l'empire des Maures, pour laquelle il est nécessaire de revenir quelques instans à l'histoire des califes.

J. C.
749
Hég. 134.

FIN DE LA PREMIERE ÉPOQUE.

S E C O N D E É P O Q U E.

*Les califes d'occident rois de Cordoue,**Depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au
onzième.*

Nous avons vu rapidement, sous les trois premiers califes Aboubekre, Omar, Othman, les Arabes, conquérants de la Syrie, de la Perse, de l'Afrique, conserver leurs antiques mœurs, leur simplicité, leur obéissance au successeur du prophète, leur mépris pour le luxe et pour les trésors. Mais quel peuple pouvoit résister à tant de prospérités? Les vainqueurs tournerent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes; ils oublièrent la vertu qui les avoient rendus invincibles, et déchirèrent de leurs mains l'empire qu'ils avoient fondé.

Ces malheurs commencerent à l'assassinat, Les Mu-
d'Othman. On nomma, pour lui succéder, ulmans
Ali, l'ami, le compagnon, le fils adoptif se divi-
du prophète; Ali, si cher aux Musulmans J. C.
par ses exploits, par sa douceur, par son Hég. 35.
655.

épouse Fatime, fille unique de Mahomet Meavias, gouverneur de Syrie, refusa de reconnoître Ali. Guidé par les conseils de l'habile Amrou, conquérant de l'Égypte, Moavias se fit proclamer calife à Damas. Les Arabes se divisèrent : ceux de Médine soutinrent Ali ; ceux de Syrie, Moavias. Les premiers prirent le nom d'*Alides* ; les autres s'appellerent *Omniades*, du nom d'un aïeul de Moavias qui se nommoit Om-miah. Telle fut l'origine du schisme fameux qui sépare encore les Turcs et les Perses.

Ali vainquit Moavias et ne sut point profiter de sa victoire. Bientôt après il fut assassiné (1). Son parti s'affoiblit. Ses enfants firent de vains efforts pour le ranimer. Les Omniades, au milieu des orages, des révoltes, des guerres civiles, resterent à Damas possesseurs du califat. C'est sous le regne d'un de ces princes, de Valid I., que nous avons vu les Arabes étendre leurs conquêtes en orient jusqu'au Gange, en occident jusqu'à l'Océan atlantique. Les Omniades cependant furent pour la plupart des princes foibles ; mais leurs généraux étoient habiles, et les soldats musulmans

n'auroient point encore dégénéré de leur antique valeur.

Après avoir occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans, Mervan II (2), le dernier calife Ommiade, fut vaincu par Abdalla, de la race des Abbassides, proches parents de Mahomet ainsi que les Ommiades. Mervan perdit l'empire et la vie. Aboul-Abbas, neveu d'Abdalla, fut élu calife, et commença cette dynastie des Abbassides, si célèbres dans l'orient par leur amour pour les sciences, par les noms d'Haroun al Raschild, d'Almamon et des Barmécides (3). Les Abbassides gardèrent le califat pendant cinq siècles. Ils en furent dépouillés par les Tartares fils de Gengis-Kan, après avoir vu s'établir en Egypte d'autres califes nommés *Fatimites*, parce qu'ils prétendoient descendre de Fatime, fille de Mahomet. L'empire des Arabes fut détruit; et ces peuples, rentrés dans les Arabies, y sont à-peu-près aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Mahomet. J'anticipe ainsi sur les événements, parce que désormais l'Espagne n'aura plus rien à mêler avec l'orient.

Les Om-
mia es
perdent
le califat.

J. C.

732.

Hég. 134.

Cruautés exercées contre les Omniades.

Lorsque le cruel Abdalla eut placé son neveu Aboul-Abbas sur le trône des califes, il forma l'horrible dessein d'exterminer tous les Omniades. Ces princes étoient fort nombreux. Chez les Arabes, où la polygamie est permise, où le grand nombre des enfans est regardé comme une faveur du ciel, il n'est pas rare de compter plusieurs milliers d'individus appartenant à la même famille. Abdalla, désespérant d'éteindre la race de ses ennemis, que la terreur avoit dispersés, promit une amnistie générale pour tous les Omniades qui se rendroient près de lui. Ces infortunés crurent à ses sermens; ils vinrent chercher leur pardon aux pieds d'Abdalla. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats qui les massacrèrent à ses yeux. Après cet affreux carnage, Abdalla donna ordre qu'on rangeât leurs corps sanglants l'un près de l'autre, qu'on les couvrit de planches et de tapis de Perse, et sur cette horrible table il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On frissonne en lisant ces détails (a), mais ils peignent le caractère et

(a) Marigny, Histoire des Arabes, tome 3.

les mœurs de ces conquérants.

Un seul Ommiade échappa ; ce prince s'appelloit Abdérame. Errant , fugitif , il gagna l'Egypte et fut se cacher dans les déserts.

Les Maures d'Espagne , fideles aux Om-
miades , quoique leur gouverneur Joseph
eût reconnu les Abbassides , n'eurent pas
plutôt appris qu'il existoit en Afrique un
rejetton de cette illustre race , qu'ils lui
envoyerent secrettement des députés pour
lui offrir leur couronne. Abdérame prévint
les combats qu'il auroit sans doute à livrer ;
mais , né avec une grande ame qui s'étoit
encore élevée à l'école de l'adversité , Ab-
dérame n'hésita point . Il passe la mer ,
arrive en Espagne , gagne les cœurs de ses
nouveaux sujets , rassemble une armée ,
entre dans Séville , et marche bientôt vers
Cordoue , capitale des états musulmans.

Un prin-
ce om-
miade
vient
en Espa-
gne.

J. C. ?
755.
Hég. 138.

Joseph , au nom des Abbassides , tenta
vainement de lui résister ; Joseph est vaincu ,
Cordoue est conquise , plusieurs autres villes
ont le même sort. Abdérame est reconnu non-
seulement roi des Espagnes , mais il est
proclamé calife d'occident ; et dès ce mo-

Abdér-
rame ,
premier
calife
d'occi-
dent.

J. C.-
759.
Hég. 142.

ment l'Espagne, démembrée du grand empire des Arabes, forma seule un état puissant.

Regne
d'Abdér-
rame I.

Abdérame I. établit à Cordoue le siege de sa nouvelle grandeur. Il n'y fut pas long-temps en paix. Des révoltes suscitées par les Abbassides, des guerres avec les rois de Léon, des irruptions des Français dans la Catalogne (4), occuperent sans cesse Abdérame. Sa valeur, son activité, triompherent de tant d'ennemis. Il se soutint sur le trône avec gloire, il mérita le beau surnom de *juste*, et chérit, cultiva les arts au milieu des troubles et des périls. Ce fut lui qui le premier établit des écoles à Cordue, où l'on venoit étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire; lui-même faisoit des vers et passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Il embellit, fortifia sa capitale, y construisit un palais superbe avec des jardins délicieux, et commença la grande mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce monument de magnificence ne fut achevé que sous le calife Haccham, fils et successeur d'Abdérame. L'on dit

que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié : cependant il a six cents pieds de long sur deux cents cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre , de jaspe , de marbre , le soutiennent. On y entroit autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or ; et quatre mille sept cents lampes éclairaient toutes les nuits ce magnifique édifice. (a).

C'est là que les califes de Cordoue venoient faire la priere au peuple le vendredi , jour consacré à la religion par les préceptes de Mahomet. C'est là que tous les Musulmans d'Espagne se rendoient en pèlerinage comme ceux de l'orient se rendent au temple de la Mecque. On y célébroit avec de grandes solennités la fête du grand et du petit *Beiram*, qui répond à la Pâque des Juifs , celle du re-
Religion
et fêtes
des
Maures.

(a) Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne; Colmenar, Délices d'Espagne; Duperron, Voyage d'Espagne, Henri Swinburne, Lettres sur l'Espagne, etc.

nouvellement de l'année, celle du *Miloud* ou de l'anniversaire de la naissance de Mahomet. Chacune de ces fêtes duroit huit jours. Pendant ce temps, tout travail cessoit, on s'envoyoit des présents, on alloit se visiter, on immoloit des victimes; et les familles réunies, oubliant leurs différends, se juroient une concorde éternelle, se livroient à tous les plaisirs permis par la loi. La nuit, la ville étoit illuminée, les rues jonchées de fleurs; les promenades, les places publiques, retentissoient du son des cistres, des théorbés, des hautbois. Enfin, pour mieux célébrer la fête, les riches prodiguoient des aumônes, et les bénédictions des pauvres se mêloient aux cantiques de joie.

Abdérane, élevé dans l'orient, porta le premier en Espagne le goût de ces fêtes superbes. Réunissant, en sa qualité de calife, l'empire et le sacerdoce, il en régla les cérémonies, et les fit célébrer avec toute la pompe, toute la magnificence des souverains de Damas. Ennemi du christianisme, et comblant beaucoup de Chrétiens parmi ses sujets, il ne les persécuta point: mais il privait les villes de leurs évêques, les églie-

ses de leurs pasteurs ; il encouragea les mariages entre les Maures et les Espagnols , et fit plus de mal à la religion par sa prudente tolérance qu'il n'en eût fait par une cruelle rigueur. Sous son règne , les successeurs de Pélage (a) , toujours retirés dans les Asturies et déjà divisés entre eux , furent forcés de se soumettre au tribut honteux de cent jeunes filles. Abdérame ne leur donna la paix qu'à ce prix. Maître de l'Espagne entière depuis la Catalogne jusqu'aux deux mers , il mourut après trente ans de gloire , laissant la couronne à son fils Haccham , le troisième de ses onze enfants.

J. C.
788.
Hég. 1-2.

Après la mort d'Abdérame , l'empire des Maures fut troublé par des révoltes , par des guerres entre le nouveau calife , ses frères , ses oncles , ou d'autres princes du sang royal. Ces guerres étoient inévitables dans un gouvernement despotique , où même l'ordre de la succession au trône n'étoit réglé par aucune loi. Il suffisoit , pour y prétendre , d'être de la race royale ; et comme presque

Guerres
civiles
entre les
Maures.

(a) Auréliot et Maurégat,

toujours les califes laissoient un nombre prodigieux d'enfants, chacun de ces princes se formoit un parti, s'établissoit dans une ville, s'en déclaroit le souverain, et prenoit les armes contre le calife. De-là cette foule de petits états qui s'élevoient, s'anéantissoient, se relevoient à chaque changement de regne; de-là cette quantité de rois vaincus, déposés, égorgés, qui rendent l'histoire des Maures d'Espagne si difficile à mettre en ordre et si monotone pour les lecteurs.

Regnes
d'Hac-
cham I
et d'Ab-
délazis.

Haccham, et après lui, son fils Abdélazis-el-Hakkam, se soutinrent dans le califat malgré ses dissensions éternelles. Le premier finit la belle conquête commencée par Abdérame, et porta ses armes en France, où ses généraux pénétrèrent jusqu'à Narbonne.

J. C.
822.
Hég. 206.

Le second, moins heureux, combattit avec des succès divers contre les Espagnols et contre ses sujets révoités. Il mourut au milieu de troubles. Son fils Abdérame lui succéda.

Regne
d'Abdé-
rame II.

Abdrame II fut un grand prince; et cependant son regne est l'époque où les Chrétiens commencèrent à balancer la puissance des Maures. Ils avoient su profiter de leurs longues divisions. Alphonse le Chaste, roi des

des Asturies , monarque politique et vaillant , avoit augmenté ses états et refusé le tribut des cent jeunes filles. Ramire , successeur d'Alphonse , soutint cette indépendance , vainquit plusieurs fois les Musulmans. La Navarre devint un royaume ; l'Aragon eut ses souverains particuliers , et sut se former un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés 5) ; les gouverneurs de la Catalogne , soumis jusqu'alois aux rois de France , profiterent de la foiblesse de Louis le Débonnaire pour se rendre indépendants. Tout le nord de l'Espagne enfin se déclara l'ennemi des Maures , et le midi se vit en proie aux irruptions des Normands.

Abdérane se défendit contre tant d'adversaires , et mérita par ses talents guerriers le surnom d'*Elmouaffer* , qui veut dire *le Victorieux*. Au milieu des guerres , au milieu des soins du gouvernement , il encouragea les beaux arts , il embellit sa capitale d'une nouvelle mosquée , et fit élever un superbe aqueduc où dans des canaux de plomb les eaux les plus abondantes venoient se répandre par toute la ville. Soigneux d'attirer à sa cour les poètes , les philosophes , il

Beaux
arts à
Cordoue.

s'entretenoit souvent avec eux, cultivoit lui-même les talents qu'il encourageoit dans les autres. Son ame sensible avoit réuni tous les goûts. Il fit venir de l'orient le fameux musicien Ali-Zériab, qui, fixé par ses bienfaits en Espagne, y forma l'école célèbre dont les élèves ont fait depuis les délices de toute l'Asie (6) Enfin, sous le regne d'Abdérane, Cordoue devint le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. La férocité musulmane fit place à la galanterie dont le calife donnoit l'exemple. Une seule anecdote suffira pour prouver combien il étoit doux et généreux.

Anecdote
d'Abdérane.

Un jour, une de ses esclaves favorites osa se brouiller avec son maître, se retira dans son appartement, et jura d'en voir murer la porte plutôt que de l'ouvrir au calife. Le chef des eunuques, épouvanté de ce discours, crut entendre des blasphêmes. Il courut se prosterner devant le prince des croyants, et lui rendit l'horrible propos de cette esclave rebelle. Abdérane, en souriant, lui commanda de faire élever devant la porte de la favorite une muraille de piéces d'argent, et promit de ne franchir cette barrière qu'

quand l'esclave voudroit bien la démolir pour s'en emparer. L'histoire ajoute que , dès le soir même , le calife entra librement chez la favorite appaisée (a).

Ce prince laissa de ces différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-une filles. Mohammed , l'ainé de ses fils , lui succéda.

J. C.
852.
Heg. 238.

Les regnes de Mohammed et de ses successeurs Almouzir et Abdalla n'offrent , pendant un espace de soixante années , qu'une suite continuelles de troubles , de guerres civiles , de révoltes des principales villes dont les gouverneurs cherchoient à se rendre indépendants. Alphonse le Grand , roi des Asturies , profita de ces dissensions pour affermir sa puissance. Les Normands , d'un autre côté , vinrent de nouveau ravager l'Andalousie. Toledé , souvent punie et toujours rebelle , eut des rois particuliers Saragosse imita son exemple. L'autorité des califes fut avilie ; leur empire , ébranlé de toutes parts , paroissoit sur le penchant de sa ruine , lors-

Regnes
de Mo-
hammed,
d'Almou-
zir et
d'Abdalla

(e) Cardonne , Histoire d'Afrique et d'Espagne , tome I.

J. C. 912.
Hég. 300. qu'Abdérame III, neveu d'Abdalla, monta sur le trône de Cordoue et lui rendit pour quelque temps son éclat et sa majesté.

Règne d'Abdérame III.
Ce prince, dont le nom chéri des Musulmans sembloit être d'un heureux présage, prit le titre d'*Emir al muménim*, qui signifie *prince des vrais croyants* (a). Il commença son règne par des victoires. Les rebelles, que ses prédécesseurs n'avoient pu réduire, furent défaits, les factions dissipées, l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les

J. C. 931.
Hég. 319. Maures d'Afrique, et soutint de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, peu considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretenait les divisions parmi les princes espagnols, porta douze fois ses armes jusques dans le centre de leurs

(a) Nous en avons fait le nom ridicule de Miramolin.

états ; et , créateur d'une marine , il s'empara , sur les côtes d'Afrique , de Seldjemesse et de Ceuta.

Malgré les guerres éternelles qui l'occupèrent pendant tout son regne , malgré les dépenses énormes que devoient lui coûter ses armées , ses flottes , les secours qu'il achetoit en Afrique , Abdérame étoit à sa cour un luxe , une magnificence , dont les détails nous paroîtroient des fables s'ils n'étoient attestés par tous les historiens. L'empereur grec , Constantin IX , fils de Léon , voulant opposer aux califes abbassides de Bagdad un ennemi capable de leur résister , envoya des ambassadeurs à Cordoue pour faire alliance avec Abdérame. Celui-ci flatté de voir des Chrétiens venir de si loin implorer son appui , déploya dans cette occasion toute la pompe asiatique. Il envoya jusqu'à Jaën recevoir les ambassadeurs. Des corps nombreux de cavalerie , magnifiquement habillés les attendoient sur le chemin de Cordoue. Une infanterie plus brillante encore remplissoit les avenues du palais. Les cours étoient couvertes des plus beaux tapis de Perse et d'Égypte , les murailles tendues d'or. Le calife ,

Ambassade de l'empereur grec.

sur un trône éclatant, environné de sa famille, de ses visirs, d'une foule de courtisans, les reçut dans une galerie où toutes ses richesses étoient étalées. Le *hadjeb*, dignité qui chez les Maures répondoit à celle de nos anciens maires du palais, introduisit les ambassadeurs. Éblouis de cet appareil, ils se prosternerent devant Abdérame, et lui remirent la lettre de Constantin écrite sur du parchemin bleu, renfermée dans une boîte d'or. Le calife signa le traité, combla de présents les envoyés de l'empéreur, et les fit accompagner par une suite nombreuse jusques dans les murs de Constantinople.

Magnificence et galanterie des Maures.

Ce même Abdérame, sans cesse occupé de combats ou de politique, fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommée *Zehra* (a). Il fonda pour elle une ville à deux mille de Cordoue, et lui donna le nom de *Zehra*. Cette ville, détruite à-présent, étoit au pied de hautes montagnes d'où couloient plusieurs sources d'eau vive qui venoient serpenter

(a) Ce nom signifie FLEUR, ORNEMENT DU MONDE.

dans les rues , répandre par-tout la fraîcheur et former au milieu des places publiques des fontaines toujours jaillissantes. Les maisons , bâties sur un même modèle , surmontées de plates-formes , étoient accompagnées de jardins remplis de bosquets , d'orangeis ; et la statue de la belle esclave (7) se distinguoit sur la principale porte de cette ville de l'amour.

Toutes ces beautés étoient effacées par le palais de la favorite. Abdérame , allié des empereurs grecs , leur avoit demandé les plus habiles de leurs architectes , et le souverain de Constantinople , séjour alors des beaux arts , s'étoit empressé de les lui envoyer avec quarante colonnes de granit , les plus belles qu'il avoit pu rassembler. Indépendamment de ces magnifiques colonnes , l'on en comptoit dans ce palais plus de douze cents de marbre d'Espagne ou d'Italie. Les murs du salon nommé le *califat* étoient couverts d'ornemens d'or. Plusieurs animaux du même métal jettoient de l'eau dans un bassin d'albâtre , au-dessus duquel étoit suspendue la fameuse perle que l'empereur Léon avoit donnée au calife comme un inestimable

trésor. Les historiens (a) ajoutent que, dans le pavillon où la favorite passoit la soirée avec Abdérame, le plafond, revêtu d'or et d'acier, étoit incrusté de pierres précieuses, et qu'au milieu de l'éclat des lumières réfléchies par cent lustres de crystal une gerbe de vif argent jaillissoit dans un bassin d'albâtre.

On aura peine sans doute à croire de tels récits; on pensera lire dans les contes orientaux, et l'on m'accusera peut-être d'aller prendre mes mémoires dans les *Mille et une Nuits*; mais tous ces faits, tous ces détails, sont attestés par les écrivains arabes, rapportés par M. Cardonne qui les a lus, comparés avec soin, confirmés par M. Swinburne, Anglais, peu crédule et bon observateur. J'avoue que ces monuments, que ce faste, que cette pompe ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons; et je sais que la plupart des hommes, mesurant toujours leur foi sur leurs connoissances acquises, croient à fort peu de chose: mais les détails

(a) Novaïri, *Historia Omniadarum*, etc.
Mogtebi, *Histor. Hispan.*

que nous trouvons, dans de auteurs authentiques (a), sur le luxe, la magnificence des souverains de l'Asie, sont au moins aussi étonnans; et j'ose le demander, si par un tremblement de terre les pyramides d'Egypte eussent été détruites? croirions-nous les historiens qui nous en donnent les justes dimensions?

Les écrivains d'où j'ai tiré ces détails rapportent aussi les sommes que coûterent à élever ce palais et cette ville de Zebra: elles se monterent par an à trois cents mille *dinars* d'or (a), et vingt-cinq ans suffirent à peine pour achever ces travaux.

A ces frais immenses il faut ajouter l'entretien d'un serrail dont les femmes, les concubines, les esclaves, les eunuques noirs et blancs, formoient un nombre de six mille trois cents personnes. Les officiers de la mai-

(a) Bernier, Thomas Rhoé, Marc Paul, Duhalde, etc.

(b) En n'évaluant le dinar qu'à dix livres, cela fait en tout soixante-quinze millions de notre monnoie.

son du calife , les chevaux destinés pour lui ; étoient dans une égale proportion Douze mille cavaliers composoient sa seule garde ; et , si l'on réfléchit qu'Abdérame , dans un état de guerre continuel avec les princes espagnols , fut obligé d'avoir sans cesse sur pied de nombreuses armées , d'entretenir une marine , d'acheter souvent des stipendiaires en Afrique , et de fortifier des places sur des frontières toujours menacées , on aura peine à comprendre comment ses revenus lui suffisoient Mais ses ressources étoient immenses ; et le souverain de Cordoue étoit peut-être le roi de l'europe le plus riche et le plus puissant (8)

Richesses
des cali-
fes de
Cordoue

Il possédoit le Portugal , l'Andalousie , les royaumes de Grenade , de Murcie , de Valence , la plus grande partie de la nouvelle Castille , c'est-à-dire , les plus beaux pays de l'Espagne. Ces provinces alors étoient extrêmement peuplées ; et les Maures avoient porté l'agriculture au dernier point de sa perfection. Les historiens nous assurent que sur les bords du Guadalquivir , il existoit douze mille villages , qu'un voya-

geur ne pouvoit marcher un quart-d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptoit dans les états du calife quatre-vingt grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la capitale, renfermoit dans ses murs deux cents mille maisons (a), neuf cents bains publics. Tout a bien changé depuis l'expulsion des Maures. La raison en est simple : les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécutèrent point les vaincus ; les Espagnols, vainqueurs des Maures, les ont persécutés et chassés.

On fait monter les revenus des califes de Cordoue à douze millions quarante-cinq mille *dinars* d'or ; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Indépendamment de cet or, beaucoup d'impôts se payoient en fruits de la terre ; et chez un peuple agriculteur, laborieux, possesseur du pays le plus fertile du monde, cette richesse est incalculable. Les mines d'or et d'argent, de

(a) Ces maisons ne contenoient jamais qu'une famille.

tout temps communes en Espagne, étoient une nouvelle source de trésors. Le commerce enrichissoit le peuple et le souverain ; ce commerce avoit plusieurs branches : les soies, les huiles, le sucre, la cochenille, le fer, la laine, très-estimée dès ce temps-là, l'ambre gris, le karabé, l'aimant, l'antimoine, le talc, la marcassite, le Chrystal de roche, le soufre, le safran, le gingembre, le corail pêché sur les côtes de l'Andalousie, les perles sur celles de Catalogne ; les rubis, dont on avoit découvert deux mines, l'une à Malaga, l'autre à Béja ; toutes ces productions du sol, avant ou après avoir été mises en œuvre, étoient transportées en Afrique, en Egypte, dans l'orient. Les empereurs de Constantinople, toujours alliés nécessaires des califes de Cordoue, favorisoient ces différents commerces ; et l'étendue immense des côtes, le voisinage de l'Afrique, de l'Italie, de la France, contribuoient à les rendre plus florissans.

Les arts, enfans du commerce et qui nourrissent leur père, ajoutèrent un nouvel éclat au regne brillant d'Abdérame. Les palais, les jardins qu'il construisoit, les fêtes

Beaux
arts cul-
tivés à
Cordoue,

magnifiques de sa cour , attirerent de toutes parts les architectes , les artistes. Cordoue étoit le centre de l'industrie et l'asyle des sciences. La géométrie , l'astronomie , la chymie , la médecine , avoient des écoles célèbres qui produisirent , un siècle après , Averroès et Abenzoar. Les poètes , les philosophes , les médecins arabes , étoient si renommés , qu'Alphonse le Grand , roi des Asturies , voulant confier son fils Ordogno à des hommes capables d'instruire un prince , fut obligé , malgré la différence des religions , malgré la haine des Chrétiens pour les Musulmans , d'appeller près de lui deux précepteurs maures ; et l'un des successeurs de cet Alphonse , Sanche le Gros , roi de Léon , attaqué d'une hydropisie que l'on regardoit comme mortelle , n'hésita pas à venir à Cordoue , chez Abdérame son ennemi , se livrer à ses médecins (a). Schanche fut guéri. Ce trait singulier fait autant d'honneur aux savants arabes qu'à la géné-

(a) Mariana , Ferreras , Garibai , etc. Hist. d'Espagne.

rosité du calife et à la confiance du roi chrétien.

Tel fut l'état de Cordoue sous le règne d'Abdérame III. Il occupa le trône plus de cinquante ans ; l'on a pu voir si ce fut avec gloire. Mais rien ne prouvera peut-être combien ce prince étoit au-dessus des autres rois comme l'écrivit que l'on trouva dans ses papiers après sa mort. Voici cet écrit tracé de sa main :

« Cinquante ans se sont écoulés depuis
 « que je suis calife. Richesses, honneurs,
 « plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé.
 « Les rois mes rivaux m'estiment, me
 « redoutent et m'envient. Tout ce que les
 « hommes désirent m'a été prodigué par le
 « ciel. Dans ce long espace d'apparente fé-
 « licité, j'ai calculé le nombre de jours où
 « je me suis trouvé heureux ; ce nombre se
 « monte à quatorze. Mortels, appréciez la
 « grandeur, le monde et la vie. »

J. C.

^{961.}
 Hég 360.

Regne
 d'Hack-
 kam II.

Ce monarque eut pour successeur son fils aîné Aboul-Abbas el Hakkam, qui prit, ainsi que son père, le titre d'*Emir al muménim*.

Le couronnement d'Akham se fit avec une grande pompe dans la ville de Zehra. Le

nouveau calife reçut le serment de fidélité des chefs de la garde scyte , corps d'étrangers redoutable et nombreux qu'Abdérame avoit créé. Les freres , les parents d'Hakkam , les visirs et leur chef l'*hadjeb* , les eunuques noirs et blancs , les archers , les cuirassiers de la garde , jurèrent d'obéir au monarque. Cette cérémonie fut terminée par les funérailles d'Abdérám , dont on porta le corps à Cordoue dans le tombeau de ses aïeux.

Hakkam , moins guerrier que son pere , mais aussi sage , aussi habile , jouit de plus de tranquillité. Son regne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits , la vigilance d'Abdérame avoient éteint les révoltes. Les rois chrétiens , divisés entre eux , ne songerent pas à troubler les Maures. La treve conclue , avec la Castille et Léon , ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife , qui commanda lui-même son armée , fit une campagne glorieuse , prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son regne , Hakkam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux , à cultiver les sciences , à rassembler dans son palais une immense quantité

de livres , sur-tout à faire respecter les loix. Ces loix étoient simples et peu nombreuses.

Il ne paroît pas que chez les Maures il y eût un code civil autre que le code religieux. La jurisprudence se réduisoit à l'application des principes contenus dans l'Alcoran. Le calife , comme chef suprême de la religion pouvoit bien les interpréter , mais il n'eût osé les enfreindre. Toutes les semaines , au moins une fois dans une audience publique , il écoutoit les plaintes de ses sujets , interrogeoit les coupables , et , sans quitter son tribunal , les faisoit aussi-tôt punir. Les gouverneurs nommés par lui dans les villes , dans les provinces , commandoient au militaire , percevoient les revenus publics , administroient la police , et répondoient des délits arrivés dans leurs gouvernements. Des hommes publics versés dans les loix remplissoient les fonctions de notaires , donnoient une forme juridique aux actes qui assuroient les propriétés ; et , lorsqu'il s'élevoit des procès , des magistrats appelés *cadis* , respectés du peuple et du souverain , pouvoient seuls en être les juges. Mais ces procès n'étoient jamais longs : les avocats , les procureurs ,

Loix et
justice
des Mau-
res.

étoient inconnus ; point de dépens , point de chicane. Les parties plaidoient elles-mêmes , et les arrêts du cadi s'exécutoient sur-le-champ.

La jurisprudence criminelle n'étoit guere plus compliquée : elle employoit presque toujours la peine du talion , ordonnée par le prophète. Les riches pouvoient , à la vérité , racheter avec de l'argent le sang qu'ils avoient versé ; mais il falloit pour cela que les parents du mort y consentissent : le calife lui-même n'auroit osé leur refuser la tête de son fils coupable d'homicide , s'ils s'étoient obstinés à la demander.

Ce code si simple pouvoit ne pas suffire ; mais la suprême autorité des peres sur les enfants , des époux sur les épouses , suppléoit aux loix qui manquoient. Les Arabes avoient conservé de leurs anciennes mœurs patriarcales ce respect , cette soumission , cette obéissance passive de la famille pour son chef. Chaque pete , dans sa maison , avoit presque les droits du calife ; il jugeoit sans appel les querelles entre ses femmes , entre ses fils ; il punissoit sévèrement les moindres fautes , et pouvoit même punir de mort cer-

Autorité
des peres
et des
vieillards.

ains crimes. La vieillesse seule donnoit cet empire. Un vieillard étoit un objet sacré. Sa présence arrêtoit les désordres ; le jeune homme le plus fougueux baissoit les yeux à sa rencontre, écoutoit patiemment ses leçons, et croyoit voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vau mieux que celle des loix, se soutint long-temps à Cordoue. Le sage Hakkam ne l'affoiblit pas : on en jugera par le trait suivant.

Trait de Justice d'Hakkam. Une pauvre femme de Zehra possédoit un petit champ contigu aux jardins du calife : Hakkam voulut bâtir un pavillon dans ce champ, et fit proposer à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres, en déclarant qu'elle ne renonceroit jamais à l'hérédité de ses peres. Hakkam sans doute ne fut pas informé de la résistance de cette femme. L'intendant des jardins, en digne ministre d'un roi despote, s'empara du champ par force, et le pavillon fut bâti. La pauvre femme au désespoir courut à Cordoue raconter son malheur au cadî Béchir, et le consulter sur ce qu'elle devoit faire. Le cadî pensa que le prince des croyants n'avoit pas

plus qu'un autre le droit de s'emparer du bien d'autrui ; et il s'occupa des moyens de lui rappeler cette vérité que les meilleurs princes peuvent oublier un moment.

Un jour qu'Hakkam , environné de sa cour , étoit dans le beau pavillon bâti sur le terrain de la pauvre femme , on vit arriver le cadi Béchir monté sur son âne , portant dans ses mains un sac vuide. Le calife étonné lui demanda ce qu'il vouloit. Prince des fideles , répond Béchir , je viens te demander la permission de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. Hakkam y consent avec joie ; le cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein , il le laisse debout , s'approche du calife , et le supplie de mettre le comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam s'amuse de la proposition , l'accepte , et vient pour soulever le sac. Mais , pouvant à peine le mouvoir , il le laisse tomber en riant , et se plaint de son poids énorme. Prince des croyants , dit alors Béchir , avec une imposante gravité , ce sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujet-

res ; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand tu paroîtras devant le grand juge, chargé de cette iniquité? Hakkam, frappé de cette image, courut embrasser le cadî, le remercia, reconnut sa faute, et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ dont on l'avoit dépouillé, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenoit.

Un despote capable d'une telle action ne le cede qu'au cadî qui le força de la faire.

J. C. 976.
Hég. 366 Hakkam mourut après quinze ans de regne. Son fils Haccham lui succéda.

Regne d'Haccham II
Victoires d'Almanzor.
Ce prince étoit enfant quand il monta sur le trône. Son enfance dura toute sa vie. Pendant et après sa minorité, un Maure célèbre, nommé Mahomet Almanzor, revêtu de l'importante charge d'*habjeb*, gouverna l'état avec gloire. Cet Almanzor, qui réunissoit au génie d'un homme d'état les talents d'un grand capitaine, cet Almanzor, le plus redoutable, le plus fatal ennemi qu'eussent encore combattu les Chrétiens, régna pendant vingt-six ans sous le nom de Pindolent Haccham. Il porta cinquante-deux

fois la guerre dans la Castille ou les Asturies, prit et saccagea les villes de Barcelone, de Léon, pénétra jusqu'à Compostelle, détruisit sa fameuse église dont il rapporta les dépouilles à Cordoue. rendit quelques moments aux Arabes leur première force, leur ancienne énergie, et fit respecter de toute l'Espagne le foible calife son maître, qui, pendant ce temps, s'endormoit au milieu des femmes et des plaisirs (9).

Mais cet éclat fut le dernier dont brilla l'empire des Ommiades. Les rois de Leon, de Navarre, et le comte de Castille, se réunirent pour résister au redoutable Almanzor. La bataille se donna non loin de Médina-Céli : elle fut longue, sanglante et douteuse. Les Maures, effrayés de leur perte, prirent la fuite après le combat. Almanzor, à qui cinquante ans de victoires avoient persuadé qu'il étoit invincible, mourut de douleur de ce premier revers. Avec ce grand homme périt la fortune des Arabes. Depuis ce jour, les Espagnols s'aggrandirent sur leurs débris.

Les fils d'Almanzor successivement remplacèrent leur illustre père. En héritant de

J. C.
985,
996,
997.
Hég.
375,
387,
388.

J. C.
988.
Hég. 389.

Troubles
à Cor-
doue.

Fin du
califat.

J. C.
1005.
Hég. 396.

sa puissance, ils n'héritèrent pas de ses fa-
lents. Les factions se renouvelèrent. Un
parent du calife prit les armes et s'empara
de la personne d'Haccham, qu'il n'osa pour-
tant immoler. Il l'enferma dans une prison
en répandant le bruit de sa mort. Ces nou-
velles parvinrent en Afrique; un prince om-
miade accourt avec des troupes, sous pré-
texte de venger Haccham. Le comté de Cas-
tille s'unit avec lui. La guerre civile s'alluma
dans Cordoue. Elle embrasa toute l'Espagne;
et les princes chrétiens reprirent alors les
villes qu'Almanzor leur avoit ôtées. L'im-
bécille Haccham, jouer de tous les par-
tis, fut remplacé sur le trône, et bientôt
après forcé d'y renoncer pour échapper à la
mort. Une foule de conjurés (a) furent
tour-à-tour proclamés califes, et tour-à-
tour déposés, empoisonnés ou égorgés. Un
dernier rejetton de la race des Ommiades,

(a) Mahadi, Suleiman, Ali, Abdérame IV,
Casim, Jahiah, Haccham III, Mohammed,
Abdérame V, Jahiah II, Haccham IV, Jal-
marben-Mohammed.

Almundir, osa revendiquer ses droits au milieu des troubles et des combats. Ses amis lui représenterent les périls qu'il alloit courir. Que je regne un jour, leur répondit-il, et que le lendemain j'expire, je ne me plaindrai point de mon sort. Ses desirs ne furent pas accomplis : il fut massacré sans être calife. D'autres usurpateurs se succéderent et ne régnerent que peu de moments. Jalmar-ben-Mohammed fut le dernier.

J. C.
1027.
Hég. 419.

En lui finit l'empire des califes d'occident, que la dynastie des Ommiades avoit occupé pendant trois siècles. Avec ces princes s'anéantirent la force et la gloire de Cordoue. Les gouverneurs des différentes villes sujettes de cette cité profitèrent de ces temps d'anarchie pour s'ériger en souverains. Cordoue ne fut même plus la capitale d'un royaume ; elle conserva seulement la suprématie religieuse qu'elle devoit à sa mosquée. Affoiblis par leurs divisions, les Maures, soumis à tant de monarques, ne purent résister aux Espagnols. Cette troisième époque de leur histoire n'offrira plus que leur décadence.

FIN DE LA SECONDE ÉPOQUE.

 TROISIÈME ÉPOQUE.

*Les principaux royaumes élevés sur les ruines
du califat.*

*Depuis le commencement du onzième siècle
jusqu'au milieu du treizième.*

DÈS le commencement du onzième siècle, lorsque le trône de Cordoue étoit chaque jour teint du sang d'un nouvel usurpateur, les gouverneurs des principales villes, comme nous l'avons déjà dit, s'étoient arrogé le titre de rois. Tolède, Saragosse, Séville, Valence, Lisbonne, Huesca, plusieurs autres places moins considérables, eurent leurs souverains particuliers. L'histoire de ces nombreux monarques seroit presque aussi fatigante pour le lecteur que pour l'écrivain: elle ne présente pendant deux cents ans que des massacres continuels, des forteresses prises, reprises, des pillages, des séditions, quelques exploits et beaucoup de crimes. Je passerai rapidement sur ces deux siècles de malheurs.

malheurs, en me contentant d'indiquer la fin de ces petites monarchies.

L'Espagne chrétienne dans le même-temps nous offre à-peu-près les mêmes tableaux. Les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, presque tous parents et quelquefois frères, ne s'en égorgeant pas moins entre eux. La différence des religions ne les empêche pas de s'unir aux Maures pour accabler d'autres Chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. Ainsi, dans une bataille que se livrent les Musulmans, on trouve parmi les morts un comte d'Urgei et trois évêques de Catalogne (1) Ainsi le roi de Léon, Alphonse V, donne sa sœur Thérèse en mariage au roi de Tolède Abdalla pour s'en faire un allié contre la Castille. Les fils de Sanche le Grand s'arrachent à main armée l'héritage que leur pere leur avoit assigné; les enfants du fameux Ferdinand (a) sont dépouillés par leur frere Sanche; un autre Sanche (b); roi de Navarre, est assassiné par le sien. Chez les Chrétiens, comme chez

Etat de l'Espagne chrétienne.

J. C.
1016
et suiv.

J. C.
1054.

J. C.
1070.

J. C.
1076.

(a) Ferdinand I de Castille.

(b) Sanche IV de Navarre.

les Maures, les crimes se multiplient; les guerres civiles, étrangères, domestiques déchirent à la fois l'Espagne; et les peuples, toujours malheureux; paient de leurs biens, de leur sang; les forfaits de leurs souverains.

Royaume
de Tolède
Sa fin.

Dans cette longue suite d'événements déplorables, on aime à voir un roi de Tolède nommé Almamon, un roi de Séville nommé Bénabad, donner un asyle dans leur cour, l'un au jeune Alphonse roi de Léon, l'autre à l'infortuné Garcie roi de Galice, tous deux chassés de leurs états par leur frere Sanche de Castille. Sanche poursuivoit ses freres comme ses plus cruels ennemis; et les monarques maures, ennemis naturels de tous les Chrétiens, reçurent ces deux princes comme des freres. Almamon surtout prodigua les soins les plus tendres au malheureux Alphonse: il s'occupa de lui procurer à Tolède tous les plaisirs qui pouvoient le consoler de la perte de son trône; il lui donna des revenus, le traita comme un fils chéri. Bientôt la mort du barbare Sanche rendit Alphonse héritier de Léon et de la Castille: le généreux Almamon, qu

J. C.
1071
et suiv.
H. g. 465
et suiv.

J. C.
1072.
Hég.
436.

tenoit alors dans ses mains le roi de ses ennemis , l'accompagna jusqu'à la frontière , le combla de présents , de caresses , lui offrit ses troupes et ses trésors. Tant que cet Almamon vécut , Alphonse IV , n'oublia point ses bienfaits : il conserva la paix avec lui , le secourut contre le roi de Séville , et traita de même son fils Haccham , successeur du bon Almamon. Mais , après un regne assez court , Haccham laissa le trône de Tolède à son jeune frere Jahiah. Ce prince mécontenta les Chrétiens , qui étoient en grand nombre dans sa ville : ils prièrent en secret Alphonse de venir attaquer Jahiah. Le souvenir d'Almamon fit long-temps hésiter Alphonse. La reconnoissance lui défendoit d'écouter les conseils de l'ambition : la reconnoissance fut la plus foible. Alphonse vint camper devant Tolède. Après un siege long et célèbre , où s'empresserent d'accourir plusieurs guerriers navarrois et français , Tolède enfin capitula. Le vainqueur permit au fils d'Almamon d'aller régner à Valence : il s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées , et ne put empêcher les Chrétiens de violer bientôt cette promesse.

J. C.
1085.
Hég.
478.

Succès
des
chrétiens.
Le Cid.

Telle fut la fin du royaume et des rois maures de Toledé. Cette ancienne capitale des Goths appartenoit aux Arabes depuis trois cents soixante et douze ans. Plusieurs autres villes, moins puissantes, ne tarderent pas à subir le joug. Les rois d'Aragon, de Navarre, les comtes de Barcelone, harceloient, assiégeoient sans cesse les petits princes musulmans restés dans le nord de l'Espagne. Les rois de Castille et de Léon occupoient assez ceux du midi pour les empêcher de secourir leurs frères. Le Cid, sur-tout, le fameux Cid, suivi d'une troupe invincible que sa gloire seule avoit rassemblée, couroit, voloît dans les Espagnes, faisant triompher les Chrétiens, combattant même pour les Maures quand les maures se déchiroient entre eux, et portant toujours la victoire dans le parti qu'il daignoit choisir. Ce héros, le plus estimable peut-être de tous ceux que l'histoire a célébrés, puisque sa grande ame fut toujours pure, puisqu'à ses talents guerriers il sut réunir les vertus morales: ce simple chevalier castillan, à qui son nom seul donna des armées, se vit le maître de plusieurs villes, aida le roi d'Aragon à s'emparer

J. C.

1094.
Még. 487.

d'Huesca, et conquit seul avec ses hommes d'armes le royaume de Valence. Aussi puissant que son souverain, dont il eut souvent à se plaindre; envié, persécuté par des courtisans jaloux, il n'oublia jamais un moment qu'il étoit sujet du roi de Castille. Exilé, banni de sa cour et même de ses états, il alloit, avec ses braves compagnons, attaquer, vaincre les Maures; et il envoyoit les vaincus rendre hommage au roi qui l'avoit banni. Rappelé bientôt près d'Alphonse par le besoin qu'on avoit de son bras, le Cid quittoit ses conquêtes, et sans demander de réparation, revenoit défendre ses persécuteurs: toujours prêt dans sa disgrâce, à tout oublier pour son roi: toujours prêt, dans sa faveur, à lui déplaire pour la vérité (2).

Tant que le Cid put combattre, les Chrétiens eurent l'avantage: mais peu d'années avant sa mort, arrivée en 1099, les Maures d'Andalousie changerent de maîtres, et devinrent pour quelques instans plus redoutables que jamais.

Depuis la chute de Tolède, Séville s'étoit élevée. Les souverains de cette ville, possesseurs de l'ancienne Cordoue, l'étoient en

Royaume
de
Séville.

core de l'Estramadure et d'une partie du Portugal. Benabad, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de ce siècle, étoit alors le seul ennemi qui pût inquiéter la Castille. Alphonse VI voulut s'allier avec ce Maure puissant : il lui demanda sa fille en mariage, l'obtint, et reçut plusieurs places pour sa dot. Cet hymen extraordinaire, qui sembloit assurer la paix entre les deux nations, devint la cause ou le prétexte de nouveaux combats.

Les Almoravides règnent en Afrique.

L'Afrique, après avoir été démembrée du vaste empire des califes d'orient par les califes fatimites; après avoir, pendant trois siècles de guerres civiles, appartenu successivement à des vainqueurs plus féroces, plus sanguinaires, que les lions de ses déserts (3), l'Afrique venoit d'être asservie par la famille des Almoravides, tribu puissante, originaire de l'Egypte. Joseph ben-Tesséfin, second prince de cette dynastie, venoit de fonder l'empire et la ville de Maroc. Doué de quelques talents pour la guerre, orgueilleux de sa puissance et brûlant de l'augmenter, Joseph regardoit d'un œil d'envie les beaux climats de l'Espagne conquis autrefois par des Africains.

Quelques historiens prétendent que le roi de Castille Alphonse VI et son beau-père Bénébad , roi de Séville , ayant formé le projet de se partager l'Espagne entière , firent la faute capitale d'appeller les Maures d'Afrique pour les aider dans ce grand projet. D'autres auteurs , appuyés sur des raisons plus plausibles , disent que les petits rois musulmans , voisins ou tributaires de Bénébad , justement alarmés de son alliance avec un Chrétien , sollicitèrent l'appui de l'Almoravide. Quoi qu'il en soit , l'ambitieux Joseph saisit cette heureuse occasion : il passa la mer avec une armée , vint aussitôt Alphonse, et le vainquit dans une bataille. De-là , tournant ses armes contre Bénébad , Joseph prit Cordoue , assiégea Séville , et se préparoit à donner l'assaut , lorsque le vertueux Bénébad , sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets des horreurs du pillage , vint se remettre avec sa famille composée de cent enfans , à la discrétion de l'Almoravide. Ce barbare eut l'atrocité de le faire charger de chaînes , et , redoutant jusqu'aux vertus qui rendoient ce bon roi si cher à son peuple , il l'envoya finir

Conquêtes des Almoravides en Espagne.

J. C. 1097.
H.-g. 420.

ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étoient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur père et leurs frères. L'infortuné Bénabad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour son peuple, ne supportant la vie que pour ses enfans, et composant dans ses longs loisirs des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, où il rappelle sa grandeur passée et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune.

Des prin s
f. ... ais
vicat. int
en Espa
enc. 2. H

Joseph, maître de Séville et de Cordoue, ne tarda pas à soumettre les autres petits états musulmans. Les Maures, réunis sous un seul monarque, aussi puissant que Joseph, menaçoient de redevenir ce qu'ils avoient été sous leurs califes. Les princes espagnols le sentirent; et, suspendant leurs querelles particulières, ils se joignirent avec Alphonse pour résister aux Africains. C'étoit le temps où le fanatisme de la religion et de la gloire faisoit tout quitter aux guerriers d'Europe pour aller combattre les infidèles. Raymond de Bourgogne et son parent Henri, tous deux princes du sang de France, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, d'autres

(a) Cardonne, hist. d'Afrique.

chevaliers leurs vassaux , franchirent les Pyrénées , et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi de Castille. Joseph fut forcé de fuir et repassa bientôt la mer. Le reconnoissant Alphonse donna ses filles pour récompense aux Français qui l'avoient secouru. L'aîné Urraque épousa Raymond de Bourgogne , et en eut un fils qui depuis hérita de la Castille. Thérèse devint femme de Henri , en lui apportant pour dot les terres qu'il avoit conquises , et qu'il pourroit conquérir en Portugal : ce fut là l'origine de ce royaume. Elvire fut donnée à Raymond , comte de Toulouse , qui l'emmena dans la Terre sainte , où sa valeur fonda des états.

Excités par ces exemples , d'autres Français vinrent peu après aider le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur , à se rendre maître de Saragosse et à détruire pour toujours cet ancien royaume des Maures. Le fils de Henri de Bourgogne , Alphonse Ier. , roi de Portugal , prince renommé par sa valeur , profita d'une flotte d'Anglais , de Flamands et de Germains , qui alloient à la Terre sainte , pour mettre le siege devant Lisbonne. Il emporta d'assaut cette forte place , dont il fit la capi-

Fin du
royaume
de Sara-
gosse.

Fonda-
tion du
royaume
de Portu-
gal.

J. C.
1118.
Hég. 512.

J. C.
1147.
Hég. 542.

taie de son nouveau royaume. Pendant ce temps, les rois de Castille et de Navarre étoient occupés à étendre leurs conquêtes dans l'Andalousie; les Maures étoient par-tout battus, leurs villes se rendoient de toutes parts, sans que les Almoravides fissent de grands efforts pour les secourir. Ces princes étoient alors occupés dans leurs foyers à combattre de nouveaux sectaires, dont le chef nommé Tomrut, sous prétexte de ramener les peuples à la doctrine pure de Mahomet, se frayoit un chemin au trône, et finit, après bien des combats, par en chasser les Almoravides. Maîtres de Maroc et de Fez, les vainqueurs, selon l'usage d'Afrique, exterminoient la race entière des vaincus, et fonder une nouvelle dynastie connue sous le nom des Almohades.

J. C.
1149.

Hég. 544.

Etat des
beaux
arts chez
les
Maures.
Aben-
doar.
Aver-
roës.

Au milieu de ces divisions, de ces guerres, de ces combats, les beaux arts se cultivoient encore à Cordoue. Ils n'étoient plus dans cette ville déchue ce qu'ils avoient été sous les Abdérames: mais les écoles de philosophie, de poésie, de médecine, subsistoient toujours; et ces écoles, dans le douzième siècle, produisirent plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels se distinguèrent le sa-

vant Abenzoar et le fameux Averroès. Le premier , également babile dans la médecine , dans la pharmacie , dans la chirurgie , vécut dit-on ; cent trente-cinq ans , et nous a laissé des ouvrages estimés. Le second , médecin comme lui , mais de plus philosophe , poète , juriconsulte , commentateur , s'acquît une grande réputation que les siècles ont confirmée. Le partage qu'il fit de sa vie donne à réfléchir à l'esprit : dans sa jeunesse , il aima tous les plaisirs et fut passionné pour la poésie : dans l'âge mûr , il brûla les vers qu'il avoit fait , étudia la législation , et remplit la charge de juge ; devenu plus vieux , il quitta cette place pour se livrer à la médecine , dans laquelle il obtint de très-grands succès ; enfin , la philosophie remplaça seule ses premiers goûts et l'occupa tout entier jusqu'à la fin de ses jours. Averroès fut le premier qui répandit chez les Maures le goût de la littérature grecque : il traduisit en arabe et commenta les œuvres d'Aristote ; il écrivit plusieurs autres livres de philosophie , de médecine , et jouit de la double gloire d'éclairer les hommes et de les servir (4).

Tant que l'Afrique , déchirée par la lon-

Divisions ^{parmi} les chré- ^{tiens et} ^{parmi les} Maures. guerre des Almoravides et des Almohades, ne put s'opposer aux progrès des Espagnols, ceux-ci profitant de ces troubles, étendirent leurs conquêtes dans l'Andalousie.

Si leurs princes, moins désunis, avoient agi de concert, ils seroient parvenus, dès cette époque, à chasser les Musulmans de toute l'Espagne: mais ces princes, toujours divisés, avoient à peine gagné quelques villes, qu'ils se les disputoient entre eux. Le nouveau royaume de Portugal, conquis par la valeur d'Alphonse, fut bientôt en guerre avec celui de Léon. L'Aragon et la Castille, après des querelles sanglantes, se liguerent contre la Navarre, Sanche VIII, roi de ce petit état, fut forcé d'aller en Afrique implorer le secours des Almohades, qui, récemment établis sur le trône de Maroc, avoient encore à dissiper les restes du parti des Almoravides, et ne pouvoient, malgré leur envie, faire valoir leurs droits sur l'Espagne. Cependant deux rois almohades, nommés tous les deux Jacob, passerent plusieurs fois la mer avec de fortes armées.

J. C. 1184. Hég. 588. L'un, battu par les Portugais, ne survécut pas à sa défaite: l'autre, vainqueur des Castillans,

ailans , accepta bientôt une trêve , et se hâta de retourner à Maroc , où de nouveaux troubles le repelloient. Ces inutiles victoires , ces efforts mal soutenus , n'accabloient ni les Musulmans ni les Chrétiens : des deux côtés , les vaincus rentraient bientôt en campagne , les traités étoient oubliés ; et les monarques de Maroc, quoique regardés comme souverains de l'Andalousie, n'avoient pourtant dans ce pays qu'une autorité précaire, toujours contestée dès qu'ils étoient éloignés , toujours reconnue dès que le besoin forçoit les Maures andalous de recourir à leur protection.

Enfin Mahomet *el Nazir* , le quatrième prince de la dynastie des Almohades , que les Espagnols appellent *le Verd* , de la couleur de son turban , se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique , résolut de rassembler toutes ses forces , de les porter en Espagne , & d'y renouveler l'ancienne conquête de Tarik & de Mousa. La guerre sainte est proclamée : une foule innombrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet , part avec lui des rives d'Afrique , arrive en Andalousie. Là , leur nombre est presque doublé par les Mau-

J. C.
1195.
Hég. 591.

Les Africains viennent attaquer l'Espagne.

J. C.
1211.
Hég. 608.

res espagnols, que la haine du nom chrétien, le souvenir de tant d'injures, font accourir auprès de leurs frères. Mahomet, plein de confiance, leur annonce une victoire sûre, leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis; et, brûlant d'en venir aux mains, il s'avance vers la Castille à la tête de cette formidable armée, qui, au rapport des historiens, passoit six cents mille soldats.

Le roi de Castille, Alphonse le Noble, averti des préparatifs de l'empereur de Maroc, avoit imploré les secours des princes chrétiens de l'Europe. Le pape Innocent III publia la croisade, prodigua les indulgences; et Rodrigue, archevêque de Tolède, qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour solliciter le souverain pontife, en repassant par la France, prêcha les peuples sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolède, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille croisés d'Italie & sur-tout de France, qui se joignirent aux Castillans. Le roi d'Aragon, Pierre II,

le même qui périt depuis dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyèrent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes : il s'agissoit de sa destinée ; & jamais, depuis le roi Rodrigue, les Chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Ce fut au pied des montagnes appelées *la Sierra morena*, dans un lieu nommé *las Navas de Tolosa*, que les trois princes espagnols se rencontrèrent avec les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arrière, ce qui les exposoit à manquer de vivres, ou de les écraser dans ce passage s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil. Alphonse vouloit combattre ; Pierre & Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit, ce fut le salut de l'armée. Ce berger guida les rois ; et par des sentiers dif-

Bataille
de
Tolosa.

faciles , à travers les rocs , les torrents , les Espagnols gravèrent enfin jusqu'à la cime des monts. Là ; se montrant tout-à-coup aux yeux des Maures étonnés , ils se préparèrent pendant deux jours au combat par la prière , par la confession & la communion ? Les rois leur donnerent l'exemple de cette ferveur. Les prélats , les ecclésiastiques , qui étoient en grand nombre dans le camp , après avoir absous ces pieux guerriers , se disposèrent à les suivre au plus fort de la mêlée.

Le troisieme jour , 16 de juillet de l'année 1212 , l'armée se mit en bataille , divisée en trois corps de troupes , commandés chacun par un roi. Alphonse et ses Castellans étoient au centre avec les chevaliers de Saint Jacques et de Calatrave , ordres nouvellement institués. Rodrigue , archevêque de Toledé , témoin oculaire et historien de cette grande journée , étoit à côté du roi , précédé d'une grande croix , principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Aragonois tenoient la gauche. Les croisés français , réduits à un petit nombre par la désertion de leurs compagnons qui

n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat , marchèrent à la tête des troupes sous la conduite d'Arnauld , archevêque de Narbonne , et de Thibaut Blazon , seigneur poitevin. Ainsi rangés , les Chrétiens descendirent vers le vallon qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures , sans aucun ordre , suivant leur antique usage , déployèrent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie faisoient leur principale force : le reste étoit un ramas de fantassins mal armés et peu aguerris. Mahomet , placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée , s'étoit environné d'une palissade formée par des chaînes de fer et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte , l'alcoran d'une main , le sabre de l'autre , il étoit en spectacle à toutes ses troupes , et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigèrent leur premier effort vers cette hauteur. Ils enfoncèrent d'abord les Maures ; mais , repoussés à leur tour , ils reculoient en désordre , et commençoient à

tourner le dos. Alphonse, courant çà et là pour les rallier, disoit à l'archevêque de Tolède, qui l'accompagnoit par-tout, précédé de sa grande croix : *Archevêque, c'est ici q'il faut mourir.* — *Non sire,* répondoit le prélat, *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre.* Dans ce moment, le brave chanoine qui portoit la croix se jette avec elle au milieu des Musulmans ; l'archevêque et le roi le suivent ; les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard. Les rois d'Aragon et de Navarre, déjà vainqueurs à leurs aîles, viennent se réunir contre la colline. Les Maures sont par-tout attaqués : ils résistent, les Chrétiens les pressent. L'Aragonois, le Navarrois, le Castillan, veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour, arrive à l'enceinte, frappe, et brise les chaînes de fer dont le roi maure étoit entouré (5). Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers, ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir. Tout plie, tout fuit devant les Chrétiens, des milliers de Musulmans tombent sous leurs coups ; et l'archevêque de Tolède, avec les autres prélats, environnant

les rois vainqueurs , chante le *Te Deum* sur le champ de bataille (a).

Ainsi fut gagnée la fameuse bataille de Toloza , sur laquelle je suis entré dans quelques détails à cause de son importance , et pour faire juger de la tactique des Maures , qui n'en connoissoient pas d'autre que de se mêler avec l'ennemi , d'y combattre chacun pour son compte jusqu'à ce que les plus forts ou les plus braves restassent maîtres du terrain. Les Espagnols n'en savoient guere davantage : mais leur infanterie du moins pouvoit attaquer et résister en masse , tandis que celle des Musulmans n'étoit presque comptée pour rien. Leurs cavaliers au contraire , choisis dans les principales familles , montés sur des chevaux excellents , exercés dès l'enfance à les

Tactique
des
Maures.

(a) *Roderici Toletani de rebus Hispaniæ lib. VIII, cap. 9 et 10; Mariana, Histor. de Esp. lib. XI, cap. 24; Garibai del Compend. lib. XII, cap. 33; Cardonne, Hist. d'Afrique, lib. IV; Ferreras, Histor. de Esp. part. VI, pag. 35, etc.*

manier, s'élançoient plus vite que l'éclair, frapportoient avec le sabre ou la lance, fuyoit avec la même vitesse, et, se retournant tout-à-coup, ramenoient souvent la victoire. Les Chrétiens, couverts de fer, avoient de l'avantage sur ces cavaliers, qui garantissoient seulement leur poitrine par un plastron et leur tête par une plaque d'acier. Les fanatassins étoient presque nus, armés d'une mauvaise pique. On juge aisément que, dans les mêlées, sur-tout dans une déroute, il en devoit périr un grand nombre; ce qui rend moins invraisemblables les exagérations des historiens. Ils assurent, par exemple, qu'à Tolosa les Chrétiens tuèrent deux cents mille Maures et ne perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte immense, et que cette importante journée, qu'on célèbre encore tous les ans à Tolosa par une fête solennelle, ôta pour long-temps aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

Mahomet
retrourne
en Afri-
que.

La victoire de Tolosa eut des suites plus funestes pour le malheureux Mahomet que pour les Maures d'Andalousie. Ceux-ci,

retraités dans leurs villes, fortifiés par les débris de l'armée des Africains, résisterent aux rois espagnols, qui ne leur prirent que peu de places et ne tarderent pas à se séparer Mahomet, méprisé de ses sujets depuis sa défaite, trahi par ses plus proches parents perdit tout pouvoir en Espagne, et vit les principaux des Maures former de nouveau de petits états qu'ils déclarèrent indépendants. L'infortuné roi de Maroc, forcé de retourner en Afrique, y mourut bientôt de chagrin. Avec lui périt la fortune des Almohades. Les princes de cette maison, qui succédèrent rapidement à Mahomet, vécurent au milieu des troubles, et furent enfin précipités du trône. L'empire de Maroc se divisa; trois dynasties nouvelles s'établirent à Fez, à Tunis, à Trémécen; et ces trois puissances rivales multiplièrent, les combats, les crimes, les atrocités, qui seules composent l'histoire d'Afrique.

Pendant ce temps, quelques dissensions élevées en Castille et la part que prit l'Aragon à la guerre des Albigeois en France, laisserent respirer les Maures. Ils étoient encore les maîtres des royaumes de Valence,

J. C.
1213.
Hég. 610.

Pays
possédés
par les
Maures.

de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, d'une partie des Algarves, et des isles Baleares, jusqu'à ce moment peu connues des Chrétiens du continent. Ces états étoient divisés entre plusieurs souverains. Le principal étoit Benhoud, prince habile et grand capitaine, issu des anciens monarques de Saragosse, et dont les talents, la valeur, avoient soumis à sa puissance presque tout le midi oriental de l'Espagne. Après lui, les plus redoutables étoient les rois de Séville et de Valence. Le barbare qui régnoit à Majorque n'étoit qu'un chef de pirates incommode aux seuls Catalans.

S. Ferdinand
et Jacques I.

Tel étoit l'état de l'Espagne maure, lorsque deux jeunes héros, parvenus à-peu-près en même-temps aux deux premières couronnes des Chrétiens, après avoir pacifié les troubles élevés pendant leur minorité, tournèrent toutes leurs forces contre les Musulmans, et, toujours émules de gloire sans être jamais rivaux d'intérêt, consacrerent leur vie à combattre, à vaincre, à chasser ces éternels ennemis. L'un de ces princes est Jacques I., roi d'Aragon, fils de Pierre, né à Murcie, et qui réunissoit au courage,

J. C.
1224.
Hég. 621.

à la grace , à l'activité de son pere , plus de talents et plus de bonheur : l'autre étoit Ferdinand III , roi de Castille et de Léon , monarque sage , vaillant , habile , que l'église a mis au nombre des saints , que l'histoire compte au rang des grands hommes.

Ferdinand porta le premier ses armes en Andalousie Ce roi , neveu de Blanche de Castille , reine de France , cousin germain de saint Louis (6) , et si ressemblant au héros français par sa piété , par sa valeur , par les bonnes loix qu'il fit pour son peuple , entra sur les terres des Mulsulmans , reçut l'hommage de plusieurs de leurs princes qui vinrent se reconnoître ses vassaux , et s'empara d'un grand nombre de places , entre autres de celle d'*Alhambra* , dont les habitants effrayés se retirèrent à Grenade et se fixèrent dans un quartier de cette ville qui prit le nom , célèbre depuis , de leur ancienne patrie.

D'un autre côté , Jacques d'Aragon s'em- Con-
barquoit avec une armée pour aller conquérir quête des
les isles Baléares. Contrarié par les vents , les Ba-
il n'aborde pas moins à Majorque ; il dé- léares.
couvrit les Maures sur le rivage , marche vers

leur capitale ; l'assiege ; et montant le premier à l'assaut , ce roi chevalier , qui dans les périls précéda toujours ses plus braves chefs , ses plus téméraires soldats , s'empara de cette forte place , en chasse le roi musulman , et soumet à jamais à l'Aragon cette nouvelle couronne.

J. C.
1220.
H. G. 627.

Les Ara-
gonois
attaquent
Valence.

Jacques méditoit des long-temps une conquête plus importante. Valence , après la mort du Cid , étoit retombé au pouvoir des Maures. Ce royaume , si beau , si fertile , où la nature semble se plaire à couvrir de fruits et de fleurs une terre que les hommes ont arrosée de sang , appartenoit alors à Zeith , frère de Mahomet l'Almoate , vaincu par les Chrétiens à Toloza. Une puissante faction , ennemie de Zeith , voulut placer sur le trône un prince nommé Zéan. Les deux compétiteurs se firent la guerre. Jacques prit le parti du plus foible. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith , le roi d'Aragon pénétra dans le royaume de Valence , battit plusieurs fois Zéan , s'empara de ses places fortes ; et , profitant de ses avantages avec cette active intrépidité qui rendoit Jacques si redoutable , il resserra de tou-

J. C.
1234.
H. G. 632.

tes parts la capitale de son ennemi.

Zéan , pressé par l'Aragonois , implora le secours de Benhoud , le plus puissant des rois de l'Andalousie. Mais Benhoud étoit occupé de résister à Ferdinand : les Castillans , sous la conduite de ce vaillant prince , avoient fait de nouveaux progrès , s'étoient rendus maîtres d'un grand nombre de villes , et venoient enfin de mettre le siege devant l'antique Cordoue. Benhoud , souvent battu , mais toujours craint , toujours adoré d'un peuple qui le regardoit comme son dernier appui , Benhoud avoit refait une armée ; et , pressé par un desir égal de secourir Cordoue et Valence , il alloit marcher contre l'Aragonois , qu'il croyoit le plus facile à vaincre , lorsqu'un de ses lieutenants le fit périr en trahison , et délivra les rois espagnols du seul homme capable de les arrêter.

La mort de Benhoud ôta le courage et l'espoir aux habitants de Cordoue , qui jusques-là s'étoient défendus avec autant de constance que de valeur : ils demanderent à capituler. Les Chrétiens userent durement de la victoire , ne laisserent que la vie aux malheureux Musulmans avec la liberté de

Siege de
Cordoue.

Prise de
Cordoue.
J. C.
1236.
Hég. 634.

fuir. Une innombrable quantité de familles dépouillées de leurs biens sortit en pleurant de cette superbe ville, qui, depuis cinq cents vingt-deux ans, avoit été le siege principal de leur grandeur, de leur magnificence, de leur religion et de leurs beaux arts. Ces infortunés, en fuyant, tournoient leurs yeux avec désespoir vers ces édifices, ces temples, ces magnifiques jardins embellis par cinq siècles de dépenses et de travaux. Les soldars qu'ils y laissoient, loin d'en connoître le prix, aimoient mieux les détruire que les habiter; et Ferdinand, possesseur d'une cité déserte, fut obligé d'attirer par des privilèges, d'appeller de toutes parts des Espagnols, qui murmuroient d'abandonner les arides rochers de Léon pour venir s'établir dans le plus beau pays de la nature et dans le palais des califes. La grande mosquée d'Abdérame devint une cathédrale; Cordoue eut un évêque et des chanoines: mais Cordoue ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur.

Prise de Valence. Valence ne tarda pas à subir le joug. Zéan, J. C. assiégé par l'intrépide Jacques, avoit encore 1238. Hégl. 636. à combattre dans ses murs la faction de Zeith,

qu'il avoit détrôné. Le roi de Tunis tenta vainement d'envoyer une flotte au secours de Valence : cette flotte prit la fuite à la vue des vaisseaux de Jacques. Abandonné de toute la terre , découragé par le sort de Cordoue , trahi par le parti de son compititeur , Zéan fit proposer à l'Aragonois de devenir son vassal en lui payant un tribut. L'Aragonois fut inflexible : il fallut lui livrer Valence. Cinquante mille Musulmans sortirent avec leur roi : ils emportèrent leurs trésors. Jacques , fidèle à sa parole , les protégea contre l'avidité de ces guerriers , qui regrettoient ce riche butin.

Après la chute des deux puissants royaumes d'Andalousie et de Valence , rien ne paroissoit plus devoir arrêter les Espagnols. Séville qui seule restoit encore , étoit déjà menacée par le victorieux Ferdinand : mais , à cette même époque , il s'éleva tout-à-coup un état nouveau qui retarda la ruine des Maures , et s'acquit pendant deux cents ans une grande célébrité.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Les rois de Grenade,

Depuis le milieu du treizième siècle jusqu'à l'expulsion totale des Maures dans le dix-septième.

Les victoires des Espagnols, sur-tout la prise de Cordoue avoient consterné les Maures ; ce peuple ardent et superstitieux, aussi facile à se découager qu'à s'enivrer d'espérances vaines, regardoit son empire comme détruit, depuis que la croix triomphante couronnoit le faite de la grande mosquée. Cependant Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves, étoient encore aux Musulmans ; ils possédoient tous les ports tous les rivages du midi de l'Espagne ; leur étonnante population, leurs richesses, leur industrie, leur assuroient d'immenses ressources : mais Cordoue, la ville sainte, la rivale de la Mecque dans l'occident, Cordoue étoit au pouvoir des Chrétiens, les Maures se croyoient sans états.

Un seul homme leur rendit l'espoir. Cet homme étoit Mahomet Abousaïd, de la tribu des *Alhamars*, originaire de Couffa, ville célèbre sur la mer rouge. Plusieurs historiens, qui lui donnent le nom de Mahomet Alhamar, assurent qu'il avoit commencé par être un simple berger; qu'ensuite ayant porté les armes, il parvint jusqu'au trône par ses exploits. Ce fait ne seroit point extr. ordinaire chez les Arabes, où tous ceux qui ne descendoient pas de la famille du prophète ou de la race royale n'avoient aucun privilège de naissance et n'étoient estimés que ce qu'il valaient.

Quoi qu'il en soit, Mahomet Alhamar, né avec un grand courage, ranima celui des Maures vaincus, rassembla quelques troupes dans la ville d'Arjone; et connoissant le caractère de la nation qu'il vouloit gouverner, il mit dans ses intérêts un *santon*, espèce de religieux fort vénérés chez les Maures, qui vint lui prédire publiquement qu'il ne tarderoit pas à être roi. Le peuple aussitôt le proclame: plusieurs cités suivent cet exemple, Mahomet succède à Benhoud, dont il possédoit les talents; et, sentant de quelle

Mahomet
Alhamar
devient
leur chef.

Il fonde
le royaume
de
Grenade.

importance il étoit de rendre aux Arabes une ville qui remplacât Cordoue , qui devint le centre de leurs forces , le dernier asyle de leur religion , il fonde un nouveau royaume et choisit Grenade pour sa capitale.

J. C.

1236.

Hég. 634.

Descrip-

tion de

Grenade.

Cette cité de tout temps puissante , et que l'on croit avoir été l'ancienne *Illiberis* des Romains , est bâtie sur deux collines , peu loin de la *Sierra nevada*, chaîne des montagnes couvertes de neige. Elle est traversée par le Darro ; le Xénil baigne ses murailles. Sur les sommets de ces deux collines s'élevent deux forteresses *l'Albayzin* et *l'Alhambra*. Elles étoient assez vastes pour renfermer chacune quarante mille hommes. Les fugitifs de la ville d'Alhambra , ainsi que nous l'avons dit , avoient donné le nom de leur patrie au nouveau quartier qu'ils vinrent peupler. Les Maures , chassés de Baeça lorsque Ferdinand III s'en rendit maître , étoient de même venus s'établir dans le quartier de l'Albaysin. Grenade avoit recueilli plusieurs exilés de Valence , de Cordoue , des autres places désertées par les Musulmans. Ainsi , chaque jour agrandie , elle formoit dès lors une ville de plus de trois lieues de circuit ; et des

temparts inexpugnables , défendus par mille trente tours , par un peuple brave , nombreux , sembloient assurer son indépendance (a)

D'autres avantages donnoient à Grenade la suprématie qu'elle prétendoit. Sa situation , la plus belle , la plus riante de l'univers , la rend maîtresse d'un pays où la nature prodigue ses dons. Sa fameuse *véga* , c'est-à-dire la plaine qui l'entourne , est un bassin de trente lieues de tour sur huit à-peu près de largeur : il est terminé vers le nord par les montagnes d'Elvire et la *Sierra nevada* ; il est fermé des autres côtés par un amphitéâtre de collines plantées d'oliviers , de mûriers , de vignes , de citronniers. L'intérieur de cette plaine est arrosé par cinq petits fleuves (b) et par une infinité de sources qui vont serpenter dans

(a) Garibai , *Compend hist. lib XXXIX , cap. 3* ; Duperron , *Voyage d'Espagne* , tome I , pag. 157 et suiv. ; Henri Swinburne , *Lettres sur l'Espagne* , lettre XX ; Colmenar , *Délices d'Espagne* , tome V , pag. 31 et suiv.

(b) Le Darro , le Xénil , le Dilar , le Vagro le Monachil.

des prés toujours verts , des forêts de chênes , des bois d'orangers , des campagnes de bled , de lin , des vergers de cannes à sucre. Toutes ces productions si riches , si belles , si variées , ne demandent que peu de culture : la terre , dans une continuelle végétation , n'y connoît point le repos de l'hiver ; et , pendant les étés brûlants ; des vents qui soufflent du côtés des montagnes rafraîchissent l'air qu'on respire et raniment l'éclat des fleurs qui viennent sans cesse à côté des fruits.

C'est dans cette plaine célèbre qu'aucune description ne peut embellir , c'est dans cette campagne enchantée où la nature semble s'épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter , c'est-là qu'il s'est répandu plus de sang que dans aucun lieu du monde. Là , pendant deux siècles d'une guerre interminable qui se faisoit de peuple à peuple , de ville à ville , d'homme à homme , on peut assurer qu'il n'est pas un seul coin de terre où les moissons n'aient été brûlées , les arbres coupés , les villages réduits en cendres , et les champs couverts de Maures ou de Chrétiens égorgés.

Indépendamment de cette *vega*, trésor ^{Eten-} due et ri-
 inépuisable pour Grenade, quatorze grandes ^{chesses}
 cités, plus de cent petites villes (a), un ^{du royau-}
 nombre prodigieux de bourgs, dépendoient ^{me de}
 de ce beau royaume. Son étendue depuis ^{Grenade.}
 Gibraltar, qui ne fut pris par les Chrétiens que
 long-temps après, jusqu'à la ville de Lorca,
 étoit de plus de quatre-vingt lieues. Il en
 avoit trente de largeur depuis Cambil jus-
 qu'à la mer. Les montagnes dont il est en-
 trecoupé produisoient de l'or, de l'argent,
 des grenats, des améthystes, toutes les
 especes de marbre. Parmi ces montagnes,
 celles qu'on appelle les Alpuxares formoient
 seules une province, et fournissoient aux
 rois de Grenade des trésors plus précieux
 que les mines, des hommes actifs, labo-
 rieux, d'habiles cultivateurs, des soldats
 infatigables. Enfin les ports d'Almérie, de
 Malaga, d'Algéziras, appelloient les vais-
 seaux d'Europe, et d'Afrique, et deve-
 noient l'entrepôt du commerce des deux
 mers.

(a) Elles sont nommées dans Garibai,
 livre XXXIX, chap. 2.

Regne de Mahomet I de Grenade ; tel il subsista long-temps. Mahomet Alhamar, son fondateur, fit d'inutiles efforts pour réunir sous un même sceptre tout ce qui restoit encore aux Musulmans en Espagne ; c'étoit le seul moyen de résister aux Chrétiens : mais le petit pays de Murcie , celui des Algarves , gouvernés par des princes particuliers , et la grande cité de Séville , refusèrent de reconnoître Alhamar , pour continuer à former des états indépendants. Ce fut la cause de leur perte : ils devinrent la proie des Espagnols.

Alhamar signala par des victoires les commencemens de son regne. Il remporta quelques avantages sur les troupes de Ferdinand : mais des révoltes à Grenade , des troubles élevés de toutes parts dans un empire si nouveau , forcèrent Mahomet de signer une paix peu honorable avec le roi de Castille : il lui fit hommage de sa couronne , remit dans ses mains la forte place de Jaën , s'engagea de lui payer un tribut , et de lui fournir des troupes auxiliaires dans les guerres qu'il entreprendroit. A ces conditions Ferdinand le reconnut roi de Grenade.

Il devint vassal du roi de Castille.

J. C.
1242,
Hc640

de, et l'aida même à soumettre les rebelles de ses états.

L'habile Ferdinand ne laissoit en paix Grenade que pour tourner tout l'effort de ses armes contre Séville, qu'il desiroit depuis long-temps de conquérir. Cette importante ville n'avoit plus de rois; elle formoit une espece de république gouvernée par des magistrats guerriers. Sa position près de l'embouchure du Guadalquivir, son commerce, sa population, les délices de son climat, la fertilité de ses campagnes, la rendoient une des plus florissantes cités de l'Espagne. Ferdinand, qui prévoyoit une longue résistance, commença par s'emparer de toutes les places qui l'environnoient. Ensuite il vint mettre le siege devant Séville; et sa flotte, placée à l'embouchure du fleuve, ferma le chemin aux secours que pouvoit envoyer l'Afrique.

Le siege fut long et meurtrier. Les Sévillans étoient nombreux et aguerris. Le roi des Algarves, leur allié, harceloit sans cesse les assiégeants. Malgré la valeur extrême que montroient les Espagnols dans les assauts, malgré la famine qui commençoit

Ferdi-
nand III
assiege
Seville.

Prise
de
Séville.

à se faire sentir, la ville, après un an de siège, refusoit encore de se rendre, lorsque Ferdinand fit sommer le roi de Grenade de venir, selon leur traité, combattre sous ses drapeaux. Alhamar fut forcé d'obéir : il arriva suivi d'une brillante armée. Séville perdit tout espoir, elle se rendit au roi de Castille ; et le monarque grenadin s'en retourna dans ses états avec la gloire humiliante d'avoir contribué par ses exploits à la perte de ses frères.

Jl. C.
1248.
Hes.
646.

Ferdinand, plus pieux que politique, chassa les Maures de Séville. Cent mille infortunés en sortirent pour aller se réfugier en Afrique ou dans les états de Grenade. Ce royaume devenoit alors l'unique et dernier asyle des Musulmans espagnols. Le petit pays des Algarves reçut bientôt le joug des Portugais ; et Murcie, qui n'auroit pas dû se séparer de Grenade, ne tarda pas à devenir la conquête des Castellans.

Reve-
nus des
rois de
Grenade.

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnoit entre ce monarque et Mahomet Alhamar. Celui-ci mit à profit ce temps de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les
Chrétiens ;

Chrétiens , qu'il prévoyoit ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvoit en état de faire une longue défense : maître d'un pays d'une grande étendue ; il possédoit des revenus considérables , qu'il seroit difficile d'apprécier , attendu la valeur peu connue des monnoies arabes et les différentes sources où puisoit le trésor public. Toutes les terres , par exemple , payoient au souverain le septième de leurs productions en tout genre ; les troupeaux étoient soumis à la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formoient le domaine royal ; et l'agriculture , poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant , devoit porter cette espece de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étoient augmentées par plusieurs droits que prélevoit le souverain sur la vente , sur la marque , sur le passage de toute espece de bétails : Une loi rendoit le monarque héritier de tout Musulman mort sans enfans et lui donnoit une part dans les autres héritages. Il possédoit , comme on l'a vu , des mines d'or , d'argent , de pierres précieuses ; et , quoique les Maures fussent peu habiles dans

l'art d'exploiter les mines, Grenade étoit cependant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étoient le plus communs. Le commerce de ses belles soies, la variété de ses autres productions, le voisinage des deux mers, l'activité, l'industrie, l'étonnante population des Maures, leur profonde science dans l'agriculture, la sobriété naturelle aux habitants de l'Espagne, cette propriété des pays chauds qui fait donner beaucoup à la terre et fait vivre du peu son possesseur, tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singulière nation a).

Forces
militaires

Leurs forces, je ne dirai pas en temps de paix, car presque jamais ils ne furent en paix; étoient à-peu-près de cent mille hommes. Cette armée dans un besoin pouvoit aisément se doubler. La seule ville de Gre-

(a) *Garibai, Compend. hist. lib. XXXIX, cap. 4; Abi Abdalla-ben Alkahilbi Absantani, etc., Manuscrit de l'Escurial; Swinburne, Lettres sur l'Espagne, lettre XXII.*

nade fournissoit cinquante mille guerriers. D'ailleurs tout Maure étoit soldat pour combattre les Espagnols. La différence des cultes rendoit ces guerres sacrées ; et la haine des deux nations , presque également superstitieuses , armoit toujours des deux côtés jusqu'aux enfans et aux vieillards.

Indépendamment de ces troupes nombreuses , braves , mais mal disciplinées , qui se rassembloient pour une campagne , s'en retournoient ensuite dans leurs foyers , et ne coûtoient rien à l'état , le monarque entretenoit un corps considérable de cavaliers , dispersés sur les frontières , sur-tout du côté de Murcie et de Jaën , pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avoit une petite habitation , un petit champ , que le roi lui donnoit pendant sa vie , et qui suffisoit à son entretien , à celui de sa famille et de son cheval. Cette maniere de stipendier les soldats n'étoit point à charge au trésor public ; elle les attachoit davantage à leur patrie et les intéresseoit sur-tout à bien défendre leur patrimoine , toujours le premier ravagé s'ils n'arrêtoient pas l'ennemi. Dans un temps où l'art de la guerre

Cavalerie des Maures

n'exigeoit pas, comme de nos jours, d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées, cette cavalerie étoit excellente. Montés sur des chevaux andalous ou africains, dont le mérite est assez connu, composée de cavaliers accoutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers, à les soigner, à les chérir, à les regarder comme les compagnons de leur vie, elle avoit acquis dès lors cette supériorité que nous reconnoissons encore à la cavalerie maure.

Ces redoutables escadrons, dont rien n'égaloit la vélocité, qui dans le même instant chargeoient en masse, se rompoient par troupes, s'éparpilloient, se rallioient, fuyoient, revenoient en ligne; ces cavaliers, dont la voix, dont le moindre geste, dont la pensée, pour ainsi dire, étoit entendue de leurs admirables coursiers, et qui ramassoient au galop leur lance ou leur sabre tombés à terre, faisoient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valoit rien; et leurs places, mal fortifiées, entourées seulement de murailles et de fossés, défendues par cette infanterie peu estimée, ne pouvoient résister long-temps à celle des Espagnols, qui commençoit dès lors à devenir ce qu'elle

fut depuis en Italie sous Gonzalve le grand capitaine.

Après la mort de saint Ferdinand , Alphonse le Sage (1) , son fils , monta sur le trône. Le premier soin d'Alhamar fut d'aller lui-même à Toledé , suivi d'une brillante cour , renouveler avec Alphonse le traité d'alliance , ou plutôt de dépendance , qui l'unissoit à Ferdinand. Le nouveau roi remit au Maure une partie du tribut auquel il s'étoit soumis. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les deux nations recommencerent la guerre avec des avantages à-peu-près égaux. Je n'en rapporterai qu'une action qui fait autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols : c'est celle de Garcias Gomès , gouverneur de la ville de Xérès. Assiégé par les Grenadin , sa garnison presque détruite , il refusoit de se rendre ; et , debout sur le rempart , couvert de sang , hérissé de fleches , il soutenoit seul le choc des assaillants. Les Maures , d'un commun accord , convinrent de ne pas tuer ce héros : ils lui jetterent des crochets de fer , l'enleverent vivant malgré lui , le traiterent avec respect , firent guérir ses

J. C.
1252.
Hég.
50.
Traité de
nécessité des
Maures.

blessures ; et le renvoyerent avec des présents.

Divi-
sions en
Castille.
J. C.
1266.
Hég.
665.

Alhamar ne put empêcher Alphonse de s'emparer du royaume de Murcie ; et pour obtenir la paix , il fut forcé de nouveau de se soumettre au tribut. Les divisions qui s'éleverent bientôt entre le monarque castillan & quelques grands de son royaume donnerent au Grenadin l'espoir de réparer ses pertes. Le frere d'Alphonse et plusieurs seigneurs des premieres maisons de Castille (a) , mécontents de leur souverain , se retirerent à Grenade , & servirent utilement Alhamar contre deux rebelles de ses états , protégés par les Espagnols. Mais Alhamar mourut alors , laissant le trône qu'il avoit acquis et conservé par ses talents à son fils Mahomet II el Fakih.

J. C.
1273.
Hég.
672.

Regne
de Ma-
homet II
el Fakih.

Ce nouveau roi , qui prit le titre d'*Emiral mumenim* , marcha sur les traces de son pere. Il profita de la discorde qui régnoit à la cour de Castille & des inutiles voyages qu'entreprit Alphonse le Sage dans l'espoir de

(a) Les Lara , les Haro , les Mendoze , &c.

se faire élire empereur (2) Mahomet , pendant son absence , fit une ligue offensive avec le roi de Maroc Jacob , de la race des *Méris* , vainqueurs & successeurs des Almohades. Il lui céda les deux fortes places de Tariffe et d'Algéziras pour l'engager à passer en Espagne. Jacob y vint en effet , suivi d'une armée. Les deux Maures , agissant de concert , remportèrent quelques avantages : mais la criminelle révolte de l'infant de Castille , Sanche , contre son pere Alphonse le Sage , désunit bientôt les monarques musulmans. Le roi de Grenade, Mahomet, prit le parti du fils rebelle. Alphonse , abandonné de ses sujets , implora le secours du roi de Maroc. Jacob repassa la mer avec ses troupes : il vit Alphonse à Zahra. Dans cette célèbre entrevue , l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venoit le défendre. Elle vous appartient , lui dit Jacob , tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des peres ; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie & veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir , quand vous serez heureux & puissant , je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi.

J. C.
1279.
Hég.
674.

Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage ; il s'échappa de son camp. Bientôt après il mourut , en déshéritant le coupable Sanche , qui n'en régna pas moins après lui (3). De nouveaux troubles agiterent la Castille , et Mahomet saisit cet instant pour entrer dans l'Andalousie. Il gagna des batailles , s'empara de quelques places , et termina par des victoires un regne long et glorieux. Son fils Mahomet III lui succéda.

J. C.
1284.
Hég.
683.

J. C.
1302.
Hég.
703.

Beaux
arts à
Grenade.

Ce Mahomet *Emir al mumenim* dont je viens de rapporter les principales actions politiques fut un prince ami des beaux arts : il les attiroit à sa cour que les poètes , les philosophes , les astronomes , rendirent célèbre. Les Maures étoient encore si supérieurs aux Espagnols pour les sciences , qu'Alphonse le Sage , roi de Castille , dont nous avons des tables astronomiques nommées les tables *alphonsines* , appella près de lui des savants arabes pour l'aider à les rédiger. Grenade commençoit à remplacer Cordoue. L'architecture sur-tout y faisoit de grands progrès. Ce fut sous le regne de Mahomet II

que l'on commença ce fameux palais de l'Alhambra , qui subsiste encore en grande partie , étonne les voyageurs que son nom seul attire à Grenade , et nous prouve jusqu'à quel point les Maures avoient su porter cet art , si peu connu des Européens , d'accorder toujours la magnificence avec les recherches de la volupté. On me pardonnera peut-être quelques détails sur ce singulier monument ; ils feront connoître les mœurs , les usages particuliers des Maures.

L'Alhambra , comme je l'ai dit , étoit une vaste forteresse construite sur une des deux collines renfermées dans Grenade. La colline , embrassée de tous côtés par les eaux du Xénil et du Darro , étoit encore défendue par une double enceinte de murs. C'est au sommet de cette montagne , qui domine toute la ville , et d'où l'on découvre au loin la plus belle vue de l'univers , c'est au milieu d'une esplanade couverte d'arbres et de fontaines , que Mahomet choisit la place de son palais.

Descrip-
tion de
l'Alham-
bra.

Rien de ce que nous connoissons en architecture ne peut nous représenter celle des Maures. Ils entassoient les bâtimens

sans ordre , sans symétrie , sans faire aucune attention à l'aspect qu'ils offroient au dehors : tous leurs soins étoient pour l'intérieur. Là , ils épuisoient les ressources du goût , de la magnificence , pour réunir dans leurs appartements les commodités du luxe aux charmes de la nature champêtre : là , dans des salons revêtus de marbre , pavés d'une faïence brillante , auprès des lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent , des jets d'eau s'élançoient vers la voûte , des vases précieux exhaloient des parfums ; et des myrtes , des orangers , des fleurs , embaumoient les appartements.

Le beau palais de l'Alhambra , que l'on voit encore à Grenade , ne présente point de façade. On y parvient par une promenade charmante , coupée sans cesse par des ruisseaux qui serpentent dans des bouquets de bois. L'entrée est une grande tour carrée qui s'appelloit autrefois *la porte du jugement*. Une inscription religieuse annonce que c'étoit là que le roi rendoit la justice , selon l'antiqu usage des Hébreux & des peuples de l'orient. Plusieurs bâtimens qui venoient ensuite ont été détruits pour éle-

ver à Charles-Quint un magnifique palais , dont la description n'est pas de mon sujet.

On pénètre , du côté du nord , dans l'ancien palais des rois maures , et l'on se croit transporté dans le pays des féeries. La première cour est un quarré long environné d'une galerie en arcades , dont les murs et le plafond sont couverts de mosaïque , de festons , d'arabesques peints , dorés , ciselés en stuc , d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis de passages de l'Alcoran , ou d'inscriptions telles que celle-ci , qui suffira pour donner une idée du style figuré des Maures.

» O NAZAR , tu nâquis sur le trône , et ,
 » semblable à l'étoile qui nous annonce le
 » jour , tu ne brilles que de ton propre éclat.
 » Ton bras est notre rempart , ta justice notre
 » lumière. Tu sais dompter par ta valeur
 » ceux qui donnent à Dieu des compagnons.
 » Tu rends heureux par ta bonté les nom-
 » breux enfants de ton pe ple. Les astres du
 » firmament t'éclairent avec respect , le so-
 » leil avec amour ; et le cede , roi des fo-
 » rets , qui baise devant toi sa tête or-
 » gueilleuse , est relevé par ta main puis-
 » sante «.

Au milieu de cette cour, pavée de marbre blanc, est un long bassin rempli d'eau courante, assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de chaque côté par des plates-bandes de fleurs et des allées d'orange. Ce lieu s'appelloit *le Mesnar*, et servoit de bains communs aux personnes attachée au service du palais.

Cour des
lions.

On passe de là dans la cour célèbre appelée *des lions*. Elle a cent pieds de long sur cinquante de large. Une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui regne alentour. Les colonnes, placées deux à deux, et quelquefois trois à trois, sont minces, d'un goût bizarre; mais leur légèreté, leur grace, plaisent à l'œil étonné. Les murs, et sur-tout le plafond de la galerie tournante, sont revêtus d'or, d'azur et de stuc, travaillés en arabesques avec un soin, une délicatesse que nos plus habiles ouvriers modernes seroient embarrassés d'imiter. Au milieu des fleurons, des ornements toujours variés, on lit ces passages de l'Alcoran, que tout bon Musulman doit répéter sans cesse : *Dieu est grand. — Dieu seul est vainqueur. — I n'est de Dieu que Dieu. — Gaïeté céleste, épanche-*

ment

ments du cœur, délices de l'ame, à ceux qui croient ! Aux deux extrémités du quarré long, deux charmantes coupoles, de quinze à seize pieds en tous sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur, soutenues, comme tout le reste, par des colonnes de marbre. Sous ces coupoles sort des jets d'eau. Enfin, dans le centre de l'édifice, s'éleve du milieu d'un vaste bassin une superbe coupe d'albâtre de six pieds de diamètre, portée par douze lions de marbre blanc. Cette coupe, que l'on croit avoir été faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon est encore surmontée d'une coupe plus petite, d'où s'élançoit une grande gerbe qui, retombant d'une cuve dans l'autre et des cuves dans le grand bassin, formoit une cascade continuelle, grossie par les flots d'eau limpide que jettoient les mufles de chaque lion.

Cette fontaine, comme tout le reste, est ornée d'inscriptions ; car les Arabes se plaisoient à mêler la poésie et la sculpture. Leurs idées nous semblent recherchées et leurs expressions gigantesques ; mais nous sommes si loin de leurs mœurs, nous connoissons

si peu le génie de leur langue, que nous n'avons peut-être pas le droit de les juger sévèrement. D'ailleurs les vers que l'on faisoit en Espagne et en France dans les treizième et quatorzième siècles ne valent guère mieux que ceux-ci gravés sur la fontaine des lions :

Toi qui promènes tes regards
Sur ces lions, ces eaux, ces prodiges des arts,
Du grand roi Mahomet tu vois ici l'ouvrage.

La paix qui regne dans ces lieux
De la paix de son cœur est la fidelle image:
Semblable à ces lions dans les champs du car-

page,

Ils punit les audacieux ;

Et comme cette eau transparente

Qui, s'élevant dans l'air, retombe à gros

bouillons,

De même sa main bienfaisante

Sur son peuple répand ses dons (a)

(a) *Traduction littérale.*

O toi qui examines ces lions, considère qu'il ne leur manque que la vie. O Mahomet, notre roi, que Dieu te sauve pour l'œuvre nouvelle que tu as faite pour m'embellir

Je ne décrirai point avec autant de détails les autres pièces qui subsistent encore dans l'Alhambra. Les unes servoient de salles d'audience ou de justice ; les autres renfermoient les bains du roi, de la reine, de leurs enfants. On y voit encore leur chambre, où les lits, près d'une fontaine, étoient placés dans des alcoves, sur une estrade de faïance. Dans le salon de musique, quatre tribunes exhausées étoient remplies par les musiciens, tandis que toute la cour étoit assise sur des tapis, au bord d'un bassin d'albâtre. Dans le cabinet où la reine faisoit sa toilette ou ses prières, et dont la vue est enchantée, on trouve une dalle de

Ton ame est ornée des vertus les plus aimables. Ce lieu charmant est l'image de tes belles qualités. Notre roi dans les combats est terrible comme ces lions Rien ne peut être comparé à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élançe à gros bouillons dans les airs, que la main libérale de Mahomet.

(Duperron, Voyage d'Espagne, tome premier, pag. 195.)

marbre, percée d'une infinité d'ouvertures pour laisser exhaler les parfums qui brûloient sans cesse sous la voûte. Par tout les fenêtres, les portes, les jours, sont ménagés de manière que les aspects les plus rians, les effets de lumière les plus doux, reposent toujours les yeux satisfaits; et les courants d'air qu'on a dirigés viennent renouveler à chaque instant la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice.

Le Gé
néralif.

En sortant de l'Alhambra, l'on distingue sur une montagne le fameux jardin du *Généralif*, dont le nom veut dire *la maison d'amour*. Dans ce jardin l'on voyoit un palais où les rois de Grenade venoient passer le printemps. Il étoit bâti dans le même genre que l'Alhambra; la même magnificence s'y remarquoit. Il est détruit aujourd'hui: mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer encore dans le *Généralif*, c'est sa situation pittoresque, ce sont ces points de vue variés et toujours charmants. Les fontaines, les jets d'eau, les cascades, jaillissent, tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre, pavées de débris de mosaïque, sont ombragées de cyprès immen-

ses, de vieux myrtes, qui ont prêté leurs ombres aux rois, aux reines de Grenade. De leur temps, des bosquets fleuris, de^s forêts d'arbres fruitiers s'entremêloient aux bocages sombres, aux dômes, aux pavillons; aujourd'hui le Généralif n'a conservé que ce qu'on n'a pu lui ravir; et c'est encore le lieu de la terre qui parle le plus aux yeux et au cœur. (a)

Il est triste de quitter l'Alhambra, le Généralif, pour revenir aux ravages, aux incursions, aux sanglantes querelles des Maures et des Castillans. Mahomet III, dit *l'Aveugle*, à cause de sa cécité, eut à combattre à la fois ses propres sujets et les Espagnols. Forcé par son infirmité de choisir un premier ministre, il donna cette importante place à Farady, l'époux de sa sœur, homme d'état, capitaine habile, qui continua sans désavantage la guerre contre les Chrétiens, et fit avec eux une

Regne
de Maho-
met III,
el Hama,
ou l'A-
veugle.
J. C.
1302,
Hég.
703.

(a) Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XXIII; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome premier, ect.

paix honorable. Les courtisans, irrités de la gloire, sur-tout du bonheur du favori, conspirèrent contre le maître : ils excitèrent des révoites ; et pour comble de calamités, le roi de Castille, Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné (4) s'uni avec le roi d'Aragon pour attaquer les Grenadin. Gibraltar fut pris par Castillan ; le vainqueur en chassa les Maures. Parmi les infortunés qui sortoient de cette ville, un vieillard apperçut Ferdinand ; et s'approchant de lui, courbé sur son bâton :

Roi de Castille, lui dit-il, que t'ai-je fait à toi et aux tiens ? Ton bisaïeul Ferdinand m'a chassé de Séville ma patrie. J'allai chercher un asyle à Xérès, ton aïeul Alphonse m'en fit sortir. Retiré dans les murs de Tariffe (5) ton pere Saache, m'en exila. Enfin j'étois venu chercher un tombeau à l'extrémité de l'Espagne, sur le rivage de Gibraltar, et ta fureur m'y poursuit encore. Indique-moi donc un lieu sur la terre où je puisse mourir loin des Espagnols.

Passé la mer, répondit Ferdinand. Et il le fit conduire en Afrique.

Trou-
bles à

Vaincu par les Aragonois, pressé par les

Castillans , redoutant tout de son peuple que les grands de sa cour soulevoient , le roi de Grenade et Farady son ministre furent forcés à une paix honteuse. L'orage aussitôt éclata. Mahomet Abenazar , frere de Mahomet l'Aveugle , et chef de la conjuration , s'empara du malheureux prince , le fit périr , et prit sa place. Bientôt il fut chassé lui-même par Farady l'ancien ministre , qui n'osant garder la couronne , la mit sur la tête de son fils Ismaël , neveu de Mahomet l'Aveugle par sa mere, sœur de ce monarque.

Grenade.
Regne
de Maho-
met IV
Abenazar

J. C.
1310.
Hég.
710.

J. C.
1313.
Hég. 713.

Dès ce moment , la famille royale de Grenade fut divisée en deux branches qui ne cessèrent plus d'être ennemies : la premiere appelée des *Alhamâr* , qui descendoit du premier roi par les hommes ; la seconde dite des *Farady* , qui en descendoit par les femmes.

Les Castillans , dont l'intérêt fut toujours d'entretenir les dissensions parmi les Maures , prirent le parti d'Abenazar réfugié dans Guadix. L'infant don Pedre , oncle du jeune roi de Castille Alphonse surnommé *le Vengeur* , vint attaquer Ismaël et battit souvent les Maures. Réuni avec un autre

Regne
d'Ismaël
I.

infant, nommé don Juan, ces deux princes portèrent le fer et le feu jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'osèrent en sortir pour combattre les Chrétiens : mais lorsque ceux-ci, chargés de butin, eurent repris la route de Castille, Ismaël les fit poursuivre par son armée, qui bientôt les atteignit et tomba tout-à-coup sur leur arrière garde. C'étoit le vingt-six juin, à l'heure la plus brûlante du jour. Les deux infants firent tant d'efforts, se donnèrent tant de mouvements pour rétablir le combat, qu'épuisés de soif et de lassitude, ils tombèrent morts tous les deux sans avoir été frappés. Les Espagnols halelants ne pouvoient pas se défendre : ils prirent la fuite, perdirent leurs bagages, et laissèrent à leurs ennemis le corps d'un des malheureux infants. Ismaël fit porter ce corps à Grenade, le déposa dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et le remit ensuite aux Castellans en lui rendant tous les honneurs funebres (a).

(a) Les montagnes voisines de Grenade, où se passa cette action, s'appellent depuis ce temps LA SIERRA DE LOS INFANTES.

Le fruit de cette victoire fut la prise de quelques villes et une trêve honorable. Mais Ismaël ne jouit pas de ses succès : épris d'une jeune captive espagnole tombée en partage à l'un de ses officiers, Ismaël osa la lui enlever. Cet outrage, chez les Musulmans, est toujours lavé par du sang. Le roi fut assassiné par cet officier ; son fils Mahomet V monta sur le trône.

J. C.
1322.
Hog. 722.

Le règne de Mahomet V et celui de Joseph I. son successeur, qui tous deux périrent de même, massacrés dans leur palais, ne présente pendant trente années qu'une suite continuelle de ravages, de séditions de combats. Abil - Hassam, roi de Maroc, de la dynastie des *Merinis*, appelé par les Grenadins, vint aborder en Espagne, suivi de troupes innombrables qu'il joignit à celles de Joseph. Les rois de Castille et de Portugal réunis combattirent cette grande armée sur les rives du Salado, non loin de la ville de Tariffe. Cette bataille du Salado, aussi célèbre dans l'histoire d'Espagne que la victoire de Toloza, coûta la vie à des milliers de Maures. Abil-Hassam alla cacher sa honte dans ses états de Maroc. La

Règnes
d' M.
nomet V
et de Jo-
seph I
Bataille
du
Salado.

J. C.
1340.
Hog. 742.

J. C.
1342.
H.C. 743.

forte place d'Algéziras , le boulevard de Grenade , l'entrepôt des secours qu'elle recevoit d'Afrique , fut assiégée par les Castellans. Plusieurs chevaliers français , anglais , navarrois , vinrent à ce siege , où les Musulmans se servirent de canons. C'est la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire; car la bataille de Créci , où l'on assure que les Anglois en avoient , ne se donna que quatre ans après. C'est donc aux Maures que l'on doit , non pas l'invention de la poudre , que l'on attribue aux Chinois , au Cordelier allemand Schwarts , à l'Anglais Roger Bacon , mais l'invention terrible de l'artillerie , du moins est-il sûr que les Maures ont fondu les premiers canons. Malgré ce secours , Algéziras fut pris ; et le malheureux roi de Grenade , Joseph , toujours battu par les Chrétiens , fut enfin égorgé par ses sujets.

J. C.
1344.
H.C. 745.

J. C.
1354.
H.C. 755.

On a pu remarquer que chez les Maures la succession à la couronne n'étoit réglée par aucune loi. Cependant , au milieu des conjurations qui se renouvelloient sans cesse , on choisissoit toujours un prince qui fût de la race royale ; et l'on a vu celle de Grenade divisée , depuis Ismaël , entre

les *Alhamar* et les *Farady*. Les premiers , dépossédés par les seconds , regardoient toujours ceux-ci comme des usurpateurs. Telle fut l'origine de tant de troubles , de conspirations et d'assassinats.

Joseph I^{er}. eut pour successeur un prince Farady son oncle, nommé Mahomet VI, dit *le Vieux*, parce qu'il parvint au trône dans un âge assez avancé. Un prince Alhamar, son cousin, qui s'appelloit mahomet *le Rouge*, chassa le Farady du trône, et l'occupa quelques années par la protection du roi d'Aragon. Pierre le Cruel, alors roi de Castille, embrassa la cause du Farady chassé, la soutint avec une armée, et pressa tellement Mahomet le Rouge ou l'Alhamar, que celui-ci ne vit d'autre ressource que d'aller lui-même à Séville se remettre à la discrétion du roi Pierre. Il arriva suivi de ses plus fideles amis, portant avec lui beaucoup de trésors, et se présentant devant Pierre avec une noble confiance :

Roi de Castille, lui dit-il, le sang des Chrétiens et des Maures coulent depuis trop long-temps pour ma querelle avec Farady. Tu protèges mon compétiteur, et c'est toi

Regnes
de Maho-
met VI et
de Maho-
met VII.

J. C.
1360.
Hég. 762.

que je choisis pour juge. Examine mes droits et les siens ; prononce qui de nous deux doit être roi. Si c'est Farady , je ne te demande que de me faire conduire en Afrique ; si c'est moi , reçois l'hommage que je viens te faire de mes états

Crime
horrible
de Pierre
le Cruel.

Pierre le Cruel, étonné, prodigua les honneurs au roi maure, le fit asseoir à ses côtés dans un magnifique festin. Mais, en sortant de table, il fut mis en prison, de-là promené par toute la ville, demi-nud, monté sur un âne, et conduit dans un champ nommé *la Tablada*, où l'on coupa la tête à ses yeux, à trente-sept personnes de sa suite. L'exécration Pierre, enviant aux bourreaux le plaisir de répandre du sang, perça lui-même de sa lance le malheureux roi de Grenade, qui ne lui dit que ces mots en expirant : O Pierre, Pierre, quelle exploit pour un chevalier (a) !

J. C.
1362.
Hég. 764.

Etat de
l'Espagne
e d.
l'Europe

Par une fatalité bien extraordinaire, tous les trônes d'Espagne étoient alors occupés par des princes noirs de crimes. Pierre le Cruel, le Néron de la Castille, assassinoit

(a) *Cronicas de los roies de Castilla, tome I.*

les rois qui se fioient à lui , faisoit périr son épouse Blanche de Bourbon , et se baignoit tous les jours dans le sang de ses proches ou de ses sujets. Pierre IV , le Tibere de l'Aragon , moins violent , mais aussi barbare et plus perfide que le Castillan , dépouilloit l'un de ses freres (a) , ordonnoit la mort de l'autre (b) et livroit aux bourreaux son ancien gouverneur (c). Pierre I. , roi de Portugal , l'amant de la célèbre Inès de Castro (6) , rendu féroce sans doute par la cruauté qu'on avoit exercée contre sa maîtresse , arrachoit le cœur aux meurtriers d'Inès , et punissoit par le poison les déportemens de sa sœur Marie. Enfin le roi de Navarre étoit ce Charles le Mauvais , dont le nom seul fait encore frémir. L'Espagne , inondée de sang , gémissoit sous ces quatre monarques ; et , si l'on réfléchit que , dans le même-temps , la France étoit livrée aux horreurs qui suivirent la prison du roi Jean , que l'Angleterre

(a) Jacques roi de Majorque.

(b) Jacques comte d'Urgel,

(c) Bernard Cabrera.

voit commencer les troubles du regne de Richard II, que l'Italie, en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins, comptoit deux papes à la fois (a), que deux empereurs en Allemagne se disputoient la couronne impériale (b), et que Tamerlan ravageoit l'Asie depuis le pays des Usbeks jusqu'à la presqu'isle de l'Inde, on conviendra qu'il est peu d'époques où le monde ait été plus malheureux.

Mahomet VI
 reprend la
 couronne

Grenade fut du moins tranquille après le crime de Pierre le Cruel. Mahomet le Vieux ou le Farady, délivré de son compétiteur, remonta sans obstacle sur le trône, et fut, jusqu'à la mort du roi de Castille, le seul allié qui restât fidele à ce monstre. Pierre n'en succomba pas moins : son frere bâtard, Henri de Transtamare, lui ôta la couronne et la vie. Mahomet fit sa paix avec le vainqueur, la conserva plusieurs années, et laissa ses états florissans à son fils Mahomet VIII Abouhadjad, que les historiens espagnols appellent Mahomet Guadix.

J. C.
 1369.
 Hég.
 771.

J. C.
 1379.
 Hég.
 782.

(a) Urbain VI et Clément VII.

(b) Louis de Baviere et Frédéric le Beau.

Ce prince fut le meilleur et le plus sage des rois qui gouvernerent les Maures. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avoient si rarement joui. Pour se l'assurer, il comença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille Cadige. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille lui demander son amitié. Don Juan, fils et successeur de Henri de Transtamare, occupé de ses querelles avec le Portugal et l'Angleterre, signa volontiers le traité. Abouhadjad n'y manqua jamais. Tranquille du côté des Chrétiens, il s'occupa de faire fleurir l'agriculture et le commerce; il diminua les impôts, et s'en trouva bientôt plus riche. Adoré d'un peuple qu'il rendroit heureux, respecté des Chrétiens qu'il ne craignoit pas, possesseur d'une épouse aimable qui seule fixa son cœur, il employoit aux beaux arts, à la poésie, à l'architecture, aux embellissements de sa capitale, le temps et les trésors qui lui restoient: il éleva plusieurs monuments à Grenade, à Guadix, ville qu'il aimait toujours

Regne
de Mahomet VIII
Abouhadjad.

de prédilection, et fit de sa cour l'asyle des talents et de la politesse.

Sciences
cultivées
à Cr.
nadr. Les Maures possédoient encore des uni-
versités, des académies, des poètes, des
médecins, des peintres et des sculpteurs.
Abouhadjad les encouragea, les récompensa
magnifiquement. La plupart des ouvrages
de ces auteurs genadins périt dans le temps
de la conquête (7); mais quelques-uns ont
été sauvés et sont dans la bibliothèque de
l'Escurial. Le plus grand nombre traite de
la grammaire, de l'astrologie, alors fort
respectées, sur-tout de la théologie, science
dans laquelle les Arabes ont excellé (a).
Ce peuple, doué d'un esprit fin et d'une
imagination ardente, devoit produire de
grands théologiens: aussi je pense que ce
sont leurs écoles qui ont introduit dans
l'Europe ce malheureux goût de scolastique,
de disputes, de questions subtiles, qui ren-
dit autrefois si célèbres des hommes aujour-
d'hui si obscurs. Les prétendus secrets de

(a) Voyez la BIBLIOTHECA ARABICO-HISPANA de Caziri.

la cabale, de l'alchymie, de l'astrologie judiciaire, de la baguette devinatoire, toutes ces histoires, jadis si communes, de sorcieres, de magiciens, d'enchanteurs, nous sont venus des Arabes : de tout temps ils furent superstitieux, et je serois tenté de croire que c'est leur séjour en Espagne, leurs longues habitudes avec les Espagnols, qui ont imprimé à ces derniers cet amour pour le merveilleux, ce caractere de piété crédule qui peut ressembler à la superstition, et que le philosophe reproche à cette nation vive, sensible, spirituelle, à qui la nature a donné le germe de toutes les grandes qualités.

Un genre de littérature qui fut commun chez les Maures, et que les Espagnols ont pris d'eux, c'est celui des *nouvelles* et des *romances*. Les Arabes furent toujours et sont encore grands conteurs. Au milieu des déserts d'Asie et d'Afrique, sous les tentes des Bédouins, on se rassemble tous les soirs pour entendre une histoire d'amour : on l'écoute dans le silence on la suit avec intérêt, et l'on pleure pour les deux amants dont on rapporte les aventures. A Grenade

Littérature et galanterie des Maures.

Grenade, il se joignoit à ce goût naturel pour les contes le goût de la musique et du chant. Les poètes mettoient en vers des récits de guerre ou d'amour, les musiciens faisoient des airs, les jeunes Maures les chantoient : de là nous vient cette foule de romances espagnoles, traduites ou imitées de l'Arabe (a), qui, dans un style simple et quelquefois touchant, racontent des combats avec les Chrétiens, des querelles entre des rivaux, des conversations entre deux amants. Tout s'y trouve décrit avec exactitude : leurs fêtes, leurs jeux de bague, de cannes (b), et leurs courses de taureaux, qu'ils avoient prises des Espagnols, leurs armes, qui consistoient dans un large cimenterre, une lance très-mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir ; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries ; leurs devises

(a) Le recueil que j'en possède en contient plus de mille.

(b) Ces jeux sont décrits dans le second livre de mon ouvrage.

qui presque toujours étoient un cœur percé de fleches , ou bien une étoile guidant un vaisseau , ou la première lettre du nom de la beauté qu'ils aimoient ; leurs couleurs enfin , dont chacune avoit sa signification : le jaune et le noir exprimoient la douleur ; le verd , l'espérance ; le bleu , la jalousie ; le violet et le couleur de feu , l'amour passionné. Un seul de ces petits ouvrages , traduit ici en l'abrégant , les fera mieux connoître que ce que j'en puis dire.

GANZUL ET ZÉLINDE.

ROMANCE MAURE (a).

Dans un transport de jalousie ,

Zélinde avoit banni l'amant

Qui la chérit plus que sa vie

Et fut loin d'elle en gémissant.

Bientôt Zélinde , mieux instruite ,

Se reproche sa cruauté :

(a) CANZUI. Y ZÉLINDA ,

ROMANCE MORO.

En el tiempo que Zelinda

Cerro ayrada la ventana.

Comme un enfant l'Amour s'irrite,
Elle pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore
A changé ses tendres couleurs;
Le verd, emblème d'espérance,
A fait place au triste souci:
Un crêpe est au fer de sa lance;
Son bras porte un écu noirci.

ZELINDE aussitôt est partie,
Lui portant d'autres ornements,
Où le bleu de la jalousie
Se mêle au pourpre des amants;

A la disculpa, a los zelos
Que el Moro Ganzul le dava,
Confusa y arrepentida
De averse singido ayrada,
Por verle y desagraciarle,
El corazon se le abraza;
Que en el villano de amor
Es mui cierta la mudanza, ect.

¶ como supo que el Moro

Le blanc, symbole d'innocence,
 Se distingue à chaque ruban ;
 Le violet de la constance
 Brille sur le riche turban.

En arrivant à la retraite
 Où Ganzul attend son destin,
 Zéline, craintive, inquiète,
 Se repose sous un jasmin ;
 Elle envoie un fidele page
 Chercher le malheureux amant :
 Ganzul croit à peine au message ;
 L'infortune rend méfiant.

Rompio furioso la lança, ect.
 Y que la librea verde
 Avia trocado en leonada ;
 Saco luego una marlota
 De tafetan roxo y plara,
 Un bizarro capellar
 De tela de oro morada, etc.

Con un bonete cubierto
 De zaphires y esmaraldas
 Que publican zelos muertos ;
 Y vivas las esperanças,

IL vole, il revoit son amante ;
 L'amour, l'espoir, trouble ses sens ;
 Zélinde, interdite et tremblante,
 Rougit en offrant ses présents.
 Tous deux pleurent dans le silence :
 Mais leur regard, plein de douleur,
 Rappelle et pardonne l'offense
 Dont a gémi leur tendre cœur.

Mélange étonnant de galanterie et de héroïcité. Cette galanterie délicate et recherchée, qui rendit les Maures de Grenade fameux dans toute l'Europe, forme un contraste sin-

Con una nevada toca ;
 Quel el color de la veleta
 Tambien publica bonança.
 Informandose primero
 A donde Ganzul estava,
 A una caza de plazer
 Aquella tarde le llama ;
 Y diziendole a Ganzul
 Que Zelinda le aguardava,
 Al page le pregunto
 Tres vezes si se burlava,
 Que son malas de creer
 Las nuevas mui dessedas, etc.

guilier avec la férocité naturelle à tous les peuples venus de l'Afrique. Ces Musulmans qui dans les combats mettoient leur gloire leur adresse , à couper habilement des têtes qu'ils attachoient à l'arçon de leur selle , qu'ils exposoient ensuite sanglantes sur les creneaux de leurs villes , sur les portes de leurs palais ; ces guerriers inquiets , indociles , toujours prêts à se révolter contre leurs rois , à les déposer , à les égorger , étoient les amants les plus tendres , les plus

Hallola en un jardin,
Entre mosqueta y jasmin , etc.

Viendose Moro con ella ,
A penas los ojos alza ;
Zélinda le asio la mano ,
Un poco roxa y turbada ;
Y al fin de infinitas queexas
Que en tales passos se passan ,
Vistio se las ricas presas
Con las manos de su dama , etc.

(ROMANCERO GENERAL , édit de Madrid ,
1604 , page 4.)

soumis, les plus passionnés. Leurs femmes quoiqu'elles fussent à-peu-près esclaves, devenoient, lorsqu'elles étoient aimées, des souveraines absolues, des dieux suprêmes, pour celui dont elles possédoient le cœur. C'étoit pour leur plaire qu'ils cherchoient la gloire; c'étoit pour briller à leurs yeux qu'ils prodiguoient leurs trésors, leur vie; qu'ils s'efforçoient mutuellement de s'effacer par leurs exploits, par les fêtes les plus magnifiques. Ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de barbarie, cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant, venoit-il aux Maures des Espagnols? ou les Espagnols l'ont-ils pris des Maures? Je l'ignore: mais, en remarquant que ce caractère n'exista jamais en Asie, première patrie de ces Arabes, qu'on le trouve encore moins en Afrique, où leurs conquêtes les naturalisa, et que, depuis leur sortie d'Espagne, ils ont perdu jusqu'à la trace de ces mœurs aimables et chevaleresques; j'ai quelque raison de penser qu'ils les devoient aux Espagnols. En effet, avant l'invasion des Maures, la cour des rois des

goths

goths en offre déjà des exemples. Après cette époque, nous voyons les princes, les chevaliers de Léon, de Navarre, de Castille, aussi renommés par leurs amours que par leurs exploits: le seul nom du Cid rappelle à la fois des idées de tendresse et de courage; et, depuis l'expulsion des Maures, les Espagnols ont longtemps conservé une réputation de galanterie fort supérieure à celle des Français, et dont le germe, détruit à présent chez toutes les nations modernes, subsiste toujours en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les femmes de Grenade méritoient d'inspirer tant d'amour: elles étoient et sont encore peut-être es plus séduisantes de l'univers. On lit, dans un historien arabe (a) qui écrivoit à Grenade en 1378 de notre ère, sous le règne de Mahomet le Vieux, le portrait des femmes de son pays:

»Elles sont toutes belles: mais cette beauté qui frappe d'abord reçoit ensuite son principal charme de leur grace, de leur gen-

Portrait
des fem-
mes de
Grenade.

(a) Abi Abdalla-ben-Alkabilbi Absaneni, Histor. gran. manuscrit arabe de l'Escurial.

»tillesse. Leur taille est au-dessous de la
 moyenne ; et nulle part on n'en voit de mieux
 »prise , de plus svelte. Leurs longs cheveu
 »noirs descendent jusqu'aux talons ; leur^s
 »dents blanches comme l'albâtre embellis-
 »sent une bouche vermeille qui sourit tou-
 »jours d'un air caressant Le grand usage
 »qu'elles font des parfums les plus exquis
 »donne une fraîcheur , un éclat à leur peau ,
 »que n'ont point les autres Musulmanes,
 »Leur démarche , leur danse , tous leurs
 »mouvements , ont une mollesse gracieuse ,
 »une nonchalance légère , qui l'emporte sur
 »tous leurs attraits , leur conversation est
 »vive , piquante , et leur esprit fin , péné-
 »trant , s'exprime sans cesse par des sail-
 »lies ou par des mots pleins de sens.

Habits
 des
 femmes
 et des
 hommes.

L'habit de ces femmes étoit composé ,
 comme l'est encore celui des Turques et des
 Persanne , d'une longue tunique de lin ser-
 rée par une ceinture , d'un doliman à man-
 ches étroites , de grands caleçons , et de
 pantoufles de marouin. Toutes ces étoffes ,
 extrêmement fines , ordinairement rayées ,
 étoient brochées d'or , d'argent et semées
 de pierreries. Leurs cheveux tressés flot-

toient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Les hommes étoient vêtus à-peu-près de même : à leur ceinture étoient leur bourse, leur mouchoir et leur poignard ; un turban blanc ou de couleur couvroit leur tête ; et par-dessus le doliman, ils portoient en été une robe blanche, large et volante, en hiver l'*albornos* ou manteau africain. Le seul changement qu'ils faisoient à cet habit lorsqu'ils alloient à la guerre, c'étoit d'y ajouter une cotte de mailles et de doubler avec du fer la coëffe de leurs turbans.

L'usage étoit à Grenade de se rassembler, tous les ans, pendant l'automne dans les charmantes maisons de campagne dont la ville étoit entourée. Là, on ne s'occupoit que de plaisirs : la chasse, la musique, la danse, remplissoient les jours et les nuits. Ces danses étoient fort libres, ainsi que les chansons, les rondes, les balades qu'on y chantoit. Si les contradictions de l'esprit humain pouvoient surprendre, on seroit encore étonné de ce défaut de pudeur chez un peuple qui connoissoit

Coutumes des Maures.

l'amour : mais en général , les Orientaux sont peu sensibles à cette pudeur si aimable ; ils sont plus passionnés qu'aimants , plus jaloux que délicats , et ne savent ni attendre ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent.

J'ai profité , pour placer ces détails , peut-être trop longs , du calme dont jouit Grenade sous le regne d'Abouhadjad. Ce bon roi , après avoir occupé le trône pendant treize années , laissa ses états florissans à son fils Joseph , qui lui succéda sans contradiction.

J. C.
132.
Hég. 795.

Regne de
Joseph II.

Joseph II imita son pere , & voulut conserver la treve jurée avec les Chrétiens. Un hermite la troubla. Ce fanatique vint à bout de persuader au grand-maître d'Alcantara , Martin de Barbuda , Portugais , que le ciel l'avoit choisi pour chasser les Musulmans d'Espagne : il lui promit , au nom de Dieu , qu'il seroit le vainqueur des Maures , qu'il prendroit Grenade d'assaut sans perdre seulement un soldat.

Folie du
grand
maître
d'Alcan-
tara.

Le crédule grand-maître , convaincu de la certitude de cette promesse , envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Joseph pour

lui déclarer de sa part que , la religion de Mahomet étant fautive et détestable , et celle de Jésus-Christ la seule que dût croire le genre humain , lui Martin de Barbuda défioit le roi de Grenade à un combat de deux cents Maures contre cent Chrétiens , à condition que la nation vaincue adopteroit sur-le-champ la croyance de la nation victorieuse.

On peut juger de la réception qui fut faite à ces ambassadeurs. Joseph eut de la peine à contenir son peuple. Les envoyés , chassés honteusement , retournerent auprès du grand-maître , qui , surpris de n'avoir point de réponse , rassemble aussitôt mille fantassins , trois cents cavaliers , & part pour aller conquérir Grenade , guidé par le prophète hermite.

Le roi de Castille Henri III , qui desiroit conserver la paix avec les Maures dans un commencement de regne où ses propres états étoient peu tranquilles , fut à peine instruit de l'entreprise du grand-maître , qu'il lui envoya des ordres positifs de ne point passer la frontière. Mais Barbuda ré-

Il est
puni de
sa dé-
mence.

pondit qu'il devoit obéir à Dieu , et continua son chemin. Les gouverneurs des villes qu'il traversoit essayoient vainement de l'arrêter ; les peuples au contraire lui prodiguoient les hommages , et s'empressoient de grossir son armée. Elle étoit déjà forte de six mille hommes , lorsqu'il mit le pied sur cette terre ennemie que sa folle crédulité lui faisoit regarder comme sa conquête. Il attaqua le premier château ; il perdit trois hommes & fut blessé. Surpris au-delà de ce qu'on peut croire de voir couler son sang et tomber trois soldats , il appella son hermite , lui demanda froidement ce que cela signifioit , d'après sa parole expresse qu'il ne perdrait pas un guerrier. L'hermite lui répondit qu'il n'avoit entendu parler que des batailles rangées. Barbuda ne se plaignit plus , & ne tarda pas à voir arriver une armée de cinquante mille Maures. Le combat aussitôt s'engagea. Le grand-maître et ses trois cents chevaliers périrent après avoir fait des prodiges de valeur : le reste de ses troupes fut pris ou mis en fuite ; et le silence des historiens sur l'hermite , donne lieu de

croire qu'il ne fût pas des derniers à s'échapper, (a)

Cette entreprise insensée ne troubla point la paix des deux nations. Le roi de Castille désavoua le grand maître ; et Joseph continua de régner avec gloire et tranquillité : mais il fut empoisonné , dit-on , par un vêtement magnifique que le roi de Fez , son ennemi secret , lui envoya par ses ambassadeurs. Les historiens assurent que cette robe , imprégnée d'un poison terrible , fit périr le malheureux Joseph dans des tourments épouvantables : sa chair se détachoit de ses os , et ce supplice dura trente jours

J. C.
1396.
Hég.
799.

Mahomet IX , le second de ses fils , qui , même du vivant de son pere , avoit tenté d'exciter des troubles , usurpa la couronne sur son frere aîné Joseph , qu'il fit renfermer dans une prison. Mahomet avoit de la valeur et quelques talens guerriers. Allié du roi de Tunis , qui joignit sa flotte à celle de Grenade , il rompit la treve

Regne
de Mahomet IX.

(a) Ferreras , Compend. hist. tome VIII ; Cardonne , Histoire d'Afrique , tome III , etc.

J. C.
1408.
Hég.
311.

avec la Castille , et remporta d'abord quelques avantages : mais l'infant don Ferdinand , oncle et tuteur du jeune roi Jean II , ne tarda pas à venger les Espagnols. Mahomet IX mourut alors. Avant d'expirer , voulant assurer la couronne à son fils , il envoya l'un de ses principaux officiers à la prison de son frere Joseph , avec ordre de lui couper la tête. L'officier trouva Joseph faisant une partie d'échecs avec un imân. Il lui annonce avec douleur la funeste commission dont il est chargé. Joseph , sans se troubler , lui demande le temps d'achever sa partie ; l'officier n'ose refuser cette foible grace. Tandis que le prince continue , un nouveau messenger arrive , apportant la nouvelle de la mort de Mahomet et de la proclamation de Joseph pour son successeur au trône.

Regne
de Joseph
III.

Ce Joseph III fut un bon monarque ; le peuple fut heureux sous son regne. Loin de se venger des séditeux qui avoient aidé Mahomet à le priver de la couronne , il leur prodigua les emplois , les graces ; il éleva les fils de son frere comme ses propres enfans ; et lorsque ses conseillets le blâ-

moient de tant d'indulgence , qu'ils regardoient comme dangereuse , *Permettez* , leur répondit-il , *que j'ôte à mes ennemis toute excuse de m'avoir préféré à mon frere cadet.*

Cet excellent prince fut souvent obligé de prendre les armes contre les Chrétiens. Il perdit des villes ; mais il conserva le respect l'amour de ses sujets , et mourut , après quinze ans de regne , pleuré par tout son royaume.

Après sa mort , l'état fut déchiré par des guerres intestines. Le fils et le successeur de Joseph , Mahomet X , *Abénazar* ou le *Gaucher* , fut chassé du trône par Mahomet XI , *el Zagair* ou le *Petit* , qui régna pendant deux ans. Les Abencerrages (8) tribut puissante à Grenade , rétablirent Mahomet le Gaucher. Son compétiteur périt sur l'échafaud. Les Espagnols attaquèrent les Maures , et portèrent le fer et la flamme jusqu'aux glacis de leur capitale. Toutes les campagnes furent dévastées , les moissons brûlées , les villages détruits ; et Jean II , qui régnoit alors en Castille , voulant ajouter aux malheurs qu'il causoit aux Grenadins le malheur plus grand de la guerre civile , fit

J. Co.
1123.
Hég.
827.

Trou-
bles à
Grenade.
Regnes
d' Ma-
homet
X, de
Mahomet
XI, de
Joseph
IV Alha-
mar, de
Ma-
homet
XII
Omm.
J. C.
1427.
Hég. 831.

proclamer roi de Grenade un certain Joseph Alhamar , petit-fils de ce Mahomet le Rouge si indignement assassiné par Pierre le Cruel à Séville. Tous les mécontents vinrent se ranger auprès de Joseph Alhamar. Les Zégris, tribu fameuse, ennemie des Abencerrages, prirent le parti de l'usurpateur. Mahomet le Gaucher fut encore chassé de sa capitale, et Joseph IV Alhamar occupa le trône six mois. Au bout de ce temps, il mourut. Mahomet le Gaucher reprit sa place.

J. C.
1432.
Hég.
836.

Après treize ans de malheurs, il fut déposé pour la troisième fois, pris & renfermé dans une prison par un de ses neveux nommé Mahomet XII Osmin, qui lui même se vit ensuite détrôner par son propre frère Ismaël, & finit ses jours dans le même cachot où languissoit leur oncle Mahomet le Gaucher.

J. C.
1445.
Hég.
849.

J. C.
1453.
Hég.
857.

Regne
d'Ismaël
II.

Tant de révolutions n'empêchoient point les gouverneurs chrétiens ou maures qui commandoient sur les frontieres, de faire sans cesse des irruptions dans le pays ennemi: tantôt c'étoit une petite troupe de cavalerie ou d'infanterie qui venoit surprendre un village, massacrer les habitants, piller les mai-

sons , enlever les troupeaux ; tantôt c'étoit une armée qui tout - coup paroissoit dans la plaine , dévastoit les campagnes , arrachoit les vignes , coupoit les arbres , assiégeoit , emportoit quelque place , et se retiroit avec son butin. Cette maniere de faire la guerre étoit la plus ruineuse de toutes pour le malheureux cultivateur ; et , sous le regne d'Ismaël II , le pays de Grenade avoit tellement souffert , que ce roi fut obligé de faire défricher de grandes forêts pour nourrir sa capitale , qui ne recueilloit presque plus rien de cette vaste et fertile *vega* tant de fois désolée par les Espagnols.

Ismaël II laissa la couronne à son fils Mulei-Hassem , jeune prince plein de courage , qui , profitant des troubles de la Castille , sous le regne déplorable de Henri IV , dit l'impuissant , porta ses armes jusqu'au centre de l'Andalousie. Les succès qu'il eut d'abord , ses talens , son ardeur guerriere , firent concevoir aux Maures l'espoir de reprendre leur ancienne puissance : mais un grand événement vint arrêter leurs victoires et prépara leur ruine totale.

Isabelle de Castille , sœur de Henri l'im-

I. C.
1465.
Hég.
870.
Regne
de
Mulei-
Hassem.

Ferdi-
nand et

Isabelle.
Leurs
carac-
teres.
J. C.
1469.
Hég.
874.

puissant, malgré le roi son frere, malgré des obstacles qui paroissent insurmontables, épousa le roi de Sicile Ferdinand, dit le Catholique, héritier présomptif de l'Aragon (9) Ce mariage, en réunissant les deux plus puissantes monarchies de l'Espagne, portoit un coup mortel aux Maures, qui jusqu'alors ne s'étoient soutenus que par les divisions des Chrétiens. Un seul des deux ennemis qu'ils alloient avoir à combattre eût suffi pour les accabler Ferdinand, politique habile, adroit, souple et ferme à la fois, prudent jusqu'à la méfiance, fin jusqu'à la fausseté, possédoit le talent suprême de voir de loin et d'un coup-d'œil tous les chemins qui menotent à son but. Isabelle, plus noble, plus fiere, douée d'un courage héroïque, d'une constance à toute épreuve, savoit poursuivre une entreprise, et savoit sur-tout l'achever. Le caractere de l'un ennoblissoit l'esprit de l'autre. L'époux jouoit souvent le rôle d'une femme foible et perfide qui négocie pour tromper; l'épouse étoit toujours un grand roi qui marche au combat et triomphe.

Aussi-tôt que ces deux monarques eurent dissipé

dissipé les factions , vaincu es ennemis étrangers , pacifié les troubles intérieurs ; et recueilli la succession immense qui leur fut long-temps disputée , ils s'occupèrent uniquement de chasser tout-à-fait les Maures. Ce siècle sembloit marqué pour la gloire des Espagnols. Indépendamment du prodigieux avantage que leur donnoit la réunion de leurs forces , Isabelle et Ferdinand étoient entourés d'hommes supérieurs. Le célèbre Ximènes , simple cordelier , depuis cardinal , étoit à la tête de leurs conseils ; et cet habile ministre *menoit* , comme il le disoit lui-même , *toute l'Espagne avec son cordon*. Les guerres civiles avoient formé une foule de guerriers , de généraux excellents , parmi lesquels se distinguoient le comte de Cabra , le marquis de Cadix , et ce fameux Gonzalve de Cordoue à qui l'Europe et l'histoire ont confirmé le surnom de *grand capitaine* que sa patrie lui donna. Le trésor public , épuisé par les folles prodigalités de Henri , s'étoit tout-à-coup rempli par la sévère économie d'Isabelle , et par les bulles obtenues du pape pour toucher aux biens ecclésiastiques. Les troupes aguerries et nombreuses ; l'émulation des Castil-

lans et des Aragonois devoit doubler leur valeur ; tout annonçoit la chute certaine du dernier trône des Musulmans.

La guerre se déclare.

J. C.
1481.
Hég.
886.

Malei-Hassem, qui l'occupoit, ne fut point effrayé de tant de périls : il rompit le premier la treve, en s'emparant de Zahra. Ferdinand s'en plaignit par des ambassadeurs, qui demanderent en même temps l'ancien tribut payé par les rois de Grenade aux souverains de Castille. Je sais, leur répondit Malei, que quelques-uns de mes prédécesseurs vous ont donné des piéces d'or : mais on ne bat plus monnoie sous mon regne ; et voici le seul métal que je puisse offrir aux Espagnols. En disant ces mots, il leur présenta le bout de sa lance.

Prise d'Alhama.

L'armée de Ferdinand marcha bientôt vers Alhama, place très-forte, voisine de Grenade, et renommée par les bains magnifiques dont les rois Maures l'avoient embellie. Alhama fut surprise par les Chrétiens, et la guerre allumée pour ne plus s'éteindre.

Les succès en furent d'abord balancés. Malei avoit des troupes nombreuses, un grand trésor, de l'artillerie. Il auroit pu longtemps se défendre ; mais une imprudence de

sa part le précipita pour jamais dans un abyme de manx.

Mulei étoit l'époux d'une Maure nommée Aïxa, d'une des premières tributs de Grenade. Il en avoit un fils appelé Boabdil qui devoit régner après lui. Epris d'une esclave chrétienne qui le gouvernoit à son gré, Mulei répudia sa femme Aïxa. Ce fut le signal de la guerre civile. L'épouse outragée, d'accord avec le coupable Boabdil, souleva ses parents, ses amis, et la moitié de Grenade: Mulei-Hassem fut chassé de sa capitale, Boabdil prit le titre de roi; et le père et le fils se disputèrent, les armes à la main, une couronne que Ferdinand alloit ravir à tous deux.

Guerre civile chez les Maures. Boabdil est proclamé roi

Pour comble de malheur, un frere de Mulei, nommé Zagal, se mit à la tête de quelques troupes, et remporta sur les Espagnols un avantage considérable dans les défilés de Malaga. Cette victoire valut à Zagal l'amour et l'estime des Maures; il conçut aussi-tôt l'espoir de détrôner son frere et son neveu. L'état se vit déchiré par un troisième parti, Boabdil trembla dans Grenade; et voulant tenter une action d'éclat qui ranimât sa face

Boabdil est pris par les Espagnols J. C. 1483. Hég. 888.

tion déjà prête à l'abandonner, il sortit, à la tête d'une petite armée, pour aller surprendre Lucène, ville appartenant aux Castillans. L'infortuné Boabdil fut pris dans cette expédition. C'étoit le premier roi maure captif chez les Espagnols. Ferdinand lui prodigua les égards dus au malheur, et le fit garder à Cordoue.

Boabdil
est remis
en liberté

Mulei-Hassem saisit ce moment pour reprendre la couronne qu'un fils rebelle lui avoit enlevée. Malgré le parti de Zagal, il resta dans sa capitale; mais il ne put opposer qu'une foible résistance aux progrès des Castillans, qui de toutes parts soumettoient les villes, et s'avançoient toujours vers Grenade, où les malheureux Musulmans se livroient entr'eux des combats. Pour augmenter ces divisions sanglantes, qui déjà présageoient leur ruine, l'habile Ferdinand rendit à Boabdil la liberté; il devint même l'allié de son captif, promit de l'aider contre son pere, à condition que Boabdil lui paieroit un tribut de douze mille écus d'or, qu'il se reconnoitroit son vassal, et lui livreroit certaines places. Le lâche Boabdil signa tout; et, soutenu par Ferdinand, il courut faire la guerre à Mulei.

Le royaume de Grenade devint alors un champ de carnage , où Mulei-Hassem , Boabdil , Zagal , se poursuivoient le fer à la main , en se disputant de tristes débris. Les Espagnols , pendant ce temps , marchaient de conquête en conquête , tantôt sous le prétexte de secourir leur allié Boabdil , tantôt réclamant le traité qu'ils avoient fait avec ce monarque , toujours attisant le feu des discordes , dépouillant également les trois partis , et laissant aux vaincus leurs loix , leurs usages et le libre exercice de leur religion.

Au milieu de tant de troubles , de crimes , de calamités , le vieux Mulei-Hassem mourut de douleur , ou par les coups de son frere ; Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume ; et Boabdil convint avec Zagal de partager le peu qu'il leur restoit de ce état désolé. Grenade appartint à Boabdil , Guadix et Almería furent cédées à Zagal. La guerre n'en continua pas moins ; et le coupable Zagal , désespérant de conserver ce qu'il avoit , vendit ses places à Ferdinand pour une pension annuelle. Le traité fut signé ; les rois catholiques prirent possession de ces villes. Le traître Zagal ne rougit pas d'ac-

Les
Mores
se détrui-
sent eux-
mêmes.

J. C.
1385.
Hég.
890.

J. C.
1490.

Hég.
89. cepter un emploi dans l'armée chrétienne pour porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu.

Boabdil
reine
seul à
Grenade. Enfin il ne restoit plus aux Musulmans que la seule cité de Grenade. Boabdil y régnoit encore ; et ce prince malheureux , aigri par ses infortunes , tournoit sa rage contre ses sujets , qu'il gouvernoit en tyran. Les rois de Castille et d'Aragon , malgré leur prétendue alliance avec ce foible monarque , l'envoyeroient sommer de remettre entre leurs mains sa capitale , selon le traité secret qu'ils disoient être fait entre eux. Boabdil éclata contre tant de perfidie. Mais il n'étoit plus temps de se plaindre ; il falloit combattre , ou cesser de régner. Le roi maure , prit au moins le parti le plus généreux : il résolut de se défendre. Ferdinand , à la tête d'une armée de soixante mille hommes , l'élite des deux royaumes , vint mettre le siege devant Grenade le 9 mai 1491.

Hég.
897.
Siege
de
Grenade.

Cette grande ville , comme je l'ai dit , étoit défendue par de forts remparts , flanqués de mille trente tours , et par une foule d'ouvrages entassés les uns sur les autres. Malgré les guerres civiles qui l'avoient inno-

dée de sang, elle renfermoit encore plus de deux cents mille habitans. Tout ce qui restoit de braves guerriers attachés à leur patrie, à leur religion, à leurs loix, s'étoit réuni dans ses murs. Le désespoir doubloit leur force, et, sous un autre chef que Boabdil, ce désespoir auroit pu les sauver. Mais ce roi, foible et féroce, sur un soupçon, sur le moindre indice, faisoit périr par le fer des bourreaux ses plus fideles défenseurs : il étoit l'objet de la haine et du mépris des Grenadins, qui l'avoient surnommé *Zogoybi*, c'est-à-dire *le petit roi*. Toutes les tributs de Grenade, sur-tout celle des Ahencerrages, étoient mécontentes et découragées. Les alfaquis, les imans, prédisoient à haute voix la fin de l'empire des Maures ; et la seule horreur que l'on avoit encore pour le joug des Espagnols soutenoit un peuple indigné contre ses ennemis et contre son roi.

Les troupes de Ferdinand, au contraire, Isabelle
 ivres de leurs succès passés, se regardant ^{se rend} au camp.
 comme invincibles, croyoient marcher à une conquête certaine. Elles se voyoient guidées par des chefs qu'elles adoroient : Ponce de Léon, marquis de Cadix, Henri

de Gusman , duc de Medina Sidonia , Mendoze , Aguilar , Villena , sur-tout Gonzalve de Cordou , beaucoup d'autres fameux capitaines , suivoient un roi victorieux. Isabelle , dont les vertus commandoient la vénération , dont la grace , l'affabilité , savoient attirer l'amour , s'étoit rendue au camp de son époux avec l'infant , les infantes , avec la plus brillante cour qui fût alors dans toute l'Europe. Cette grande reine faisoit plier aux circonstances son humeur naturellement sévère : elle mêloit aux travaux guerriers les fêtes et les plaisirs. Les tournois délassoient des combats ; les illuminations , les danses , les jeux , remplissoient les nuits d'été , si belles dans ces climats. Isabelle présidoit à tout : un seul mot de sa bouche étoit une récompense ; un de ses regards faisoit un héros du dernier de ses soldats. L'abondance régnoit dans le camp ; la joie , l'espérance , animoit tous les cœurs , tandis que , chez les Grenadins , la défiance mutuelle , la consternation générale , la certitude de manquer de vivres , avoient glacé tous les courages.

Isabelle
bâtit une
ville.

Le siège dura cependant près de neuf

mois. Ferdinand ne tenta point d'assaut contre une place si bien fortifiée : après avoir dévasté les environs , il attendit patiemment que la faim lui livrât Grenade ; content de foudroyer les remparts , de repousser les fréquentes sorties des Maures , il n'engagea point d'action décisive , et resserra chaque jour davantage l'ennemi qui ne pouvoit lui échapper. Un accident , pendant la nuit , mit le feu aux tentes d'Isabelle ; l'incendie consuma tout le camp. Boabdil n'en profita point. La reine voulut qu'à la place de ce camp brûlé les Espagnols bâtissent une ville (a) , afin de faire voir aux Musulmans que le siege ne seroit jamais levé. Cette idée , grande , extraordinaire , digne du génie d'Isabelle , fut exécutée en quatre-vingt jours. Les Espagnols s'établirent dans la nouvelle cité , qui fut fermée de murailles. Elle subsiste encore aujourd'hui , et porte le nom de *Santa-Fé* , que lui donna la pieuse reine.

(a) Histoire de Ferdinand et d'Isabelle ; Mariana , Garibai , Ferreras , etc.

Grenade
capitule

Enfin, pressés par la famine, battus le plus souvent dans les petits combats qui se livroient sans cesse sous leurs murs, abandonnés par l'Afrique, qui ne tenta aucun effort pour les sauver, les Maures sentirent la nécessité de se rendre. Gonzalve de Cordoue fut chargé par les rois de régler les articles de la capitulation. Elle portoit que les Grenadins reconnoitroient pour leurs rois Ferdinand & Isabelle, ainsi que leurs successeurs à la couronne de Castille; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers chrétiens; que les Maures, toujours gouvernés selon leurs loix, conserveroient leurs coutumes, leurs juges, la moitié de leurs mosquées, & le libre exercice de leur culte; qu'ils pourroient garder ou vendre leurs biens, & se retirer en Afrique ou dans tel autre pays qu'ils choisiroient, sans que jamais les Castellans pussent les forcer de quitter l'Espagne; que Boabdil jouiroit, dans les Alpuxares, d'un riche et vaste domaine dont il disposeroit à son gré.

Boabdil
sort de
Grenade

Telle fut la capitulation, que les espagnols observerent mal. Boabdil l'exécuta quelques

jours avant le terme convenu , parce qu'il apprit que son peuple , soulevé par les imans , vouloit rompre la négociation et s'ensevelir sous les ruines de Grenade. Le malheureux roi se hâta de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra ; il fut ensuite porter les clefs à Ferdinand , et ne rentra plus dans la ville. Bientôt , suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs , il prit le chemin du triste domaine qu'on lui donnoit pour un royaume. Arrivé sur le mont Padul , d'où l'on découvre Grenade , il jeta sur elle un dernier regard , et les larmes baignerent son visage. *Mon fils* , lui dit sa mere Aïxa , *vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme.* Cet infortuné ne put vivre sujet dans le pays où il avoit régné : il passa peu de temps après en Afrique , et fut tué dans un combat.

Isabelle et Ferdinand firent leur entrée à Grenade , le 2 janvier 1492 , au bruit de leur artillerie , au milieu d'une double haie de soldats. La ville sembloit déserte ; les Maures , retirés dans leurs maisons , fuyoient.

J. C.
1492.
Hog. 8. 3.

Les Espagnols
entrent
dans
Grenade.

la présence de leurs vainqueurs , cachoient leurs armes et leur désespoir. Les rois allèrent d'abord à la grande mosquée , qui fut transformée en église , et où ils rendirent grâces à Dieu de tant de succès. Tandis qu'ils remplissoient ce pieux devoir , le comte de Tendilla , nouveau gouverneur de Grenade , arboroit la croix triomphante , l'étendard de Castille et celui de Saint Jacques sur la plus haute tour de l'Alhambra.

Ainsi tomba cette ville fameuse ; ainsi finit la puissance des Maures en Espagne , après avoir duré sept cents-quatre-vingt-deux ans , depuis la conquête de Tarik.

Causes
de la rui-
ne des
Maures.

On a dû remarquer , dans ce court précis , les principales causes de leur perte. La première étoit dans leur caractère , dans cet esprit d'inconstance , cet amour de nouveautés , cette inquiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois , qui multiplia chez eux les factions , déchira leur empire par la discorde , et finit par les livrer à leurs ennemis , dénués des forces qu'ils avoient employées contre eux-mêmes. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence , pour les fêtes , pour

les monuments , qui épuisait le trésor public , tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons toujours ravagées par les Espagnols. D'ailleurs ils manquoient de loix , seule base solide de la prospérité des nations ; et leur gouvernement despotique , sous lequel les hommes n'ont point de patrie , faisoit regarder à chaque individu ses vertus ou ses lumières comme des moyens de considération personnelle , et non comme le patrimoine de l'état.

Ces défauts , si dangereux et qui causerent leur ruine , étoient rachetés par des qualités que les Chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves , aussi sobres que les Espagnols , moins disciplinés , moins habiles , ils leur étoient supérieurs dans l'attaque. L'adversité ne les abattoit pas long-temps ; ils y voyoient la volonté du ciel , et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervens de la loi de Mahomet , ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône (10) :

Qualités
de cette
nation.

ils donnoient aux pauvres non-seulement du pain , de l'argent , mais une portion de leurs grains , de leurs fruits , de leurs troupeaux , de toutes leurs marchandises. Dans les villes , dans les campagnes , les malades étoient recueillis , soignés , secourus avec une attentive piété. L'hospitalité , de tout temps si sacrée chez les Arabes , ne l'étoit pas moins à Grenade : ils se plaisoient à l'exercer ; et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu teint de sang et poursuivi par la justice vint demander un asyle. Le vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier et rapportant au vieillard le corps de son fils , que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux père ne livra point son hôte ; et quand la garde fut partie : *Sors de chez moi* , dit-il à l'assassin , *pour qu'il me soit permis de te poursuivre.*

Révoltes
des
Maures.

Teis furent ces Maures célèbres , peu connus des historiens , qui les ont souvent calomniés. Après leur défaite , beaucoup d'entre eux se retirèrent en Afrique. Ceux qui restèrent à Grenade eurent à souffrir des

persécutions. L'article du dernier traité qui leur assuroit formellement la liberté de leur culte fut violé par les Espagnols : on les forçoit d'abjurer leur croyance par la gêne , par la crainte , par toutes sortes d'indignes moyens. Irrités de ce manque de foi , les Maures tenterent de se soulever. Leurs efforts furent inutiles : Ferdinand lui-même marcha contr'eux , fit passer au fil de l'épée ceux qu'il appelloit des rebelles , et , le glaive à la main , donna le baptême à plus de cinquante mille vaincus.

J. C.
1500.

Les successeurs de Ferdinand , Charles-
Quint , et sur-tout Philippe II , tourmen-
terent de nouveau les Maures (a) L'inqui-

Leur ex-
pulsion
totale.

(a) Les édits de Charles-Quint , renou-
vellés et rendus plus sévères par Philippe II ,
réformoient entièrement la façon de vivre
des Maures , leur prescrivoient d'adopter
l'habit et le langage espagnols , défendoient
à leurs femmes d'aller voilées , leur inter-
disoient l'usage des bains , les danses de leur
pays , et ordonnoient que tous leurs enfants ,
depuis cinq ans jusqu'à quinze , fussent en-

sition fut établie à Grenade : la terreur , la délation , les supplices , furent employés pour les convertir ; on leur arrachoit leurs enfans pour les élever dans la foi d'un Dieu qui détesta toujours la violence , qui ne prêcha que la paix ; on les dépouilloit de leurs biens ; on les accusoit sur le moindre prétexte. Réduits au désespoir , ils prirent les armes ; et la plus terrible vengeance fut exercée par eux contre les prêtres chrétiens. Le nouveau roi qu'ils avoient choisi , nommé Mahomet-ben-Ommiah , qui se disoit du sang des Omniades , livra plusieurs combats dans les Alpuxares , et s'y soutint deux ans malgré ses revers. Il fut assassiné par les siens. Son successeur eut le même sort ; et les Maures furent forcés de reprendre un joug que leur révolte rendit plus pesant. Enfin le roi Philippe III les

J. C.
1569.

1699.

registrés pour être envoyés dans des écoles catholiques, ect. (Recherches historiques sur les Maures , par M. Chénier , tome II : Guerra de Granada de D. Diego de Mendoza , lib. I.)

chassa tout-à-fait d'Espagne ; et la dépopulation causée par ce fameux édit fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de cent cinquante mille de ces infortunés passerent par la France , où notre bon Henri IV les fit traiter avec humanité. Quelques autres , en petit nombre , restèrent et sont encore cachés dans les montagnes des Alpuxares : mais la plupart allerent se fixer en Afrique , où ce peuple malheureux traîne aujourd'hui sa triste existence sous le despotisme des rois de Maroc , et demande tous les vendredis à son Dieu de le ramener à Grenade.

[FIN DU PRECIS HISTORIQUE.



NOTES

DU

PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(1) **P**AGE 2. Les historiens espagnols, etc. *Mariana*, *Garibai*, *Ferreras*, *Zurita*, sont des historiens très-estimables. Le premier sur-tout, qui s'étoit nourri de la lecture des anciens, écrit souvent avec l'éloquence & le talent de Tite-Live : il semble avoir étudié la manière de cet admirable historien, et n'a pas moins de goût que lui pour les prodiges. Tous ces auteurs, en général passionnés pour la gloire de leur nation, sont quelquefois injustes pour les autres peuples ils oublient souvent que, si l'amour de la patrie est une des premières vertus de l'homme, l'amour de la vérité est le premier devoir d'un écrivain.

(2) Page 2. Les écrivains arabes , etc.

CROIROIT-ON que la plupart des historiens arabes ne disent pas un seul mot de la fameuse bataille de Tours ? *Hidjazi* rapporte simplement que Charles , roi des Français , voyant les Arabes au milieu de la France , ne voulut point les combattre , dans l'espoir que leurs divisions les détruiraient. » En effet , » ajoute cet historien , les Arabes de Damas et de l'Yémen , les Béréberes et les Modarites , se brouillerent , se firent la guerre , et la conquête de la France fut manquée «.

(Cardonne , *Hist. d'Afrique* , tome I page 30).

Les lacunes qu'on trouve chez eux ont quelquefois des motifs plus puissants que leur vanité : plusieurs de leurs princes , entre autres ceux de la dynastie des *Almohades* , qui régnoient en Afrique dans le douzième siècle , défendirent , sous peine de mort , d'écrire les annales de leur regne. *Novairi* rapporte qu'un de ces princes fit punir , du dernier supplice un auteur coupable de ce crime. Cette atroce imbecillité semble une

espece de justice que le despotisme se rend à lui-même.

(3) Page 3. Dans les romans espagnols ; etc.

Les romans qui méritent quelque estime peignent toujours fidèlement les mœurs du peuple chez qui se passe la scène. Celui de *Las guerras civiles de Granada* par Ginez Perez de Hira , que je crois traduit ou au moins imité de l'arabe , à travers des longueurs et du mauvais goût , fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce qu'on en peut lire dans les historiens espagnols. Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage ; et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convenoit à mon sujet.

J'ai encore trouvé des détails sur les Grenadins dans un immense recueil d'anciennes romances castillanes , intitulé *Romancero general* , dont je parle dans ce précis. Mais c'est à un littérateur espagnol que j'ai eu les plus grandes obligations : don Juan Pablo Forner , fiscal de sa majesté catholique à l'audience de Séville , et aussi distingué par son érudition que par son talent pour

la poésie , a bien voulu m'indiquer les sources où je pouvois puiser , et m'a fourni plusieurs mémoires. Je me plais à publier ma reconnoissance pour don Juan Pablo Forner , qui , me faisant riche de ses lumières , m'a épargné beaucoup de fautes par ses conseils.

(4) Page 5. Depuis la fin du sixieme siecle , etc.

J'AI pris soin de joindre toujours à la date de notre ere la date de l'hégire des Musulmans. Quelques historiens espagnols , comme Garibai , ne sont pas d'accord avec les historiens arabes sur ces années de l'hégire. J'ai cru devoir suivre l'autorité des arabes , et je m'en suis tenu à la chronologie de M. Cardonne , qui m'a plusieurs fois assuré lui-même avoir mis une grande exactitude dans ce calcul. Je l'ai pourtant quelquefois corrigé par Ferreras. Les noms propres arabes , soit par la difficulté de leur prononciation , soit par l'ignorance de l'orthographe , varient encore davantage dans les différents auteurs : alors j'ai toujours choisi les noms les plus connus et les plus doux. Le tableau chrono-

logique des souverains maures, que j'ai mis à la tête de mon livre, doit éclaircir beaucoup de doutes à ce sujet.

(5) Page 9. Jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, etc.

Le mot *islamisme* vient d'*eslam*, qui veut dire *consécration à Dieu*. Tout cet abrégé des principes de la religion musulmane n'est composé que de phrases rapprochées, mais prises mot à mot dans le Koran, chapitres de *la Vache*, de *du Voyage*, de *des Femmes*, de *la Fumée*, de *la Conversion*, de *la Table*. Ces préceptes s'y trouvent noyés dans une foule d'absurdités, de répétitions, d'idées incohérentes : mais l'ouvrage entier étincelle souvent de verve, et la morale en est pure. Mahomet n'y parle jamais ; c'est toujours l'ange Gabriel qui lui apporte la parole de Dieu : le prophète écoute et répète. L'ange prend soin d'entrer dans tous les détails qui concernent non-seulement la religion, mais la législation et la police : voilà pourquoi, chez les Musulmans, le Koran est à la fois le code des loix sacrées et civiles. La moitié du livre est en vers, l'autre moitié en

prose poétique. Mahomet étoit un grand poëte ; talent si estimé dans l'Arabie , que les peuples se rassembloient à la Mecque pour juger les différens poëmes que les auteurs venoient afficher sur les murs du temple de la Caaba : le vainqueur étoit couronné avec une grande solennité. Lorsque Mahomet y fit afficher le second chapitre du Koran , *Labið én rabia* , le plus fameux poëte de ce temps , déchira l'ouvrage qu'il avoit mis en concurrence , et s'avoua vaincu par le prophète.

(Du Ryer , *Vie de Mahomet* ; Savarry , *Traduction du Koran.*)

(6 Page 11. Il mourut à Médine des suites du poison , etc.

MAHOMET ne fut point un monstre de cruauté , comme tant d'écrivains nous l'ont dépeint : il fit souvent grace aux vaincus ; il pardonna même des injures personnelles. Caab , fils de Zohaïr , qui avoit été l'un de ses ennemis les plus ardents , et dont la tête étoit proscrite , osa paroître tout à-coup dans la mosquée de Médine au moment où Mahomet prêchoit le peuple. Caab récita des vers qu'il avoit faits à la louange du prophète. Celui-

ci les entendit avec transport , embrassa Caab , se dépouilla de son manteau et l'en revêtit. Ce manteau fut depuis acheté par un calife à la famille du poëte la somme de vingt-mille drachmes , et devint l'ornement des souverains de l'Asie , qui ne le portoient qu'aux fêtes solennelles.

Les derniers instans de Mahomet prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir une ame cruelle. La veille de sa mort , il se leva , se rendit à la mosquée , appuyé sur le bras d'Ali , monta dans la tribune , fit la priere , et dit ces paroles : « Musulmans , je vais mourir : per-
« sonne ne doit plus me craindre. Si j'ai
« frappé quelqu'un d'entre vous , voilà mon
« dos ; qu'il me frappe : si j'ai ravi son
« bien , voilà ma bourse ; qu'il se paie : si
« je l'ai humilié , qu'il m'humilie ; je me li-
« vre à votre justice ». Le peuple éclatoit en sanglots. Un seul homme vint lui demander trois drachmes , Mahomet , en les payant , voulut y joindre l'intérêt. Ensuite il fit de tendres adieux à ces braves Médinois qui l'avoient si vaillamment défendu ; il donna la liberté à ses esclaves , régla l'ordre de ses funérailles ; et quoiqu'il soutint jusqu'au
but

bout le caractère de prophète en disant , même à l'agonie , qu'il s'entretenoit avec l'ange Gabriel , il n'en fut pas moins bon et sensible avec Fatime sa fille , avec son épouse chérie Aïezha , avec Ali , Omar , ses disciples et ses amis. La douleur et le deuil furent universels dans l'Arabie. Le peuple poussoit des hurlements et se rouloit sur la poussière ; Fatime mourut de désespoir. Le poison qui termina les jours du prophète lui avoit été donné , quelques années auparavant , par une Juive nommée Zainab , dont le frere avoit été tué par Ali. Cette femme vindicative empoisonna un agneau rôti qu'elle servit à Mahomet. A peine le prophète en eut mis un morceau dans sa bouche , qu'il le rejeta , en criant que ce mouton étoit empoisonné. Mais , malgré cette promptitude , malgré les remèdes qu'il fit , le poison étoit si violent , qu'il en souffrit toute sa vie , et en mourut quatre ans après , dans la soixante-troisième année de son âge.

Le respect , la vénération des Orientaux pour Mahomet ne peut se comprendre. Leurs docteurs ont écrit que le monde fut fait pour lui , que la première chose que Dieu

créa fut la lumière , et que cette lumière devint la substance de l'ame de Mahomet etc. etc. Quelques-uns ont soutenu que le Koran étoit incréé ; d'autres ont adopté l'opinion contraire : de là une foule de commentaires et de sectes , là des guerres de religion qui ont couverts l'Asie de sang.

(Marigny , *Histoire des Arabes* ; Savary , *Vie de Mahomet* d'Herbelot , *Bibliothèque orientale*)

(7) Page 11. Kaled , surnommé *l'épée de Dieu* , etc.

LES faits d'armes de ce Kaled , rapportés par les historiens les plus authentiques ressemblent à ceux des héros de romans. D'abord , ennemi de Mahomet , il vainquit le prophète au combat d'*Ahed* , le seul où Mahomet ait été vaincu. Devenu depuis zélé Musulman , il soumit les peuples qui se révolterent après la mort de Mahomet , battit les armées d'Héraclius , conquit la Syrie , la Palestine , une partie de la Perse , et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit toujours aux généraux ennemis. Un trait de lui fera connaître son caractère. Il assiégeoit la ville

de Bostrâ. Le gouverneur grec , nommé Romain , feignoit de vouloir faire une sortie , et vint ranger ses troupes en bataille devant l'armée musulmane. Au moment où le signal alloit se donner , il vint demander une conférence à Kaled. Les deux guerriers s'avancèrent aussi-tôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Romain dit au Musulman qu'il étoit décidé à lui livrer sa ville et même à embrasser l'islamisme : mais il ajouta qu'il craignoit que ses soldats , dont il n'étoit pas fort estimé , ne voulussent attendre à ses jours , et qu'il supplioit Kaled de lui donner les moyens de s'échapper à leur vengeance.

Le meilleur de tous , lui répondit Kaled , c'est de vous battre tout-à-l'heure avec moi. Cette marque de courage vous attirera le respect de vos troupes , et nous pourrons ensuite traiter ensemble.

A ces mots , sans attendre la réponse de Romain , Kaled tire son cimeter , et attaque le malheureux gouverneur , qui se défend d'une main tremblante. A chaque coup que lui portoit Kaled , Romain lui disoit : Voulez-vous donc me tuer ? Non , répondoit le Musulman : tout ce que j'en fais n'es

que pour vous attirer de l'honneur ; et plus vous recevrez de coups , plus vous acquerez d'estime. Enfin il abandonna Romain tout meurtri , s'empara bientôt de sa ville ; et lorsqu'il revit le gouverneur , il lui demanda comment il se portoit.

(Marigny , *Histoire des Arabes* tome I.)

(8) Page 4 Les tributs belliqueuses des Béréberes, etc.

Les Béréberes ont donné leur nom à cette partie de l'Afrique que nous appelons *Barbarie*. On les regarde avec beaucoup de vraisemblance comme les descendants des premiers Arabes venus avec Maïek Yafrik et confondus avec les anciens Numides. Leur langue , qui diffère de celle des autres peuples , pourroit bien être une corruption de la langue punique ; c'est l'opinion de M. Chénier. Quoi qu'il en soit , les Béréberes existent encore dans le royaume de Maroc , divisés par tributs , errant dans les montagnes ; ne s'alliant jamais avec les Maurres , qu'ils n'aiment point ; soumis au roi de Maroc comme au chef de leur religion , mais bravant son autorité quand

Il leur plaît. Redoutables par leur nombre , par leur courage , par leur amour de l'indépendance , ils ont conservé leurs antiques mœurs , que l'on trouvera détaillées au septième livre de mon ouvrage , d'après ce que j'ai trouvé dans *Léon l'Africain* , *Marmol* , *M. Chénier* , etc.

(9) Page 17. *Tarik* , l'un des plus grands capitaines , etc.

TARIK vint aborder au mont de *Calpé* , et prit la ville d'*Héraclé* , à laquelle les Arabes donnerent le nom de *Djebel Tarik*. Nous en avons fait *Gibraltar*.

(10) Page 20. Sous le califat d'*Yézid II* , etc!

Ce calife , le neuvième des Ommiades , eut une fin qui mérite au moins de la pitié. Il s'amusoit un jour à jeter des grains de raisin à son esclave chérie , nommée *Hababah* , qui les recevoit dans sa bouche. Malheureusement un de ces grains , beaucoup plus gros en Syrie qu'en Europe , s'arrêta dans le gosier d'*Hababah* , et l'étouffa sur-le-champ. *Yézid* au désespoir ne voulut jamais permettre

qu'on enterrât l'objet de son amour : il garda son corps huit jours entiers dans sa chambre , sans vouloir le quitter un instant. En n'obligé , par la corruption , de consentir à s'en séparer , il mourut de sa douleur , après avoir ordonné qu'on l'inhumât dans le tombeau de sa chere Hababah.

(Marigny , *Hist. des Arabes* ; d'Herbelot , *Bibliothèque orientale* , etc.)

Fin des notes de la première époque.

 SECONDE ÉPOQUE.

(1) **P**AGE 28. Ali... bientôt après fut assassiné , etc.

TROIS *Karegites* (on appelloit ainsi une secte de Musulmans plus fanatiques que les autres) , voyant l'empire des Arabes troublé par les querelles d'Ali , de Moavias et d'Amrou , crurent faire une chose agréable à Dieu et rendre la paix à leur patrie en assassinant à la fois ces trois rivaux. L'un d'eux courut à Damas , blessa l'usurpateur Moavias par derrière : mais la blessure ne fut pas mortelle. Celui qui s'étoit chargé de tuer Amrou , poignarda par une méprise un des amis de ce rebelle. Le troisieme vint frapper Ali comme il entroit dans la mosquée ; et le vertueux calife fut le seul qui n'échappa point à son assassin.

(*Marigny , Histoire des Arabes , tome II*).

(2) **P**age 29. Mervan II , le dernier calife ommiade , etc.

Ce Mervan fut surnommé *Alhëmar* , c'est-

à-dire *l'Ane* ; surnom qui , dans l'Orient , n'a rien que de fort honorable , d'après l'estime singulière qu'on a pour ces animaux infatigables et patients. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Mervan , étant en Egypte , devint épris d'une religieuse chrétienne , et voulut lui faire violence. La chaste fille , pour sauver sa pudeur , lui promit un onguent qui rendoit invulnérable , et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frottée le cou de cet onguent , elle dit au calife de frapper hardiment ; et le barbare lui coupa la tête.

(D'Herbelot , *Bibliothèque orientale*).

(3) Page 29. Les noms d'Haroun al Raschild , d'Almanon et des Barmécides , etc.

HAROUN AL RASCHILD , c'est-à-dire *Haroun le Juste* , obtint une grande gloire dans l'Orient , qu'il dut sans doute en partie , ainsi que son beau surnom , à la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Ses victoires et son amour pour les sciences prouvent qu'Haroun n'étoit pas un homme ordinaire : mais sa cruauté pour les Barmé-

cides ternit l'éclat de ses grandes actions. Cette illustre famille, issue des anciens rois de la Perse, avoit rendu les services les plus signalés aux califes, et s'étoit attiré le respect, l'amour de tout l'empire. Giaffar Barmécide, qui passoit pour le plus vertueux des Musulmans et pour le meilleur écrivain de son siècle, étoit le visir d'Haroun. Il conçut un violent amour pour la belle Abassa, sœur du calife. La princesse aima Giaffar; et le calife, qui avoit pour sa sœur au moins une amitié fort jalouse, vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen; mais par un caprice digne d'un despotisme d'Orient, il exigea que l'amour ux Giaffar lui fit serment de ne jamais user des droits d'époux. L'infortuné s'y soumit, et fut long-temps fidèle à sa promesse. Malheureusement Abassa, dont l'esprit & le talent pour la poésie étoient fort célèbres, lui écrivit un jour ces vers, rapportés par Abou Agélah, historien arabe, et que je ne fais que rimer:

La sévère pudeur me prescrivait la loi
De te cacher le feu qui consume mon ame;
Mais il éclate malgré moi;
Je cede en rougissant à ma brûlante flamme.

Déchire ce billet que je baigne de pleurs :
 Soit de honte ou d'amour il faudra que j'expire ;
 Pouvois-je mourir sans te dire
 Que c'est pour toi seul que je meurs ?

Giaffar , ne se possédant plus , courut chez son épouse , et oublia son serment. Bientôt après , Abassa fut obligée de prendre des précautions pour cacher sa grossesse à son frère. Tout réussit : elle accoucha secrètement d'un fils que l'on envoya nourrir à la Mecque. Quelques années après , Haroun alla faire son pèlerinage dans cette ville , et sut , par une esclave perfide , toutes les circonstances du pariure de Giaffar. L'a roce Haroun (on auroit peine à le croire , si ce fait n'étoit authentique dans tout l'Orient) fit jeter sa sœur dans un puits , fit couper la tête à Giaffar , et ordonna qu'on mît à mort tous les parents de l'infortuné Barmécide. Son père Jahiah , vieillard vénérable , adoré de tout l'empire , qu'il avoit gouverné long-temps , reçut le trépas avec une constance héroïque. Avant de mourir , il écrivit ce peu de mots au calife :

« L'accusé passe le premier , l'accusateur

« le suivra dans peu. Tous deux paroîtront
« devant un juge que les procédures ne
« peuvent tromper. »

L'implacable Haroun poussa la démence jusqu'à défendre que l'on parlât des Barmécides. Un Musulman nommé Mundir osa braver cette loi , et fit publiquement leur éloge. Le calife l'envoya chercher , et le menaça du supplice. Vous pouvez , lui répondit Mundir , me faire taire en me donnant la mort , et vous n'avez que ce moyen : mais vous ne pouvez pas faire taire la reconnaissance de tout l'empire pour ces vertueux ministres ; et les débris mêmes des monuments qu'ils ont élevés et que vous détruisez , parleront malgré vous de leur gloire.

Haroun touché de ces paroles , lui fit donner une assiette d'or. Mundi , en la recevant , s'écria : Voici encore un bienfait des Barmécides.

Tel fut ce fameux Haroun qui portoit le surnom de *Juste*.

Almamon son fils n'eut point de surnom , et fut le plus vertueux , le plus sage , le meilleur.

eur des hommes. On en peut juger par ce mot de lui. Ses visirs le pressoient de punir de mort un de ses parents qui s'étoit fait proclamer calife et avoit porté les larmes contre lui. Almamon ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les armes aux yeux :

» Ah ! si l'on savoit combien j'ai de plaisir à pardonner, tous ceux qui m'ont offensé viendroient me faire l'aveu de leurs fautes.

Ce prince adorable fit fleurir les sciences et les beaux arts : son regne est la plus belle époque de leur gloire chez les Arabes.

(Marigny, *Histoire des Arabes* : d'Herbelot *Bibliothèque orientale.*)

(4) Page 32. Des irruptions des Français dans la Catalogne, etc.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque où Charlemagne vint en Espagne. Il paroît que ce fut sous le regne d'Abdérame I que cet empereur passa les Pyrénées, prit Pampelune, Saragosse, et fut battu dans sa retraite aux défilés de Roncevaux, lieu si célèbre dans les romans par la mort de Roland.

(5) Page 37. Un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés, etc.

Les anciennes loix d'Aragon, connues sous le nom de *Fore de Sobrarbe*, limitoient la puissance des souverains en lui donnant un contrepoids dans celle des *ricos Hombres* et du magistrat qui s'appelloit *le Justice*. Tout le monde connoît la formule du serment que les états d'Aragon prêtoient à leur roi : *Nos que valemus tanto como vos y que pedemos mas que vos, os hazenos nuestro rei, con tal que guardeis nuestros fueros ; sino, no.*

(6) Page 38 L'école célèbre dont les élèves, etc.

L'ÉCOLE de musique, fondée à Cordoue par Ali-Zériab, produisit le fameux Moussali, que les Orientaux regardent comme leur plus grand musicien. Cette musique ne consistoit point, comme la nôtre, dans l'accord de différents instruments, mais simplement dans des airs doux et tendres que le musicien chantoit en s'accompagnant du luth. Quelquefois on réunissoit plusieurs voix et plusieurs luths ensemble pour exécuter les mêmes airs à l'unisson. Cette musique suffi-

soit et suffit encore à des peuples passionnés pour la poésie, et dont le premier besoin, lorsqu'ils écoutent une voix, est d'entendre les vers qu'elle chante. Ce moussali, qui fut élève d'Ali-Zériab à Cordoue, devint ensuite, par son talent, le favori d'Aroun al Raschild. On raconte que ce calife, s'étant brouillé avec une de ses favorites nommée Mariah, tomba dans une mélancolie qui faisoit craindre pour ses jours. Giaffar le Barmécide, son premier visir, pria le poète Abbas-ben-Ahnaf de faire des vers sur cette brouillerie. Ces vers furent chantés par Moussali devant le calife, qui fut tellement touché des pensées du poète et des accents du musicien, qu'il courut sur-le-champ aux genoux de sa maîtresse demander et donner pardon. Mariah reconnoissante (envoie vingt mille drachmes d'or au poète et à Moussali; Haroun leur en fit donner quarante mille,

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre II.)

(7) Page 43. La statue de la belle esclave , etc.

MAHOMER , par horreur pour l'idolâtrie ;

défend à son peuple , dans l'Alcoran , toute figure imitée : mais ce précepte ne fut jamais bien observé. Les califes d'Orient faisoient mettre sur leurs monnoies l'empreinte de leur image , comme on peut le voir dans les médailles que conservent quelques curieux : un des côtés représente la tête du calife ; l'autre porte son nom et des passages de l'Alcoran. Dans le palais de Bagdad , de Cordoue , de Grenade , il y avoit plusieurs figures d'animaux et beaucoup de sculptures en marbre et en or.

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre II.)

(8) Page 46. Le roi de l'Europe le plus riche , etc.

On peut juger de cette opulence par le présent que reçut Abdérame III d'un de ses sujets nommé Abdoulmelek ben-Chéid , qui fut élevé à la dignité de premier visir. Voici quel fut ce présent , tel que le rapporte Ibn Kalédan , historien arabe : 400 livres d'or vierge , 420,000 sequins en lingots d'argent , 420 livres de bois d'aloès , 500 onces d'ambre gris , 300 onces de camphre , 50 pie-

ces de drap d'or et de soie, 10 fourrures de martre du Korassan, 100 autres fourrures de martre plus communes; 48 housses de chevaux traînantes, tissues d'or de Bagdad; 4,000 livres de soie, 30 tapis de Perse, 800 armures de fer pour des coursiers, 1,000 boucliers, 100,000 fleches, 15 chevaux arabes pour le calife, 100 autres pour ses officiers, 20 mules avec leurs selles et housses traînantes, 40 jeunes garçons, et 20 jeunes filles d'une rare beauté.

(Cardonne; *Hist. d'Afrique*, liv. II.)

(9) Page 47. Le foible calife... s'endormoit, etc.

C'EST à-peu-près vers ce temps qu'arriva la fameuse aventure des sept enfants de Lara, si célébrée par les historiens, et par les romanciers espagnols. Ces jeunes guerriers étoient sept freres, fils de Gonzalve Gustos, proche parent des premiers comtes de Castille et seigneurs de Salas de Lara. Le beau-frere de Gonzalve Gustos, nommé Ruy Velasquez, excité par les horribles conseils de sa femme dona Lambra, qui prétendoit avoir à se plaindre du plus jeune des sept freres, médita contr'eux

une vengeance atroce. Il commença par envoyer leur pere Gonzalve en ambassade au roi de Cordoue , avec des lettres particulieres dans lesquelles il prioit le calife de faire périr cet ennemi des Musulmans. Le calife ne voulut point commettre ce crime ; il se contenta de retenir Gonzalve en prison. Pendant ce temps , le perfide Valasquez , sous prétexte d'aller attaquer les Maures , conduisit ses sept neveux dans une embuscade , où , les ennemis les ayant enveloppés , ils périrent tous jusqu'au dernier , après des exploits admirables et avec des circonstances qui rendent cette histoire infiniment touchante. Cet oncle barbare envoya les têtes des sept infortunés dans le palais de Cordoue , et les fit présenter à leur pere dans un plat d'or couvert d'un voile. Le pere , en découvrant ce plat , tomba privé de sentiment. Le calife , indigné contre Velasquez , rendit à Gonzalve la liberté. Mais Velasquez étoit trop puissant pour que Gonzalve pût espérer de le punir. Il le tenta vainement ; la vieillesse lui avoit ôté ses forces. Solitaire avec son épouse , il pleuroit ses enfants , et demandoit au ciel de les suivre au tombeau ,

lorsqu'il lui vint un vengeur sur lequel il ne comptoit pas.

Gonzalve , pendant qu'il étoit prisonnier à Cordoue , avoit été l'amant heureux de la sœur du roi musulman. Cette princesse, après son départ , étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit appelé *Mударra Gonzalve*. Parvenu à l'âge de quinze ans , ce fils , instruit du nom de son pere et du forfait de Velasquez ; ce fils , né pour être un héros , résolut de venger ses freres. Il part de Cordoue , va défier Velasquez , le tue , lui coupe la tête , et la porte au vieillard Gonzalve , en lui demandant de le reconnoître et de le faire chrétien. L'épouse de Gonzalve consentit avec transport à devenir la mere de ce brave bâtard. Mudarra fut adopté solennellement par les deux époux. La femme de Velasquez fut lapidée et brûlée. C'est de ce Mudarra Gonzalve que se prétendent issus les Manriques de Lara , l'une des plus grandes maisons d'Espagne.

(Mariana , *Histoire d'Espagne* , livre VIII , chap. 9 ; Garibai , *Compend. histor.* tom. I , lib. 10.)

— *Fin des notes de la seconde époque.*

 TROISIEME ÉPOQUE.

(1) **P**AGE 61. Trois évêques de Catalogne, etc.

Ces trois évêques, morts en combattant pour les Musulmans à la bataille d'Albakara, donnée en 1010, étoient Arnaulphe évêque de Vic, Accio évêque de Barcelone, et Othon évêque de Girone.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, livre VIII, chap. 10.)

(2) *Page 65.* Toujours, prêt, dans sa faveur, etc.

RODRIGUE DIAZ DE BIVAR, surnommé *le Cid*, si connu par ses amours avec Chimene et son duel avec le comte de Gormas, a été le sujet de beaucoup de poèmes, de romans et de romances espagnoles. Sans adopter toutes les anecdotes extraordinaires que ces différents ouvrages rapportent de ce héros, il est prouvé, par le témoignage des historiens, que le Cide fut non-seulement

le plus brave, le plus redouté des chevaliers de son siècle, mais le plus vertueux, le plus généreux des hommes. Il s'étoit déjà rendu célèbre par ses exploits sous le règne de Ferdinand I., roi de Castille, en 1050. Lorsque son fils Sanche II voulut dépouiller sa sœur Urraque de la ville de Zamora, le Cid, avec une noble hardiesse, lui représenta qu'il faisoit une injustice, et qu'il violoit à la fois les droits du sang et les loix de l'honneur. L'impétueux Sanche exila le Cid, qu'il rappella bientôt par besoin. Quand la mort de ce Sanche, tué en trahison devant Zamora, eut donné le trône à son frère Alphonse VI, les Castillans desiroient que leur nouveau roi jurât solennellement qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat de son frère. Personne n'osoit demander au monarque ce redoutable serment : le Cid, à l'autel même où Alphonse étoit couronné, le lui fit prononcer, en y mêlant des malédictions horribles contre les parjureurs. Alphonse ne lui pardonna jamais cette liberté : il exila bientôt le Cid, sous prétexte qu'il étoit entré sur les terres du roi de Tolède Almamon, son allié, où Rodrigue

gue avoit , par mégarde , poursuivi quelques fayards. Ce fut le temps de cet exil qui devint l'époque la plus glorieuse pour le Cid ; ce fut alors qu'il fit tant de conquêtes sur les Maures , aidé seulement des braves chevaliers que sa réputation attiroit sous ses drapeaux. Alphonse le rappella , lui rendit en apparence ses bonnes graces : mais Rodrigue étoit trop franc pour soutenir longtemps la faveur. Banni de nouveau de la cour , il alla conquérir Valence ; et , maître de cette forte ville , de beaucoup d'autres , d'un vaste pays , il ne tenoit qu'à Rodrigue de se faire souverain : jamais il ne le voulut ; il fut toujours le sujet fidele d'Alphonse , quoiqu'Alphonse l'eût souvent offensé. Le Cid mourut à Valence en 1099 , chargé de gloire et d'années. Il n'avoit eu qu'un seul fils , qui fut tué jeune dans un combat. Ses deux filles , dona Elvire et dona Sol , épousèrent deux princes de la maison de Navarre ; et , par une longue suite d'alliances , elles se trouvent les aïeules des Bourbons qui regnent aujourd'hui en France et en Espagne.

(Mariana , *Histoire d'Espagne* , liv. IX

et X; Caribai, *Compend. histor.*, tom. II, lib. 2.)

(3) Page 66. Plus féroces, plus sanguinaires; etc.

L'HISTOIRE d'Afrique est une suite continuelle de meurtres. Les circonstances les plus atroces les accompagnent et les varient sans cesse : on frémit d'horreur à toutes les pages ; et , si l'on jugeoit l'humanité d'après ces sanglantes annales , on seroit tenté de penser que de toutes les bêtes féroces l'homme est la plus méchante et la plus cruelle. Dans la foule des scélérats africains qui portèrent la couronne , on distingue un *Abou Ishak* , de la race des *Aghlébites* , qui , après avoir fait égorgger huit de ses freres , se plaisoit à verser lui-même le sang de ses propres enfants. La mere de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étoient nées , en différents temps , de ses nombreuses épouses. Un jour , dînant avec *Ishak* , cette mere , qui croyoit avoir besoin de pardon , saisit le moment où son

filz sembloit regretter de n'avoir plus d'enfants : tremblante , elle lui avoua qu'elle avoit sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri , et desira de les voir. Elles vinrent : leur âge , leur grace , touchèrent le féroce Ishak ; il les caressa long-temps. Sa mere , pleurant de joie , se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après , des eunuques vinrent lui porter , par ordre du roi , les seize têtes des jeunes princesses.

Je pourrois citer plusieurs traits pareils de cet exécration Ishak , attestés par les historiens. Il régna long-temps , fut heureux dans toutes ses guerres , et mourut de maladie.

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre III).

Le temps n'a point affoibli cette férocité sanguinaire qui semble dans les Africains être un vice inhérent au climat. De nos jours , *Mulei Abdalla* , le pere de *Sidi Mahomet* le dernier roi de Maroc , a renouvelé ces scenes d'horreur. Il pensa se noyer un jour en traversant une riviere. Un de ses negres le secourut , et se félicitoit d'avoir eu le

bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit, et tirant son sabre, *Voyez*, dit-il, *cet infidèle qui croit que Dieu avoit besoin de lui pour conserver les jours d'un kérif!* En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avoit un domestique de confiance qui le servoit depuis long-temps, & que ce roi barbare sembloit aimer. Dans un moment de franchise, il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats & de s'en aller, de peur qu'il ne lui prît envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats, et lui dit, avec des sanglots, qu'il aimoit mieux périr de sa main que d'abandonner son cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoubloient quelquefois, Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avoit mal fait de ne pas accepter son congé.

(*Recherches histor. sur les Maures*, par M. Chénier, tome III).

Ces traits sont pénibles à rapporter ; mais

ils font connoître les mœurs , donnent de l'horreur pour le despotisme et de l'amour pour les loix ; ce qui n'est jamais inutile.

(4) Page 71. Et jouit de la double gloire , etc.

AYERROËS étoit de Cordoue , d'une des premières familles de cette ville. Sa traduction d'Aristote fut mise en latin , et nous n'avons eu pendant long-temps que cette version. Ses autres ouvrages , *de naturâ orbis* , *de re medicâ* , sont encore estimés des savants. Averroès est regardé , avec raison , comme le premier des philosophes arabes. Ils ne sont pas nombreux chez cette nation , où les prophètes et les conquérants ont été communs. Sa philosophie lui attrira des malheurs. L'indifférence qu'il affectoit pour toutes les religions , à commencer par la sienne , excita contre lui les prêtres , les fanatiques , sur-tout ceux que ses talents rendoient jaloux ; ils l'accuserent devant l'empereur de Maroc , d'être un hérétique. Averroès fut condamné à faire amende ho-

nerable à la porte de la mosquée , & à recevoir sur le visage les crachats de tous les fideles qui viendroient prier pour sa conversion. Il subit cet humiliant supplice , en répétant ces paroles : *Moriatur anima mea morte philosophorum*

(5) Page 78. Et brise les chaînes de fer , &c.

CE roi de Navarre étoit Sanche VIII ; surnommé *le Fort*. Ce fut en mémoire de ces chaînes brisées par lui à la bataille de Toloza , qu'il fit ajouter aux armes de Navarre les chaînes d'or qu'on y voit sur le champ de gueules.

(6) Page 83. Cousin germain de saint Louis , etc.

BLANCHE , mere de saint Louis , étoit fille d'Alphonse le Noble , roi de Castille. Elle avoit une sœur nommée Bérengere , mariée au roi de Léon , et mere de Ferdinand III. Plusieurs historiens , entr'autres Mariana & Garibai , soutiennent que Blanche étoit l'aînée de Bérengere. Par conséquent saint Louis eût été l'héritier direct du

trône de Castille. La France a conservé long-temps cette prétention. D'autres disent que Bérengere étoit l'aînée. Il est étonnant que ce point d'histoire n'ait pas été éclairci : mais il est simple que les droits de Ferdinand aient prévalu , puisqu'ils étoient soutenus de l'amour des Castillans.

Fin des notes de la troisieme époque.

 QUATRIÈME ÉPOQUE.

(1) PAGE 101. Alphonse le sage monta sur le trône, ect.

C'EST cet Alphonse le Sage qui disoit en badinant que, *s'il avoit été du conseil de Dieu dans le temps de la création, il lui auroit donné de bons avis.* Cette plaisanterie lui a été durement reprochée par les historiens. Alphonse le Sage étoit grand astronome. Ses *Tables alphonsines* lui ont acquis beaucoup de réputation. Son recueil de lois, intitulé, *Las Partidas*, prouve que le bonheur de son peuple l'occupoit autant que l'étude. C'est dans ce recueil qu'on trouve ces mots remarquables, écrits par un roi dans le treizième siècle : *Le despote arrache l'arbre, le sage monarque l'émonde.*

(2) Page 103. De se faire élire empereur, etc.

ALPHONSE LE SAGE avoit été élu empereur en 1257 : mais il étoit trop loin de

l'Allemagne, et trop occupé chez lui, pour soutenir cette élection. Il fit pourtant, en 1273, un voyage à Lyon, où le pape Grégoire X étoit alors, pour plaider sa cause devant ce pontife. Le pape décida pour Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Ainsi les papes donnoient les couronnes.

(*Révolutions d'Espagne*, tome I, livre III.)

(3 Page 104. Sanche... n'en régna pas moins après lui, etc.

Ce Sanche, surnommé *le Brave*, qui porta les armes contre son père et parvint au trône après lui, n'étoit que le second fils d'Alphonse le Sage. L'aîné, Ferdinand *de la Cerda*, prince doux et vertueux, étoit mort à la fleur de ses jours, laissant au berceau deux enfans qu'il avoit eus de son épouse Blanche, fille de saint Louis roi de France. Ce fut pour priver ses enfans de leurs droits à la couronne que l'ambitieux Sanche fit la guerre à son père. Il réussit dans ses criminels desseins : mais les princes de la Cerda, protégés par

la France , par l'Arragon , et ralliant autour d'eux tous les mécontents de Castille , furent la cause ou le prétexte de longues & sanglantes divisions.

(Mariana , *Tome I* , *Livre 14* ; Garibai , Ferreras , etc.)

(4) *Page 114*. Ferdinand IV , surnommé l'Ajourné , &c.

FERDINAND IV , fils et successeur de Sanche le Brave , étoit encore enfant lorsqu'il monta sur le trône. Sa minorité fut très-orageuse : mais le génie et les grandes qualités de la reine Marie sa mere vinrent à bout de calmer les factions. Il fut surnommé *l'Ajourné* , parce qu'ayant , dans un accès de colere , fait précipiter du haut d'un rocher deux freres du nom de *Carvajal* , accusés et non convaincus d'un assassinat , ces deux freres , au moment de mourir , protesterent de leur innocence , en appellerent aux loix et à Dieu , et *ajournerent* l'emporté Ferdinand à comparoître dans trente jours devant le juge des rois. A cette époque précise , Ferdinand , qui marchoit contre les Maures , se retira pour dormir après son

dîner , et fut trouvé mort sur son lit. Les peuples d'Espagne ne douterent point que ce trépas subit ne fût un effet de la justice divine. Il eût été utile que les rois ses successeurs , et sur-tout Pierre le Cruel , en fussent persuadés.

(Mariana , tome I , liv. 15 , chapitre 11).

(5) Page 114. Retiré dans les murs de Tariffe , etc.

APRÈS que Sanche le Brave se fut emparé de Tariffe , les Africains vinrent l'assiéger. Ce fut pendant ce siege qu'Alphonse de Gusman , gouverneur de la ville pour les Espagnols , donna un exemple d'héroïsme , digne de l'ancienne Rome , mais qui ne peut pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeants le conduisirent sous les murailles , et menacerent le gouverneur d'immoler ce fils , s'il ne se rendoit sur - le champ. Gusman , pour toute réponse , leur jette un poignard et se retire des creneaux. Un moment après , il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme : on lui dit que les

Africains viennent d'égorger son fils. Dieu soit loué ! répond-il : j'avois pensé que la ville étoit prise.

(*Révolutions d'Espagne* , tome I , livre 4).

(6) Page 121. La célèbre Inès de Castro , ect.

LA passion de Pierre de Portugal pour Inès de Castro fut portée à un tel excès , qu'elle excuse peut-être les atrocités que Pierre exerça contre les meurtriers de sa maîtresse. Ces meurtriers étoient trois principaux seigneurs portugais , nommés Gonzalès , Pachéco et Coëllo : ils l'avoient poignardée eux-mêmes entre les bras de ses femmes. Pierre qui n'étoit alors que prince de Portugal , sembla , dès ce moment , perdre la raison , et , de vertueux et doux qu'il avoit été jusqu'alors , il devint féroce et presque insensé. Il prit les armes contre son père , il mit à feu et à sang les provinces où les assassins avoient des biens ; et , dès qu'il fut monté sur le trône , il exigea du roi de Castille Pierre le Cruel qu'il lui livrât Gonzalès et Coëllo , qui s'étoient réfu-

giés chez lui. Pachéco étoit en France , où il mourut. Pierre , maître de ses ennemis , leur fit subir les supplices les plus douloureux , leur fit arracher le cœur tandis qu'ils étoient encore vivants , et voulut assister lui-même à cet horrible spectacle. Après avoir assouvi sa vengeance , cet amant forcené de douleur et d'amour exhuma le corps d'Inès , le revêtit d'habits magnifiques , posa sa couronne sur ce front livide et défiguré , la proclama reine de Portugal , et força les grands de sa cour à venir lui rendre leurs hommages.

(*Histoire de Portugal* , par Lequeu de la Neuville , livre H.)

(7. Page 124. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins périt , etc.)

APRÈS la prise de Grenade , le cardinal Ximénès fit brûler tous les exemplaires de l'Alcoran qu'il put se procurer. Les soldats , ignorants ou superstitieux , prenoient pour l'Alcoran tout ce qui étoit écrit en arabe , et jeterent au feu une foule d'ouvrages en prose et en vers.

(8) Page 124. Les Abencerrages , tribut puissante , etc.)

Les habitants de Grenade , et tous les Maures en général , étoient divisés en tribus ,

composées des rejettons de la même famille. Ces tributs étoient plus ou moins nombreuses , plus ou moins considérées ; mais elles ne se confondoient point et ne se divisoient jamais. |Chacune de ces tributs avoit un chef , qui étoit le descendant en droite ligne masculine de la première tige de la famille. A Grenade , il y avoit trente-deux tributs distinctes. Les plus renommées étoient celles des *Abencerrages* , des *Zégris* , dont il sera beaucoup parlé dans cet ouvrage , des *Alabez* , des *Almorades* , des *Vanégas* , des *Gomeles* , des *Abidbars* , des *Ganzuls* , des *Abenamars* , des *Aliatars* , des *Reduans* , des *Aldoradins* , etc. Elles étoient souvent ennemies les unes des autres , et cette haine se transmettoit de père en fils ; ce qui rendoit si fréquentes les guerres civiles.

(9) Page 144. Isabelle... épousa le roi de Sicile Ferdinand , etc.

Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle se fit d'une manière singulière. Isabelle , après avoir été accordée avec le prince de Viane , don Carlos , frère aîné de Ferdinand , et dont la vie , les malheurs , sont si intéressants dans l'histoire d'Espagne ; après avoir été promise au grand-maître de Calatrave

Pachéco , recherchée par Alphonse , roi de Portugal , par le duc de Guyenne , frere de Louis XI , roi de France , par le frere d'Edouard , roi d'Angleterre ; Isabelle se décida pour le jeune Ferdinand , héritier du trône d'Aragon , et déjà roi de Sicile. Il falloit tromper le roi de Castille , Henri IV , qui s'opposoit formellement à ce mariage. L'archevêque de Toledé Carillo , qui consuma sa longue vie dans les intrigues et dans les factions , se chargea de tout arranger. Il enleva d'abord Isabelle de la cour du roi son frere , et la mit en sûreté à Valladolid. Ensuite il fit arriver , dans le plus grand secret , le jeune Ferdinand , déguisé , suivi seulement de quatre cavaliers. Le mariage se fit tout de suite , le plus simplement et le plus secrètement possible. Les nouveaux époux , qui devoient un jour être maîtres des trésors du Nouveau-Monde , furent obligés d'emprunter à leurs serviteurs de quoi payer les modiques frais de leurs noces. Ils se séparèrent peu après ; et , dès que le roi de Castille eut appris cet événement , les troubles , les factions , les guerres civiles , éclaterent.

Isabelle étoit un peu plus âgée que Ferdinand. Elle étoit petite , mais bien

faite. Ses cheveux, au moins très-blonds, ses yeux verts et pleins de feu, son teint un peu olivâtre, ne l'empêchoit pas d'avoir un visage imposant et agréable. Ferdinand étoit d'une taille moyenne; il avoit le teint fort brun; les yeux noirs et vifs, l'air grave et toujours calme. Sobre à l'excès, il ne mangeoit que de deux mets, et ne buvoit que deux fois dans ses repas. Leur caractère moral est dans routes les histoires,

(*Révolutions d'Espagne*, tome IV, livre 8; Mariana, *Histoire d'Espagne*, tome II, livre 25; *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* par M. l'Abbé Mignot, etc.)

(10) Page 157. Le beau précepte de l'aumône, etc.

L'AUMÔNE est un des plus grands préceptes de la religion des Mahométans. Plusieurs paraboles la leur recommandent, entre autres celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter : « Le souverain juge, au de- er
« jour, attachera autour de celui qui n'aura
« point fait l'aumône, une effroyable serpent
« dont le dard piqueta sans cesse samain avare
« qui ne s'ouvrit point pour les malheureux.»

Religion de Mahomet, Réland, dix. leçon,

FIN DES NOTES ET DU TOME I.